TOME XXIII. N° 18. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 DÉC. 1925

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Quelques Portraits de Femmes

La tyranne.

Si je vous comprends bien, vous voulez que, durant les quelques jours que je vais passer à la chasse avec Robert, je l'engage à ne plus se laisser afficher par la fille du gendarme. Il est vrai que je ne l'approuve pas, j'ai trop le respect du mariage pour cela. Je le blâme d'autant plus qu'en cette matière on vous dit irréprochable.

Mais ne vous êtes-vous point demandé, aux cours de vos examens de conscience, vous qui avez une religion si rigide et timorée que vous m'avez dit être retournée deux fois au confessionnal entre l'*Introït* et le *Sanctus* ; qui craignez d'avoir avalé un moucheron le vendredi ; qui accommodez tous les cas de conscience à la sauce janséniste — si vous n'avez point quelque tort envers ce cher mari?

Que vous n'ayez point les mêmes goûts que lui (vous êtes portée aux choses de l'art et de la littérature auxquelles il n'entend goutte, et vous aimez les salons quand il leur préfère les bois) ce sont des divergences sur lesquelles on saurait passer. Il n'est point nécessaire, pour qu'elle ait

des transports d'amour, que l'épouse d'un inspecteur de la Banque de France soit versée dans la comptabilité.

Robert, s'il ne m'en a écrit comme vous, m'a du moins tenu au courant de vos faits et gestes depuis le début de votre mariage. Il vous aimait déjà avec passion, non pas tant à cause du charme de votre conversation qui l'a toujours ennuyé, qu'il n'a jamais comprise, que pour cette beauté mince, brune, affolante, que vos yeux renvoient encore, mais qui ne correspondit jamais, s'il faut l'en croire, à l'ardeur qu'il vous témoignait. Mais, passons.

Il vous emmena, pour votre voyage de noces, en Algérie. Avant que vous vous embarquiez — c'était le troisième jour de votre lune de miel — vous lui fichâtes à l'hôtel de Noailles, à Marseille, une telle scène en public qu'il ne savait où se fourrer. Et cela parce qu'il venait de s'apercevoir qu'il avait égaré, probablement dans la voiture où il vous avait couverte de baisers, une bourse de croquignoles. Il eut beau vous représenter que cette perte était sans importance, pouvait se réparer le plus facilement du monde, qu'il n'y avait pas en tout pour six francs de pâtisserie, vous le traitâtes de « mangeur de dot » devant les dîneurs hilares, les serviteurs impassibles, et vous l'obligeâtes bon gré mal gré à saisir le poste de police le plus voisin d'une plainte ainsi motivée : « recel par inconnu. » Robert m'a dit qu'il n'a pu s'expliquer le sérieux du commissaire enregistrant la déposition que par la terreur que vous inspirez à tout mâle par cette indicible violence qui donne un piment de plus à votre beauté.

La suite du voyage fut une série ininterrompue d'autres caprices qui firent que Robert se demanda parfois si vous n'étiez point folle. Mais non ! Quoique, de retour à Alger, vous l'ayez poussé à se battre en duel avec un spahi de vos cousins que vous aviez sommé de se mettre à genoux pour s'excuser d'un mot trop galant à votre endroit. Ce que fit celui-ci, mais non sans avoir, après s'être relevé, appliqué une gifle à votre mari. La semaine suivante, à Marseille, vous obligiez votre souffre-douleur à vous acheter un bébé incassable, en déclarant que vous n'auriez jamais d'enfants et que vous prétendiez d'en être dédommagée. Ce qui, entre deux jeunes amoureux, eût pu passer pour une agacerie plaisante. Mais l'acrimonie que vous mîtes à coucher la poupée entre vous et lui, arracha au pauvre garçon des larmes.

Vous devez aussi vous rappeler qu'en vous installant dans le domaine dont votre beau-père a doté son fils, vous avez congédié de vieux domestiques, changé l'ameublement, fait abattre durant une absence de Robert tous les chênes de la pelouse et, profitant de sa participation à des manœuvres militaires, obligé un terrassier à déraciner une vigne toute en fruits. Comme Robert, à son retour, demandait à cet Espagnol comment il avait obtempéré à un ordre aussi contraire au bon sens, il s'entendit lui répondre : « J'ai eu peur des yeux de la señora ! »

Il faut que jeunesse se passe... Ah ! bien, oui ! On eût pu croire que, vos deux enfants grandissant, la pointe de votre despotisme s'émousserait, et que les tendres devoirs de la mère vous absorberaient assez pour que l'existence de mon ami ne continuât point d'être une cruelle expérience, qui s'étend à l'entourage, et que vous renouvelez chaque jour pour imposer à tous, avec une sorte de sadisme, votre volonté. Je vous ai vue à l'œuvre et j'ai constaté combien vos méchancetés singulières germent en vous spontanément, les unes après les autres, et du seul fait que les précédentes ont déjà blessé vos victimes.

Je ne m'arrête pas à l'une de vos scènes, qui fut l'une des plus odieuses brimades que je sache, mise par vous à exécution un après-midi de 14 juillet. C'est une des rares fois, m'a dit Robert, que je l'ai vue se faire obéir avec toute l'apparence de la maîtrise la plus glaciale. J'eus l'impression, tandis qu'elle étendait impérieusement l'index, que sa taille se serait brisée à ce moment plutôt que de ployer.

Je me demande, et vous allez m'en honnir davantage, si vous n'avez point pour excuse une de ces maladies nerveuses qui, au lieu de se traduire par des convulsions, déclanchent une série de réflexes qui provoquent les paroles que vous émettez et les actes que vous commettez. Le point particulièrement sensible, qui ébranle tout votre système, est situé en dehors de vous. C'est votre mari. Mais comme Robert est obligé de vivre pratiquement, il ne peut entrer dans ces considérations qui ne sont bonnes que pour la clinique. D'ailleurs, elles lui échapperaient. Il préfère, comme hier en un cas particulièrement difficile, faire coup double sur des lièvres.

Je ne voudrais pas vous faire mourir de confusion en vous exposant la genèse de cette liaison de Robert avec

la fille du gendarme. Encore une fois, vous me savez incapable d'approuver ce scandale, même par ce silence tolérant dont on use parfois.

Robert m'a dit :

« Mon vieux, j'avais été fidèle jusqu'alors — c'est-à-dire depuis quinze ans — à Louise. Un matin, il y a quatre mois, elle m'a déclaré en s'habillant, devant la femme de chambre, et cela parce que je me refusais à renvoyer injustement notre plus ancien serviteur, — celui qui s'est jeté dans une eau débordée, pour m'en retirer, quand j'étais petit — : « Je ne t'ai jamais aimé une minute, car tu n'as jamais su m'aimer de ton côté, ni satisfait jamais à un seul de mes désirs ». En entendant cela, je suis sorti. J'ai été m'asseoir dans la prairie, entre les aulnes, pour y pleurer en secret. La fille du gendarme y est venue. Elle est jolie et douce. Elle m'a murmuré : « Je sais que vous êtes malheureux, je ne suis pas de votre monde, moi je saurai vous aimer tant. » Et alors, tu sais la suite.

Voilà, madame, ce qui en est. Comptez sur moi pour tout tenter afin de mettre fin à une aventure d'autant plus regrettable que l'aîné de vos garçons en est instruit. Mais ce n'est pas moi qui peux le plus facilement gagner la partie. C'est vous, car il vous aime plus que tout au monde.

La poétesse provinciale.

Je suis, en effet, l'homme le plus mal élevé du monde pour ne pas vous avoir encore accusé réception de vos deux manuscrits et de la poule de votre basse-cour. Vous me demandez si le voyage ne l'avait pas trop fatiguée. Je dois à la vérité de dire qu'elle était parfaitement fraîche, mais que la paille de bois — de pin sans doute — dont on l'avait enveloppée dans la caisse, avait communiqué à sa chair un parfum de résine et d'ambre. Je vous en avertis pour que vous priiez votre emballeur de ne plus traiter ainsi de la volaille d'Armagnac.

Quant à vos manuscrits, j'en ai pris connaissance. Il y a un sentiment de patriotisme peu commun dans votre énorme poème consacré à Jeanne d'Arc. Il y aura des coupures à faire comme il y a toujours à émonder dans une forêt trop riche. J'ai compté au moins sept mille vers. Vous

n'avez donc pas à craindre, la taille achevée, qu'il ne reste que des fagots. J'appelle donc votre attention sur certains passages que j'ai marqués de coups de crayon, à la marge, et qui, à mon avis, ne sauraient accroître la beauté de l'œuvre. De plus, comme vous m'avez déclaré chez notre ami Renaud, que vous ne vouliez en rien vous écarter des règles les plus traditionnelles de la prosodie, ne prendre aucune des libertés avec le rythme ou la rime dont use la nouvelle école, mais demeurer farouchement classique, il vous faudra, si vous persistez dans ces vues, repolir beaucoup ce livre. J'ai, dès les quatre premiers vers, relevé un hiatus, et une élision, au troisième, qui ne peut être admise : (illustr').

Vous avez écrit :

Jeanne d'Arc s'en alla assiéger Orléans
Avec toute son âme, avec tous ses élans,
Des preux les plus illustres dépassant la mesure,
Bien que portant quenouille ainsi que chevelure.

Pour être correcte vous pourriez ainsi corriger :

Jeanne d'Arc s'en allant assiéger Orléans
Avec toute son âme, avec tous ses élans,
Des plus illustres preux dépassa la mesure
Bien que portant quenouille ainsi que chevelure.

Les licences involontaires de cette sorte m'ont paru fourmiller dans votre *Jeanne d'Arc*. Y remédier coûterait plus de temps qu'il n'en a fallu pour composer le poème tout entier. Je vous conseille plutôt, malgré la répugnance que vous m'en avez marquée, de vous laisser aller à ces légères inconvenances vis-à-vis d'Apollon. Ce sont fautes vénielles qu'un grand poète commet sans nuire à son génie. Si vous persistez dans la voie royale tracée par Racine et Boileau, il vous faudrait trouver un homme, que je n'ai pas le temps ni l'âge d'être, qui relevât un à un ces lapsus et qui, tant soit peu ferré en métrique, remît chaque syllabe en sa place. Je connais un petit maître d'études au lycée de Bordeaux qui se chargerait certainement de cette besogne moyennant une suffisante rétribution. Choisissez, mais alors même que vous vous rangeriez au plus simple, laissez le texte en l'état ; croyez que la forme, envisagée ainsi avec largeur d'esprit, ne nuirait pas à l'envolée.

Vous m'embarrassez bien davantage avec votre volume de prose. S'il est loisible, sans indisposer personne, de présenter à un éditeur, et de faire imprimer les douze chants dont vous honorez la plus pathétique des saintes de France, ne pensez-vous pas, en publiant vos *Mémoires*, plonger dans la consternation et humilier amèrement votre entourage?

Certes, il est beau de prendre le veuvage comme vous le faites, et, après plus de trente ans qu'il est dans la tombe, nous donner de M. de Lormont une image toujours vive. Ayant tout près de votre âge, son souvenir m'est aussi présent que le vôtre. Je crois revoir la jolie blonde que vous fûtes, si passionnée pour lui, et si heureuse de l'avouer quand la voûte du parc de Salt résonnait d'abeilles, de chocs de raquettes, de cris suraigus d'adolescentes. Votre amour était si exclusif que j'ai entendu dire que les trois filles qui vous sont nées en trois ans ne purent vous distraire de ce regard « mélancolique et bleu » auquel vous consacrez un chapitre et demi. Je n'affirme point que vos souvenirs nuptiaux, ainsi mis à nu, aient rien d'immoral — mais peut-être d'amoral.

Oh! je sais que vous n'y apportez nulle malice, mais je ne doute pas qu'un de ces fustigants modernes qui lirait votre journal ne tournât à sacrilège le long passage où, comparant M. de Lormont à saint Augustin, vous placez en dessous l'évêque d'Hippone. Je ne vois là, pour ma part et la vôtre, qu'une hérésie matérielle où vous avez été induite par cette fascination que M. de Lormont exerça sur vous, exerce encore, comme du serpent à la colombe. Encore, ce culte auquel vous faites allusion, et que vous voudriez lui voir rendre à l'église par ses anciens électeurs, vous eût fait, au moyen âge, placer sur un bûcher que l'on aurait allumé avec vos *Eloges*. Mais il faut que j'en termine avec ces questions d'orthodoxie et de sensualité que l'on pourrait mettre au point.

J'en viens à ce qui, pratiquement, me semble le plus redoutable : *la comparaison*. Je dis bien *la comparaison*. Vous êtes-vous seulement avisée de ce que, prenant pour centre unique, ou pierre de touche de votre existence, M. de Lormont, vos diatribes contre vos enfants ne sont, en réalité, qu'une condamnation portée contre leurs ménages, au nom de celui qui fut vôtre?

Ainsi lorsque, sans même donner le change aux pré-

noms, vous écrivez, dans le chapitre intitulé avec beaucoup de fantaisie : *Amorisissima :*

« De cette fenêtre immensément ouverte sur l'horizon grandiose, qui m'évoque les moments de cet indicible passé conjugal où je m'écriais : Retiens, retiens-moi de ton bras puissant, de crainte que je ne me tue pour envoûter cette minute, j'aperçois Marc et Lolotte cueillant des roses pour les grands vases japonais qu'il me rapporta de ce voyage à Bordeaux où il était allé pour une affaire importante. Ah! combien le geste disgracieux de ce gendre, si fermé à l'idéal, m'est comme un poignard qui me perce le cœur parce qu'il me rappelle l'inflexion si chère, comme dit Rostand, des voix chères qui se sont tues. Quant à Lolotte il vaut mieux ne pas insister. S'il ressemble à ses beaux-frères, elle ressemble à ses sœurs. A qui me fier? C'est, pour moi, le tonneau de douleur des Danaïdes. Que je vaporise, sur mes boucles frissonnantes, un peu de ce parfum d'ambre qu'il aimait et que je n'aime qu'à cause qu'il l'aimait, s'ils s'en aperçoivent à table (il est très capiteux) ils sourient narquoisement. Mais à cette heure solennelle où l'on s'endort pour ne plus — ô joie ! — se réveiller peut-être, j'oppose à ces incompréhensifs une passion plus ardente que celle qu'ils connaîtront jamais et je murmure : « Firmin. »

Je ne nie point, madame, que cette plainte ne soit écrite et ne constitue ce qu'on appelle en littérature « un morceau ». Mais publier ces pages, et tant d'autres que je ne vous remets pas sous les yeux, serait une grave offense à la charité. Le Père Michel, si vous le consultez, sera de mon avis. Je ne peux, étant l'ami de Marc, de sa femme, de vos autres enfants, consentir à recommander un écrit si intime.

Mais je demeure à votre entière disposition pour appuyer votre épique *Jeanne d'Arc* qui, sans blesser personne, a fait tuer beaucoup d'Anglais.

La martyre.

Vous a-t-il assez maltraitée ! Mon Dieu, mon Dieu, que vous êtes à plaindre, vous si doucement jolie ; si simple de manières, si désireuse de faire plaisir, si dévouée que, dans nos parties à la campagne, vous vous oubliiez, assumant

toutes les charges, toutes les corvées, tenant entre vos dents saines, afin de plus vite servir les autres, le pain que vous ne vous donniez pas le temps d'avaler.

Vous étiez habillée avec beaucoup de soin, mais sans aucune coquetterie, une de ces mises de chrétienne que la plupart des hommes louent avec hypocrisie mais qui ne les séduit point. Vous portiez un tailleur noir modeste, et des bas de même couleur, non point de soie, et des souliers trop bien cirés pour que ne s'y fussent pas appliquées vos mains de ménagère qui suffisaient, avec votre maman, à l'entretien de la maison en deuil du père. Il est mort à cinquante-cinq ans vous laissant si peu que rien. Mais ce rien votre mère l'avait respecté jusqu'à la privation, de telle manière que ces vingt malheureux mille francs servirent d'appât à la brute que vous avez épousée avec tout l'élan de votre âme et de votre corps. Ce corps, il n'était point disgracieux. Je vous revois, il y a quinze ans, au jour de votre mariage. Vous étiez brune alors, vous vous coiffiez en bandeaux, vous aviez un nez un peu relevé, une bouche bien charnue, des oreilles ambrées, courtes. Votre poitrine était assez rebondie. On n'eût su dire si vous étiez grande ou petite. Vous souriiez presque toujours et vous vous mêliez affablement aux enfants du peuple, chantiez à l'église avec elles, vous occupiez de leurs œuvres.

Lui, votre mari, je me le rappelle aussi, hélas ! Il avait quitté l'armée, après un engagement, pour entrer dans une usine à carbure qu'il accusa bientôt de lui avoir volé ses économies de sous-officier. Mais, à la vérité, il avait usé de ce faux prétexte pour attendrir des amies qui lui prêtèrent du leur jusqu'au jour qu'en demandant votre main il porta la sienne sur le pauvre bas de laine de la veuve et de l'orpheline.

Ah ! comme il me déplut ! d'autant que je vous affectionnais de tout mon cœur, en bon camarade. Il portait un chapeau haut de forme tronqué, gris et dur. Son teint était roux et son regard de cette teinte trouble d'absinthe noyée d'eau, son nez absurdement court montrait plus de narine que d'ossature. Il affichait un dentier insolent et des moustaches longues et redressées d'un coup de fer. Sa taille était fort haute, ses épaules horizontales, ses pieds n'en finissaient plus.

J'ai su que, le surlendemain de vos noces, il vous a donné

un coup de canne. Cela paraît invraisemblable mais votre mère me le dit bientôt, dans l'excès de sa honte et de son chagrin.

C'est elle qui aujourd'hui m'a supplié de vous écrire, pensant que je pourrais vous conseiller, vous faire du bien peut-être, ce dont je doute. En tous cas je ne veux point, vous le voyez, paraître ignorer ce que je sais de votre lamentable sort.

La venue de vos deux enfants, alors que souvent la paternité transforme un homme, n'a modifié en rien le caractère de cet endurci qui n'a jamais cessé, vous l'avez su par lui-même, dès les premiers jours de votre union, de fréquenter des femmes que l'on m'a dit n'être pas bonnes à être prises avec des pincettes. Les larmes que vous avez versées à ce sujet n'ont fait qu'accroître sa méchanceté, multiplier ses quolibets, exciter sa vantardise, le pousser à vous traiter comme pas une fille publique.

Vous savez que je n'invente rien, et peut-être m'en voudrez-vous de vous écrire ainsi, mais, encore une fois, c'est à l'instigation de Madame votre mère que je vous envoie cette lettre, toutefois sans qu'elle en ait pris connaissance, et pensée comme je l'entends. Elle s'imagine, comme d'autres vieilles dévotes parce qu'elles m'aperçoivent chaque jour à la sainte table, que je suis une sorte de curé d'Ars. Pauvres illusionnées !

Mais je reviens à ceci que je crois que vous m'en voudrez au moins des lignes qui précèdent. Et vous m'en voudrez *parce que vous aimez cet homme;* vous l'aimez, dans son immondice car vos pareilles sont ainsi forgées pour l'amour d'un seul, fidèles jusqu'à la mort par instinct et par dévouement et par devoir chrétien. Elles s'obstinent à tout excuser, à tout pardonner à un tel mari et à voir en lui « une nature trop faible mais excellente au fond », « un caractère emporté mais qui revient aussitôt », « une âme qui n'est séparée que par un fil de la pratique religieuse et qui reviendra... »

Ma chère Pierrette, vous allez croire, après tout ce que je viens de vous exprimer, que je vous tiens pour la dernière des sottes et la plus vile des lâches, si ce dernier mot était jamais applicable à une femme.

Comme vous vous trompez ! *Je trouve que vous avez raison;* que c'est une grâce de Dieu que vous preniez de la sorte une infortune que vous seule ne jugez pas aussi

grande qu'elle paraît ; et qu'il vous faut pour vivre dans ce calvaire qui vous semble moins sanglant qu'à nous, un rude courage pour coopérer, si possible, au salut de cette boue. A qui donc Dieu l'aurait-il confiée sinon à vous si pure et si bonne?

Et dire que Madame votre mère, je vous l'avoue en terminant, m'a chargé de vous écrire pour vous pousser à réclamer la séparation de corps !

Non certes ! Restez. Il faut rester. Il faut rester unie à lui, pour lui, pour vous, pour vos enfants, et souffrir encore en continuant de prendre vos humiliations avec le tempérament que vous y apportez. Je m'en fusse voulu par exemple de vous avoir déclaré qu'il est un ange. C'est pourquoi j'ai parlé !

Mais la paix, elle n'est ici-bas ni dans la séparation ni dans l'aigreur. Elle est dans cette vertu de pouvoir surnaturaliser les choses les plus basses, qui m'agace au plus haut point, mais qui est la vraie parce qu'elle ressortit à la charité. Vous savez comme elle se fortifie, non point lorsque l'on prend en dégoût ce qui est répugnant par soi-même, mais en disant à Dieu : voilà ce que je suis. Je sais que vous aurez pitié de lui.

La belle difficile.

Vous êtes venue me trouver dans mes champs. On vous a dit et vous croyez que je suis un saint homme. Mais de moi à la charité il y a l'abîme. Je ne suis qu'un chardon des sables dont le cœur est peint en bleu par le ciel et la mer qui l'inondent de joie. Ce qui vous a donné le change encore est ma maison solitaire, la gêne qui paraît à certains détails comme la mise de mes enfants, les petits poulets courant dans les massifs mal entretenus, ma barbe crispée par le vent. Émue sans doute par ces objets si différents de ceux qui vous entourent, vous avez laissé un grain de rosée rouler sur votre joue et vous m'avez déclaré, avec cette arrière-tristesse qui brise la voix intelligente des jeunes filles qui commencent d'être femmes, « ah ! que n'ai-je à vingt ans laissé parler mon cœur ! J'ai gâché ma vie. Oh ! être entourée de beaux enfants. »

A vingt ans... Je me souviens qu'à cet âge vous ressem-

bliez à la fille d'un amour dans un parc. Et, bête comme on l'est alors, avec délices et charmes, vous déclariez à Xavier qui me le répétait : « Jamais je ne pourrai incliner mon cœur vers un homme, tant j'ai l'orgueil de moi-même. »

Et voilà pourquoi, avant-hier, vous me disiez : « Ah ! que n'ai-je à vingt ans laissé parler mon cœur ! »

Ce mal dont vous avez souffert et que l'on cause à soi-même, il est plus réel et nombreux qu'on ne le pense. Que de fois n'ai-je pas vu dans ma jeunesse de ces pauvres disgraciées qui, dans l'âge mûr, se consolaient du célibat en racontant qu'elles avaient éconduit tels et tels prétendants imaginaires auxquels elles finissaient par croire !

Mais il n'est pas que ces pauvres illusionnées. Votre beauté persistante, et ce que j'ai su de vous, tout me prouve (il n'y a qu'à vous regarder) que beaucoup ont souffert de votre dédain, qui étaient charmants et qui n'eussent demandé qu'à vous mener à l'église.

Vous avez gâché votre vie. C'est maintenant que vous le dites. A vingt ans, vous n'avez point laissé parler votre cœur. C'est maintenant que vous le déplorez. Mais ce regret profond ne laisse-t-il pas entendre que ces prétendants évincés, vous ne les dédaigniez pas tous? Vous avez donc menti à l'amour, et c'est le péché que vous expiez. Je vais plus loin : n'auriez-vous pas agréé le seul qui ne se soit pas avancé. Et ne faites-vous le décompte, à présent que vous le savez inaccessible ou mort, de ceux qui auraient pu occuper dans votre cœur non pas cette haute place que vous lui destiniez mais, tout de même, honorable?

Hélas ! c'est à mesure que vous les repoussiez que vos prétendants, sans y chercher, faisaient en vous cette solitude qui vous est cruelle aujourd'hui.

Et puis... mais je voudrais vous exprimer cela sans vous l'écrire, lorsque l'on est cette grappe gonflée que vous êtes encore et que l'on croirait suspendue à la chevelure d'un marbre antique, ne craint-on pas que l'hiver n'arrive avant que l'on ait assuré l'avenir? C'est ce qui vous arrachait ce vœu dans votre ardente exclamation : « Oh ! être entourée de beaux enfants ! »

Vous êtes loin, à trente ans, de ce signe du zodiaque où la nature est stérile. D'autant que la vigne contient un suc plus abondant et généreux ; elle veut enivrer l'homme et se perpétuer.

Tandis que vous me parliez, vos mains charmantes esquissaient, au-dessus du gazon, où déjà fleurit le spiranthe d'automne, le geste de tresser un nid. Déjà la mère que vous n'êtes pas l'emporte sur l'épouse que vous auriez pu être. Quelle femme n'a point désiré de petits?

La fille la plus chaste n'a-t-elle jamais craint que, mariée, ne pesât sur elle cet opprobre qui fit longtemps l'humiliation d'Anne? Laissez que je vous fasse entendre la plainte et l'alleluia que nous rapporte un saint livre, poussés par la mère de la Vierge.

« *C'était le jour d'une grande fête du Seigneur. Malgré sa tristesse extrême, Anne déposa ses vêtements de deuil et elle orna sa tête, et elle se revêtit de sa robe nuptiale. Et vers la neuvième heure, elle descendit au jardin pour s'y promener; et voyant un laurier, elle s'assit à son ombre et répandit sa prière en présence du Seigneur Dieu, disant :* « *Dieu de mes* « *pères, bénissez-moi et exaucez mes supplications, comme* « *vous avez béni Sara et lui avez donné un fils!* »

« *Et levant les yeux au ciel elle vit sur le laurier un nid de passereau, et gémissant elle dit :* « *Hélas! quel sein m'a* « *portée, pour être ainsi malédiction en Israël?* »

« *A qui me comparer? Je ne puis me comparer aux oiseaux du ciel; car les oiseaux sont bénis de vous, Seigneur.*

« *A qui me comparer? Je ne puis me comparer aux animaux de la terre; car eux aussi sont féconds devant vous.*

« *A qui me comparer? Je ne puis me comparer aux eaux; car elles ne sont point stériles en votre présence, et les fleuves et les océans poissonneux vous louent dans leurs soulèvements ou leur cours paisible.*

« *A qui me comparer? Je ne puis me comparer à la terre elle-même; car la terre elle aussi porte ses fruits en son temps, et elle vous bénit, Seigneur.*

« *Or voici qu'un ange du Seigneur survint, lui disant :* « *Anne, Dieu a exaucé ta prière; tu concevras et enfanteras,* « *et ton fruit sera célébré dans toute la terre habitée.* »

« *Et le temps venu, Anne mit au monde une fille, et elle dit :* « *Mon âme est magnifiée à cette heure.* » *Et elle nomma l'enfant Marie; et lui donnant le sein, elle entonna ce cantique au Seigneur :*

« *Je chanterai la louange du Seigneur mon Dieu; car il m'a visitée, il a éloigné de moi l'opprobre, il m'a donné un fruit de justice. Qui annoncera aux fils de Ruben qu'Anne*

est devenue féconde? Écoutez, écoutez, douze tribus : voici qu'Anne allaite! »

Il ne fallait pas un langage moins élevé pour exprimer tour à tour l'angoisse et la jubilation qui gonfle un cœur de femme alarmée, puis exaucée.

Si cette branche de roses que vous êtes ne doit point se courber vers un fils de votre sein et si, comme l'anse d'une corbeille charmante, vos bras au-dessus de lui ne doivent pas guider ses premiers pas, ce sera votre suprême épreuve. Car l'amour que vous eussiez porté au plus séduisant des époux se serait depuis longtemps ralenti, je ne dis pas au sens qui conduit à la béatitude éternelle, qui est souvent celui du chemin de croix, mais quant à cette ivresse qui fait bondir deux cœurs ensemble.

N'ayez point d'illusion sur cette issue.

Mais alors, me demanderez-vous, cet enchantement, cette soif de rosée de la jeune fille qui s'éveille dans son hamac tissé de jeune soleil, n'est-ce qu'un leurre, un piège dont il faille se relever meurtri?

Non, c'est une matinée éphémère, dans un verger tout blanc, qui nous est offerte par Dieu. Le reste est le sacrifice de soi-même que chacun doit faire tôt ou tard, cette mélancolie qui sort de terre avec l'âcre fumée des herbes. N'en doutez pas, et priez Dieu.

La Clarisse.

Quand vous m'avez eu dit adieu, dimanche dernier, je n'ai ressenti aucune impression que m'ait laissée votre visite. Je ne sache pas de ma vie une entrevue plus terne, plus dépouillée, plus exempte de joie et d'amertume. Il eût été impossible à quiconque de discerner, au moment que vous alliez quitter le monde avec la volonté la plus ferme, si vous éprouviez ou non de la peine. Je vous ai lu cette prose de Villiers, l'*Amour suprême*, si en harmonie avec vous à la veille de votre exil. « C'est bien beau », m'avez-vous dit. Vous avez embrassé ma femme, mes enfants, quand ils sont entrés. Vous avez pris part à notre déjeuner, sans que l'on eût pu affirmer que vous n'y preniez aucun plaisir. Mais, aussi bien, on aurait pu penser que la cendre, au lieu de poivre, dans le civet, vous eût

laissée indifférente. Néanmoins, votre désir d'être peut-être agréable à l'homme que je suis et que vous connaissez vous a dicté cette phrase qui ne vous engageait en rien dans un aveu de gourmandise : « Jammes, est-ce vous qui avez tué ce lièvre? »

Je soupçonne quelle vie pour vous commence car j'ai souvent approché, séparé d'elles par le double guichet noir, hérissé de clous, celles dont vous devenez la sœur. Vous ne verrez plus rien qu'en Dieu au dedans de vous-même. Vous qui peigniez : plus un ruisseau, plus une prairie. Cloîtrée, vous n'avez même pas ces distractions de la converse qui va faner le foin dans le pré bleu où elle a l'air d'une feuille morte, ou qui fait tinter le timbre de la boutique où elle va faire une emplette parcimonieuse pour la communauté; ou qui dit bonjour aux enfants qui la connaissent par son nom, ou qui recueille les nouvelles de son quartier, va remplir les seaux à la borne-fontaine de la gendarmerie, orne l'autel, répond au coup de cloche du visiteur.

— Bonjour, sœur Philomène.

— Tout le monde est bien, chez vous?

— Oui, grâce à Dieu, sœur Philomène. Et au monastère?

— Nous en avons une bien malade.

— Est-ce que je peux voir la Révérende mère?

— Je pense bien, entrez, monsieur.

Aller voir la Révérende mère, vous le savez, c'est traverser un couloir glacial, pénétrer dans une pièce plus glaciale encore, ornée de pauvres gravures et d'inscriptions austères, monter sur une sorte d'estrade élevée de deux degrés, cirée, qui vous met à niveau de la terrible ouverture, telle qu'un masque de fer. Au delà habite Jésus. On attend un long moment toujours. Enfin on arrive. Un jeu de la grille permet d'apercevoir, tel qu'un document que barre çà et là une clef diplomatique, trois ombres spectrales, debout, qui glissent dans un silence dont la mort ne peut donner l'idée. L'une d'elles se rapproche de moi et fait entendre la formule :

« *Au nom de Jésus, que tout genou fléchisse, au ciel, sur la terre et dans les enfers; et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père.* »

C'est la Révérende mère abbesse. Elle a écarté à peine son voile noir pour me parler. Je distingue le bas du visage, ridé comme le sable du désert. Elle m'interroge sur tous

les miens, qu'elle doit décompter durant ses longues oraisons. Je lui réponds. Je lui parle de celle de ses filles qui agonise. Je lui demande, pour un cas affreux que l'on m'a confié, de prier et de faire prier, ce qu'elle me promet sur-le-champ. Prier, c'est supplier Dieu en se soumettant d'avance à sa volonté et encore les étranges macérations que ces femmes s'infligent, leurs sacrifices perpétuels.

Je me retire. Dans cet immeuble banal qui tient de la caserne, de la prison, du pensionnat, tout à coup je goûte une grande paix qui n'est pas ailleurs. Mon âme éprouve ce que doivent ressentir les oiseaux domestiques lorsque, saisis dans leurs bas-fonds par le frisson des ondes de l'air supérieur, leurs ailes impuissantes se tendent vers leurs frères célestes. J'emporte avec moi, dans mon cœur, une aspiration de la béatitude éternelle.

Je retourne au monastère, huit jours après, pour prier devant celle qui était malade, et qui ne l'est plus, et que l'on a exposée derrière la grande grille du chœur. Elle est couronnée de roses et ses pieds nus sont recouverts de roses encore et son sourire est tel que l'on ne peut douter d'une âme dans l'étreinte de Dieu.

Voulant éviter plus tard à mes jeunes enfants le premier choc, affreux quoi qu'on dise, des cadavres que nous sommes tous, je les ai conduits devant la religieuse ravissante et ravie. Ils répondaient tout naturellement à son sourire.

Anna-Maria, pauvre Clarisse, en religion sœur Michaela, vous serez un jour ainsi étendue dans la joie. Puissent les enfants de mes enfants vous contempler alors. *Amen.*

La noble illusionnée.

Vous sachant d'un certain âge, et célibataire, sans avantages physiques, de fortune médiocre, je m'en fusse beaucoup voulu de dissiper des rêves creux que vous entretenez pour charmer votre existence insipide, si le révoltant incident survenu jeudi ne me pressait de le faire.

Je n'oublierai jamais quelle fut ma surprise amusée lorsque, voici quelque vingt ans, je vous entendis nous apprendre, dans un salon, que vous descendiez des Comtes de Foix. Vous n'en dites pas plus long ce jour-là mais, deux ans plus tard, vous nous fûtes, avec le plus grand

sérieux, un écrit où vous racontiez le mariage secret de ce prince que son père Gaston Phebus fit mettre en prison et laissa mourir à la fleur de l'âge. Vous y relatiez qu'il s'était uni dans les fers, peu d'heures avant qu'il trépassât, à noble damoiselle Jehanne de Pojot, native de Mourenx, et que le fruit de cette union hâtive, dont vous disiez descendre, avait donné à sa branche, par prudence, le nom maternel.

Que vous vous appeliez Pojot, cela ne fait aucun doute; aucun doute non plus que votre père, Henri Pojot, ne fût un consciencieux apothicaire et votre aïeul, je ne sais plus quoi Pojot, un brave soldat qui fit la Crimée et sortait d'une lignée de tanneurs.

Que vous vous dévoiliez tout à coup cet arbre généalogique de haute futaie, dont personne précédemment n'avait aperçu la moindre feuille, cela ne portait ombrage à personne, et il eût été bien sot de vous dissuader d'y croire puisqu'il vous causait tant de plaisir.

Néanmoins, au cours d'une partie de pêche, ce pistolet de Corson d'Avelar — que Dieu ait son âme! — peu scrupuleux, mais ferré comme pas un dans la science héraldique du Béarn et du pays basque me dit :

— J'ai fait, à bien bon compte, une heureuse. Voici quelques années, j'ai rendu visite à Mlle Pojot que je trouvai lisant, dans un *Journal de la Jeunesse*, cette légende un peu bébête que l'on réédite parfois, qui a trait à ce fils de Gaston III, interné par son père dans la tour de l'hôpital d'Orion. Il faisait une chaleur atroce. Je m'embêtais à mourir, sans quoi je n'aurais jamais eu le courage d'aller chez cette pauvre fille. Je me jetai dans le meilleur fauteuil, et je lançai, en même temps que mes pieds en l'air, cette affirmation saugrenue, sans fondement aucun : « Les Pojot descendent en droite ligne des Comtes de Foix. »

La figure que je n'avais jamais vue qu'assez terne s'illumina d'un sourire de Joconde, d'une femme enfin délivrée, et j'entendis :

— O dites, monsieur d'Avelar, dites-moi, ô vous qui connaissez tout le blason de France, où sont mes titres et parchemins de noblesse?

— Je me tus, continua Avelar, et pour cause. Vous savez, mon cher Jammes, que j'ai la réputation d'observer certains silences diplomatiques et, bien à tort, de pratiquer

l'escroquerie en utilisant les fagots de branches aînées et cadettes. Or, j'ouvre une parenthèse pour vous certifier que, même pour un maître en ma science, rien n'est plus épineux, plus ardu, je tiens l'opération pour quasi-impossible, que d'établir un *vrai* faux, je veux dire un faux dont la rature ou la surcharge ne saute point aux yeux du premier venu des archivistes de province. Mais, glissons... J'ai su dans la suite, mais cela m'est égal, qu'Octavie Pojot a mis sur le compte de ma malhonnêteté de chartiste professionnel le mutisme qui suivit ma stupide plaisanterie. Or, je n'avais voulu que lui être agréable !

— D'où donc alors, demandai-je à Avelar, cet excès de détails singuliers, cette broderie sur des événements plus ou moins controuvés, cette chronologie qu'elle expose avec une conviction qui fait sourire de pitié?

— Je vous trouve, certes, bien peu informé d'un cas aussi simple. Ce phénomène de cristallisation nobiliaire est fort connu de tous ceux qui, avec moi, suivent une vocation qui met à nu, chez nos sujets, les fibres les plus sensibles de la vanité. Il est d'autant plus hallucinatoire que le sujet se trouve dans une solitude morale et qu'aucune compensation n'est offerte à sa mélancolie : ni le mariage, ni la fortune, ni la considération. Doutant de moi, avec raison sans doute, Mlle Pojot s'en est rapportée à quelqu'un de ces chevaliers d'industrie qui se font passer pour généalogistes, pressentent et font bavarder leurs clients et, si on leur verse une centaine de francs, ne se refusent jamais à vous délivrer, sur un imposant carton, les armoiries, signes, devises et figures les plus fantaisistes. Et le plus drôle, c'est qu'à dater de cette bouffonne et charlatanesque déclaration écrite, les personnes intéressées ne conservent plus aucun doute sur les privilèges qu'elle leur confère.

Telles furent, mademoiselle Octavie Pojot, les propres paroles d'Avelar, impossibles à contrôler puisqu'il est mort ; mais voici pourquoi je les ai rapportées :

Du jour que cette lubie germa dans votre faible cervelle, vous avez changé du tout au tout. Vous m'avouerez qu'il est difficile de faire peau neuve à l'âge que vous aviez quand Avelar vous a bêtement inoculé ce virus d'une aristocratie inexistante. Mais cette humilité, cette discrétion, cet effacement que tous admiraient auparavant en vous, ont fait place à un orgueil, à un sans-gêne, à un désir de se mettre

en avant inimaginables. Vous n'avez plus abordé vos plus fidèles amis, à moins qu'ils n'eussent la particule, qu'avec un rictus plein de suffisance et une hauteur qui se traduit par ce port de tête qui vous fait ressembler à une jument qui a le rhume des foins.

Mais tout cela m'eût été bien indifférent, je vous eusse laissée à vos mirages qui vous dédommageaient de la réalité si, avant-hier, vous n'aviez, dans un de vos accès qui confinent à la monomanie des grandeurs la plus aiguë, jeté à la face d'un enfant qui souffre tant de sa filiation naturelle que ses légers camarades hélas ! lui ont révélée, et que vous n'ignoriez point : « Tu n'es que le bâtard du fou du roi ! »

Je vous devais la vérité, dans l'espoir de vous arracher à un état d'esprit qui tue en vous toute charité. A preuve, cette ignoble insulte qui a fait pleurer cet innocent, ami de mes fils, qui me l'ont dénoncée.

Mais déjà vous me traitez de roturier et d'imposteur, et vous fuyez sur votre blanche haquenée.

L'infirmière bénévole.

J'ai l'honneur de vous informer que je vous ai fait remplacer à l'ambulance par Mlle Roquefort. Vous allez dire que je manque de parole, vous ayant promis, il y a un mois, de vous conserver votre poste tout le temps que la mauvaise santé de votre mari exigerait auprès de lui votre présence, vous retiendrait à Cardères. Et il est vrai que, vous voyant alors sous le choc du télégramme qui vous rappelait, je ne voulus pas ajouter à l'angoisse bien naturelle de l'épouse le moindre motif d'ennui. Je confiai donc votre service à Mlle Roquefort en la prévenant que vous le reprendriez sitôt que la crise qui nécessitait votre départ serait conjurée. Et je ne vous rayai pas de nos cadres, pour rendre hommage à votre dévouement patriotique.

Un mois donc s'étant écoulé, je reçois de vous, avant-hier, votre lettre me faisant part de votre intention de remplir à nouveau votre tâche ici, dès la semaine prochaine. D'où j'avais conclu que l'intoxication urémique de M. Bachou était dissipée ; que vous alliez vous exiler encore chez nous avec abnégation ; et que je n'aurais pas à regretter les procédés courtois de l'administrateur.

Mais voici qui renverse tout à coup, de fond en comble, mes illusions et ma manière d'envisager votre cas :

Hier, je me rends à Pau dans le but de régler une affaire avec l'Intendance et, vers dix heures, je vais me promener au marché. Il y avait là une profusion de cèpes ; rien de plus délicieux que ces champignons accommodés à la bordelaise. J'avise une paysanne dont la corbeille était particulièrement alléchante, garnie des sujets les plus sains, bruns foncés, drus, et je m'enquiers du lieu où ils avaient été cueillis. Elle me répond : « A Cardères. »

— Ah ! vous êtes de Cardères, lui dis-je. En ce cas, donnez-moi des nouvelles de M. Bachou.

— Oui, certes. C'est moi qui suis la portière du château, dont mon mari est le jardinier. Notre maître est toujours bien mal. Il a vu le prêtre la semaine dernière.

— Comment ! Que m'apprenez-vous? Et Mme Bachou qui m'annonce qu'elle revient à Orthez se remettre à la disposition de l'ambulance !

— C'est que, monsieur, elle s'est procuré, ici même, une garde-malade qui va la remplacer auprès du pauvre monsieur pour le soigner. Madame m'a dit comme ça : « Marthe, cela va nous coûter bien cher, mais il faut savoir faire des sacrifices pour la patrie. »

J'ai compris, chère madame, que votre portière n'inventait rien, et que votre inconscience dépasse les bornes du monstrueux. Quoi ! votre mari se trouve engagé dans l'une de ces passes dangereuses, où il peut sombrer d'un moment à l'autre, et vous voulez le laisser seul entre les mains d'une mercenaire, l'abandonner agonisant, tandis que votre fils se trouve en Roumanie et votre fille à Biskra? Allons donc ! Sachez, madame, que je vous interdis l'entrée de mon ambulance.

L'éternelle enfant.

Vous avez quarante ans sonnés, mais je ne le dirai à personne. Je vous ai connue lorsque vous n'en comptiez que vingt et veniez de faire la conquête et d'épouser le septuagénaire et riche amiral de Sordes. Il arborait des favoris

d'ouate qui éventaient, sur sa poitrine, le coquelicot de sa Légion d'honneur.

Ce fut à Cauterets que je vous aperçus pour la première fois, à la descente de votre luxueuse auto, l'une des toutes premières qui aient sillonné notre pays, monumentale et vermillon, acquise pour fêter votre lune de miel et qui causait l'admiration des touristes et baigneurs.

Vous aviez l'air d'une complication délicieuse ; mais sans aucune gêne. Vous étiez sûre de vous-même. Ces cheveux d'une mousse de cuivre, et ces yeux d'un bleu si pâle que la nuit de vos prunelles semblait fixe dans le vide ; ces délicates touches de fard et de charbon ; ce nez aquilin qui se permettait d'être un peu trop grand au-dessus d'une bouche ravissante d'être trop petite ; ces oreilles en fleurs de nacre ; ce col long ; cette expression de dédain ; cette gorge haute, que supportaient un buste bref et des jambes de Diane chasseresse, composaient la plus noble grâce humaine que j'aie vue dont la pensée soit absente.

Le vieux marin suivait la tête haute, un jonc de Saïgon au poing. Ses pieds étaient guêtrés.

On vous avait nommée d'un nom doublement célèbre. Encore inconnu de vous, je vous observais. Sur personne votre regard hyperboréen ne consentit à s'abaisser, sinon sur un garçon de stupide apparence, votre chauffeur, Léon. Il était gras dans sa livrée, avait l'élégance, n'ayant point de taille, d'un boudin plissé.

Votre époux, qu'un ami de son âge accompagnait, vous débarrassa de vos fourrures et vous introduisit dans le petit salon de l'hôtel où il fit servir à goûter. Mais, presque aussitôt, je vous en vis ressortir, gagner la cour où Léon était assis sur le marchepied de la voiture, lui tendre une assiette à dessert, un petit pain et une boîte de foie gras. Une femme de chambre accourut, une bouteille et un verre à la main, pour vous seconder dans cet office — peut-être sur l'ordre de votre Neptune — mais vous la congédiâtes d'un air si méprisant et courroucé que la pauvre campagnarde s'enfuit sans doute à travers la montagne.

Ce n'est que deux ans après — vous ignoriez complètement cette première vue que j'avais prise de vous à Cauterets — que je vous retrouvai à Paris et que je vous y fus présenté. Votre antique Bâbord avait cédé, rompu son filin après six

mois de mariage, et vous veniez de vous remarier avec un homme tout pareil, excepté qu'il n'était point amiral, qu'il était de trois ans plus jeune que vous, et plus riche encore que le précédent. On vous avait conviés à cette soirée offerte en mon honneur, non point que votre conjoint ni vous ayez la moindre idée de mes travaux, mais vous êtes jolie femme, votre manteau sent bon, et quand vous dévorez un petit pain au jambon ou un petit four, vous avez tout à fait l'air abruti. Il n'en faut pas davantage pour séduire le monde et un mari, de même race que le premier, un amoureux fou de sa femme.

Vraiment votre port royal qui avait pris de l'ampleur, cette distante majesté, ce culte de vous-même en imposaient aux hommes, les dominaient sans que vous eussiez besoin d'aucune intelligence. Les êtres de luxe, vraiment beaux, fascinent ainsi. A vrai dire, je n'ai pas souvenir que vous ayez eu, pour aucun de ceux qui s'empressaient autour de vous, le moindre jeu gracieux de physionomie sinon, à Cauterets, pour ce chauffeur Léon qui, lui, ne vous circonvenait pas.

En dehors de ce cas exceptionnel, je n'ai observé en vous que de la dureté, de l'indifférence. Votre attitude fut toujours d'une femme qui se place au-dessus des hommages qu'on lui rend. Lorsque vous entrez quelque part, même de face, vous avez l'air de tourner le dos à tout le monde. Vos pieds, ravissamment chaussés, semblent fouler un tapis toujours indigne. Les hommes regardent vos chevilles avec un respect mêlé de crainte. Pour vous, l'argent ne compte pas ni les impossibilités. J'ai eu l'honneur, avec votre troisième époux, aussi épris que les deux autres, de faire avec vous quelques excursions. Vous avez boudé à Guéthary toute la journée parce que vous n'aviez pu obtenir que l'on vous servît du thon frais au repas, alors que ce n'est pas la saison de le pêcher.

Tout à l'heure j'ai écrit que vous avez l'air tout à fait abruti quand vous mangez un sandwich ou un gâteau, voulant exprimer que votre gourmandise vous absorbe tellement en vous-même que l'on ressent que, dans ces instants, vous êtes inconsciente. Je vous ai vue à Bayonne, chez Miremont, poser vos gants à côté de votre crème à la Chantilly avec une sorte de furie. Et j'ai compris que si quiconque se fût avisé, par jeu, de vous l'enlever, vous l'auriez tué peut-

être. C'est le même jour que Raymond, mon pauvre ami Raymond qui n'est arrivé que le troisième, vous ayant fait don d'un collier de perles de deux cent mille francs, exigé par vous sous peine de séparation, ne reçut de vous, en échange, qu'un haussement d'épaules.

Il est inutile de vous apprendre que vous n'avez pas de descendance, vous étant bornée à un premier essai qui n'a réussi qu'à vous éloigner d'autres tentatives. J'ai remarqué d'ailleurs, et ceci maintes fois, que si vous aimez les friandises à la folie, vous détestez les enfants que vous considérez comme des rivaux.

Je dis bien : rivaux. Et je veux ici en faire la preuve. Et c'est pourquoi je vous écris cette lettre. Je vous l'écris parce que vous m'avez indigné avant-hier par une lâcheté sournoise qui tient à cette psychologie que je viens d'exposer. Je veux vous mettre en face de vous-même, de l'un de ces traits, en apparence insignifiants, mais qui révèlent tout un être. Je le ferai car je ne subis pas votre charme (vous le savez, et m'en voulez d'autant) et n'eusse jamais consenti à tenir la place de votre amiral ni de l'autre, devant qu'ils fussent morts, ni de Raymond qui m'a déclaré :

« Mon pauvre vieux, c'est comme ça. »

Je ne sais pas très bien ce qu'il a voulu dire.

J'en viens au fait qui vous condamne vous et vos pareilles, qui paraîtra invraisemblable aux naïfs, mais qui, hélas, résume ce que vous êtes, ce que vous avez été, ce que vous serez : une éternelle enfant, comme l'Amour.

Votre geste, vous ne pouvez le nier puisque je vous ai vue le faire et puisque, à moins que l'innocent qui en a été la victime ne le divulgue — il sait à peine parler — il restera entre nous.

Donc, hier, après que vous avez eu trôné dans ce déjeuner, éclipsant toutes les autres femmes, répondant du bout des lèvres à l'archevêque, rendu ridicule ce vieux gâteux de ministre qui, en vous balbutiant un madrigal, a renversé une saucière sur son pantalon ; fait parade, avec un orgueil fou, d'un luxe de femme comblée, vous êtes sortie un moment dans le parc.

Là (écoutez-moi bien), dans ce parc, au milieu de l'allée de lauriers, se trouvait un enfant de quatre ans qui tenait un sucre d'orge. Ne niez pas ! Je vous ai vue, vue de mes yeux par la fenêtre de ma chambre où vous ne me saviez

pas, vue gifler ce petit, vous emparer de cette sucrerie et, tandis qu'il pleurait, vous mettre, en fermant un œil, à la sucer et à la croquer longuement devant lui.

La théologienne.

Dites-moi ou bien que vous péchez ou bien que vous n'avez pas la foi, cela mettra tout au point, mais ne me soutenez pas que l'Église catholique, apostolique et romaine, est d'accord avec vous, ou vous avec elle, lorsque vous prétendez avoir le droit de faire ce qu'elle vous défend.

— Mais qui dit qu'elle le défend? me demandez-vous avec une obstination de mule.

Et je vous réponds, je vous ai répondu cent fois :

— C'est elle-même, l'Église, qui me le défend par la parole et les écrits de ses ministres.

— Mais... mais...

— Il n'y a pas de mais. Oui ou non, répondez-moi sans ambages ni faux fuyant : votre évêque ou votre curé vous a-t-il déclaré que tels actes, telles manière de voir, que vous prétendiez tenir l'autre jour pour légitimes, sont autorisés par la doctrine catholique?

— Bah!

— Vous n'osez pas m'avouer que, depuis notre dernière conversation, vous avez reçu une fin de non-recevoir de votre vicaire, la même que vous auriez reçue du pape.

Je veux vous donner ici une idée de votre logique dans l'espoir que, la voyant exposée sur du papier, vous ne viendrez pas m'ennuyer davantage de vos serinettes, qui sont les mêmes toujours, et auxquelles toujours s'appliquent les mêmes réponses.

1º *Divorce et mariage civil.*

Vous. — Vous me dites que M. et Mme Bertin ne sont pas mariés. Ils le sont, puisque mon mari leur a servi de témoin.

Moi. — Oui, ils sont mariés à la mairie, mais pas à l'église. Et alors non seulement l'Église ne reconnaît pas leur mariage, mais elle les excommunie.

Vous. — C'est un peu fort!

2° *Danses défendues.*

Vous. — On danse les danses défendues par les évêques.

Moi. — Je le sais.

Vous. — Qu'y a-t-il d'immoral à ce qu'on les danse? On ne fait le mal que lorsqu'on veut bien le faire.

Moi. — Vous avez raison : on ne fait le mal que lorsqu'on veut bien le faire.

Vous. — Alors, quoi?

3° *Lectures défendues.*

Vous. — Il y a des choses, l'Église ça ne la regarde pas. Pourquoi se mêle-t-elle par exemple d'interdire la lecture de la *Dépêche de Toulouse?*

Moi. — Parce que ce journal combat ses idées.

Vous. — Gustave y est abonné.

Moi. — .....

Vous. — Gustave est catholique... etc... etc...

La contrediseuse.

Je ne me décide qu'aujourd'hui à ouvrir mon dictionnaire pour y chercher ce que peut bien être du *veau mégi.*

« *Veau mégi*, peau de veau préparée en *blanc*, c'est-à-dire non tannée par la méthode ordinaire... »

Ce veau mégi se rattache au souvenir ineffaçable que je conserve de ce jour lointain où je liai connaissance avec vous, sur la terrasse de mon oncle, parmi d'assez nombreux visiteurs :

— Francis, je te présente à Mlle de La Forcadie.

Je ne savais rien de vous, sinon que votre sœur et vous aviez été fort admirées à Pau, dans votre jeunesse, à cause de vos beautés identiques, presque contemporaines, résumant ce type : brun aux longs yeux, aux bandeaux ondulés, au port un peu trop majestueux, qui vous avait fait surnommer : « L'attelage de première classe. » Votre sœur est morte, et il serait méséant de la critiquer, bien qu'elle vous ressemblât aussi au moral. Mais ayant eu, la semaine passée, l'honneur de vous retrouver exactement la même qu'autrefois, c'est-à-dire la plus déplaisante du monde, je me suis

rappelé soudain ce *veau mégi* qui me révéla cette humeur singulière qui ne vous a jamais quittée et dont riaient déjà ceux qui ne s'en blessaient point.

Je revois le verre de sirop de groseille que vous retirâtes de vos lèvres au moment que Mme de Coarraze prononça :

— Oui, je suis fort satisfaite de ce magasin, pas trop cher, où j'ai acheté ces bottines en veau mégi.

— Madame, avez-vous déclaré à cette jeune femme (vous lui adressiez la parole pour la première fois de votre vie, et vous aviez à peine regardé sa chaussure), on s'est moqué de vous si l'on vous a vendu cet article comme veau mégi. Il n'est pas en veau mégi.

— Mais si, mademoiselle de La Forcadie, c'est du mégi, affirma le vieux Chabot, tout simple et tout rond, et qui pouvait s'y connaître, ayant servi dans l'Intendance.

— Monsieur, vous faites erreur, avez-vous repris en martelant vos syllabes : les souliers de Mme de Coarraze, quoi qu'elle dise, et quoi que vous en pensiez, ne sont point en veau mégi.

Un galant homme, gêné par votre ton désagréable, et cette aigreur que vous apportiez à un débat d'aussi mince importance, voulut rompre les chiens en déclarant :

— Mégi ou non, ce cuir chausse un bien joli pied.

L'assistance sourit, approbatrice, et résolue à ne pas poursuivre une discussion rendue par vous tannante, parla de la pluie et du beau temps.

Il y avait dix bonnes minutes que l'on avait aiguillé la conversation sur un certain observatoire Nansouty, installé au sommet du pic du Midi d'Ossau, et sur une certaine ascension du Vignemale accomplie par le comte Henry Russel, lorsque vous reprîtes :

— Je peux vous affirmer, j'en parierais ma tête, que ces chaussures ne sont pas en veau mégi. Lorsque ma sœur et moi nous étions petites, mon père, qui était inspecteur des Douanes à Bordeaux, chaussait des bottes fort élégantes et il nous avait précisément appris à les distinguer de celles d'un cuir ordinaire. « Léonie, me disait-il, fais bien attention ; monte et rapporte-moi les mégi, pas les autres. » Vous pensez bien qu'une enfant met tout son orgueil à ne pas se tromper. Je tâtais les tiges dans le placard obscur et, aussitôt, sans hésitation aucune, je reconnaissais les mégi. « Papa, voici les mégi », disais-je en les lui remettant.

Les gens, à la fin assommés, ne vous répondaient plus ou ne le faisaient que mentalement, d'un seul mot, celui de Cambronne.

Personne donc ne voulant repartir sur votre piste, vous observâtes un plus long silence jusqu'à ce que l'on vous entendît contredire sur un nouveau point :

— Qu'Henry Russel soit d'origine française par sa mère, comme quelqu'un l'a tout à l'heure prétendu, voilà qui est entièrement faux.

— Ah ! mademoiselle, vous rétorquait-on, vous êtes prise ici en flagrant délit d'erreur. Il n'est pas une personne en Béarn, à part vous, qui ignore que le nom de famille de Madame Russel, mère de l'alpiniste, si aimée et connue à Pau, fut de Flammarens — ce qui ne sonne nullement l'outre-Manche.

Vous hennissiez :

— De Flammarens ! De Flammarens ! Qui a jamais entendu parler de Flammarens? Ah ! laissez-moi rire. Mme Russel ne s'est jamais appelée Flammarens. Elle était fille d'un important drapier de Manchester, dont le nom était quelque chose comme Thompson. Mais Flammarens, jamais !

Mon oncle disparut un instant et revint, rapportant un volume du grand ascensionniste, précédé d'une préface dont il nous lut les premières lignes. Effectivement vous vous trompiez. Mme Russel était bien née de Flammarens, d'une vieille noblesse du midi de la France.

On vous tenait pour battue quand, au bout d'un quart d'heure, vous reprîtes :

— Elle s'appelait Thompson.

Vous me dispensez, mademoiselle, de faire état de mille circonstances où vous vous êtes montrée toute pareille à ce que vous avez été au jour de notre mutuelle présentation. Le veau mégi et Russel, je ne les oublierai pas de sitôt.

Mais il n'y a pas que le cuir et l'Alpe. Il y a que vous avez empoisonné ma vie durant les cinq ou six ans qui suivirent notre rencontre, et j'ai le besoin de vous le crier à la face car bien que j'aie rompu avec vous, depuis, toutes relations, j'ai peur qu'elles ne recommencent malgré moi. Jamais je n'eus d'intimité plus agréable que celle que j'entretenais avec la famille Mativet, dans laquelle vous vous êtes introduite à l'occasion d'un deuil, et qui, dans la suite, vous a reçue trop bénévolement. J'appréciais tout des Mati-

vet, leur causerie intelligente, leurs collections, leurs jeux de tennis dans leur parc, d'échecs dans leurs appartements. Quelle gaieté entre les jeunes gens, tant que vous n'avez pas été là ! C'était assez, n'est-ce pas, ce me semble, que je vous eusse écoutée une première fois chez mon oncle et tant d'autres dans la suite. Eh bien, non ! Vous m'avez imposé de nouveau, chez les Mativet, cet esprit de contradiction qui fait de vous une maniaque pire qu'une délirante dans un cabanon. Je voulais m'abstraire, ne regarder que mon cavalier ou que ma tour, ou une planche d'herbier, et je ne voyais, n'entendais que vous, qui me donniez la nausée, à la lettre, avec votre esprit de contradiction. J'ai dû rompre avec les Mativet. Si je dois maintenant vous rencontrer chez mes amis Duboscq, les seuls qui me restent, gare !

La snob.

Quelles que soient vos prétentions à ne vivre que sur les sommets de l'art, et toujours du plus nouveau, je dois à la vérité de dire que vous ne possédez rien au physique et au moral qui ne soit habituel aux femmes de votre sorte :

Vous êtes blonde et rose ; vos yeux bleus sont cernés, et je vous ai entendue dire, il y a trente ans, que j'avais du génie et que Gounod était de la cuisse d'âne. A vrai dire, j'ai quelque opinion de moi-même ; de Gounod, aucune, car je n'ai pas voix au chapitre, n'étant pas de la partie, et l'opinion que j'en pourrais avoir ne saurait s'étayer que de celle d'amis à moi, excellents musiciens il est vrai.

Il y a donc trente ans, vous commenciez de rejeter Wagner ; Franck et Bach sortaient à peine de leurs tombes ; de Beethoven et Chopin il n'était plus question ; vous acceptiez Duparc ; Schumann résistait, grâce à la condescendance de Claude Debussy qui était le seul dieu, dont on racontait qu'il était gourmand et mettait sa cravate aux enchères ; et, au delà de celui-ci, on ne pressentait encore, bien qu'il fût plus qu'adulte, aucun Erik Satie.

J'en reviens à ce que vous m'avez dit en ce temps-là, que j'avais du génie et que Gounod était de la cuisse d'âne. J'ai retenu d'autant mieux cette double affirmation qu'il s'agit de deux arts plutôt contradictoires.

Vous rappelez-vous, chère amie, ce jour que nous allâmes,

en nombreuse compagnie, pique-niquer dans une prairie de la Vallée d'Aure? Vous et moi avions alors — je dis alors — le même âge; cet âge est sans pitié. Nous nous trouvâmes dans la société de ce pauvre Camille Maldouin qui, bien que venant d'être élu à l'Académie française, nous égaya fort. Tout vétuste qu'il était, nous le vîmes ramper vers un papillon qui, mourant sans doute, se laissa saisir et dont, avec un air béat, il vous rapporta les ailes fripées. Vous en faillîtes mourir de rire, d'autant plus que nous venions de lire son dernier roman, intitulé, fort innocemment d'ailleurs : *Après l'amour*. Que ne fîtes-vous pas, cruelle jusqu'au bout des ongles, pour marquer à ce pauvre homme votre mépris! Vous lui jouâtes des tours qu'une gamine n'eût pas osés. Lui, gâteux, ne s'en aperçut pas. Chauve, il mangeait d'un peu de pâtisserie en essayant d'appuyer son dos sur vos semelles. Et sa pauvre femme, décrépite mais intelligente, souffrait de cela, et davantage encore de l'horrible joie que vous preniez à exciter cet immortel à vous raconter la donnée de sa prochaine œuvre : *le Carquois vide*.

Depuis lors, bien du temps a passé, mais à la manière de Bergson, c'est-à-dire que vous êtes demeurée immobile. Et, votre peinture d'alors peut raviver celle d'aujourd'hui, et le crayon de cette esquisse : vous êtes blonde et rose, et vos yeux bleus sont cernés.

Je vous revois donc avant-hier, après une si longue éclipse, dans l'un de ces salons où l'on cause. Vous aviez, la veille, déjeuné chez mon ami Vanard, si averti et si amusant, qui est l'un de ceux que les femmes préfèrent écouter pour adopter une opinion, et la donner avec audace, comme venant d'elles-mêmes, au public, dès le lendemain.

J'ai su, par lui, qu'usant de cet aplomb qui le caractérise, il vous avait écharpé Claude Debussy, affirmant que les sources de ce soi-disant génie se trouvent dans la bonne vieille musique sentimentale, et qu'à tant de *Pelléas et Mélisande*, *Chansons de Bilitis*, *Cathédrales englouties* et *Pluies au jardin* il fallait préférer le premier acte de *Mireille* et *le Vallon*. Passant ensuite à la littérature, Vanard n'eut-il pas le front de vous déclarer que c'était le moment d'exhumer, après un trop long nirvana, l'œuvre de ce grand méconnu, Camille Maldouin, le même que vous aviez si outrageusement bafoué dans la vallée d'Aure? Ne vous a-t-il pas

affirmé qu'au fond du *Carquois vide* se trouvait l'étincelle à quoi s'était allumée le génie de la dernière école en *isme*?

La tête garnie de ces billevesées, que vous avez prises pour de l'argent comptant, je vous ai entendue les resservir, vingt-quatre heures après, avec le même cran qu'on avait mis à vous les inculquer. Vous étiez d'autant plus sûre de vous-même que vous nous croyiez absents, Vanard et moi nous étant assis dans l'antichambre, sans aller tout d'abord saluer la maîtresse de maison, pour ne pas déranger l'auditoire assez nombreux.

Les constellations continuent de reculer derrière vous, voilées par les volutes de votre cigarette, mais devant vous se lève l'astre de Mistanflûte.

Francis Jammes.

(A suivre.)

Les Guerres civiles et le Césarisme en Amérique espagnole

Il y a une quinzaine d'années, un écrivain vénézuélien, M. Laureano Vallenilla Lanz, commençait en ces termes une conférence prononcée à l'Institut national des Beaux-Arts de Caracas : « La seule annonce du sujet que nous allons traiter a éveillé une certaine curiosité craintive chez quelques esprits aussi cultivés que patriotes... qui ont peur que je vienne ici commettre un attentat contre les gloires les plus pures de la patrie... »

Dans des études précédentes, ce descendant de conquistadors et de héros de la guerre de l'Indépendance hispano-américaine avait démoli quelques-unes des erreurs de l'histoire officielle ou écrite par des étrangers. En cette soirée, il s'attaquait à la plus énorme de toutes, à celle qui, dénaturant complètement l'histoire de la guerre d'émancipation, est la conséquence des mensonges accumulés sur trois siècles d'histoire antérieure et implique une partie des erreurs et des incompréhensions dont l'histoire de l'Amérique latine au dix-neuvième siècle est l'objet. Cette conférence, qui est le premier chapitre de son livre de reconstruction historique, *Césarisme démocratique*, peut se résumer en quelques lignes : « Notre guerre de délivrance n'est pas, comme l'histoire officielle l'affirme, une lutte entre les

Américains patriotes et les armées du roi d'Espagne, mais une guerre civile et sociale entre Américains partisans de l'autonomie ou de l'indépendance et Américains qui soutenaient la cause du roi. Tous mes auditeurs sont d'excellents patriotes, républicains et démocrates, mais les arrière-grands-pères de plus de la moitié d'eux furent des royalistes qui prirent les armes pour défendre les droits de la couronne d'Espagne contre la jeune république. »

L'orateur s'était documenté dans des pièces d'archives dont une partie a été publiée par les gouvernements d'Espagne et d'Amérique. Et ce fut un scandale, car il y a des vérités qui ne sont pas bonnes à dire en public, ni à enseigner dans les collèges.

L'histoire officielle de l'Amérique latine est le chef-d'œuvre, — s'il est permis d'employer ce mot, — le pire chef-d'œuvre de la mystique révolutionnaire. D'après elle, les Indiens, les nègres, les métis et les blancs ont vécu plus de trois cents ans sous un régime d'obscurantisme, d'absolutisme et de tyrannie, martyrisés par les vice-rois et leurs séides et par l'Inquisition ; les indigènes, les créoles même de pur sang espagnol, étaient exclus de toutes les fonctions publiques ; toutes les industries étaient interdites, la fabrication du moindre instrument étant punie de mort par l'Inquisition, etc., etc... En 1810, instruit et entraîné par l'exemple de la Révolution française, le peuple se soulève, depuis le Rio de la Plata jusqu'aux frontières des États-Unis du Nord, brise ses fers et proclame la république. Le roi d'Espagne envoie des armées pour le remettre sous son joug. Après quinze ans de guerre, la liberté triomphe ; l'Amérique est libre et le peuple souverain.

L'histoire vraie, celle qu'on cache au peuple, celle dont toute réfutation est absolument impossible, dit : l'administration espagnole en Amérique ne fut pas parfaite, mais elle pourrait être, elle est même proposée comme modèle sur de nombreux points. Elle fut surtout paternelle à l'égard des indigènes. L'Inquisition, à qui on reproche, en vers et en prose, d'avoir brûlé des centaines de milliers d'Indiens, *n'en a même pas brûlé un seul;* quant aux blancs, elle en a condamné, pour le crime d'hérésie, moins sur tout un continent et en deux cent cinquante ans que certains tribunaux laïques d'Europe en un an et dans une seule ville. Il y avait en Amérique des libertés et des franchises municipales qui

n'existent plus dans aucune république de l'Ancien et du Nouveau Monde. Aucune industrie n'était prohibée ; quelques-unes étaient plus prospères qu'aujourd'hui. Les Américains n'étaient pas exclus des fonctions publiques ; les créoles hauts fonctionnaires étaient plus nombreux que ne le sont, dans mainte colonie européenne du vingtième siècle, les fonctionnaires natifs de cette colonie. Les auteurs de *Manuels* donnent comme preuve de l'asservissement de l'Amérique par la monarchie espagnole qu'il n'y eut que dix-huit vice-rois ou gouverneurs créoles. Eh ! combien y a-t-il eu de vice-rois ou de gouverneurs généraux natifs du pays aux Indes et en Algérie ? Cette indignation est d'autant plus comique que les promoteurs de la révolution émancipatrice furent, en majorité, des officiers et de hauts fonctionnaires créoles.

Dans certains cas et certaines régions, le peuple des gens de couleur subissait une véritable tyrannie, non celle du gouvernement de la métropole, mais celle des créoles, nobles, patrons d'industries et grands propriétaires. Les émeutes populaires ne sont pas rares. Elles se font au cri de : « Vive le roi ! » Car le roi et ses agents immédiats sont les protecteurs de ce peuple, mais leurs lois et règlements sont souvent inefficaces. Les patrons se plaignent de la législation qui met des entraves à l'industrie ; les « philosophes » européens se font leurs porte-parole et accusent le roi d'Espagne de tyrannie. Qu'on lise ces lois et l'on verra que la plupart des articles qualifiés de méticuleux et tracassiers n'ont d'autre objet que de protéger le prolétariat indigène contre l'inhumanité et la rapacité patronales.

Or, le signal de la révolution va être donné par ces patrons et ces grands propriétaires, auxquels se joignent des avocats, des médecins, des professeurs ; il va être donné par les nobles qui ont été souvent en conflit avec les représentants du roi, parce que ceux-ci veulent faciliter l'accession de la petite bourgeoisie aux fonctions réservées à la noblesse et favorisent même les hommes de couleur, parce que, en un mot, le roi et ses ministres sont imbus d'idées « démocratiques » ! M. Vallenilla Lanz donne, là-dessus, de nombreuses références et des documents officiels de l'époque, qui stupéfieraient ceux qui ignorent cette histoire. Quoi d'étonnant, alors, à ce que le peuple se soit soulevé en armes contre ceux qui l'appelaient à l'indépen-

dance? Jamais le mythe révolutionnaire et démocratique n'aura reçu un démenti plus éclatant ; c'est pourquoi nulle histoire n'est plus falsifiée que celle-là.

*
* *

La cause immédiate de la révolution émancipatrice de l'Amérique espagnole est l'invasion de l'Espagne par l'armée de Napoléon, le renversement par lui du roi légitime et l'élévation au trône de Joseph Bonaparte. L'Amérique entière prend parti pour le roi emprisonné par l'empereur français, qui est considéré dans le Nouveau Monde comme une incarnation des principes révolutionnaires et anticatholiques. Il n'est point de pays où la Révolution française ait inspiré plus d'horreur qu'en Amérique espagnole pendant les premières années des luttes pour l'émancipation. Les lettrés et les aristocrates enthousiastes des idées de l'*Encyclopédie* sont en une minorité si infime qu'ils n'auraient pu susciter aucune action. Ils suivent le mouvement et essaient de le canaliser : « Nous voulons l'ancien roi ou personne ! » Tel est le cri unanime. Des juntes locales et régionales, à l'exemple de celles de l'Espagne, se forment « pour la sauvegarde des droits de Ferdinand VII et la défense de la religion catholique et de l'Immaculée-Conception » ; elles réclament ou proclament l'autonomie et affirment leur droit de gouverner et d'administrer le pays tant que le trône sera vacant. Le Conseil de Régence commet la faute de les traiter en rebelles.

Et c'est la guerre. Mais dès qu'il est évident que les chefs du mouvement tendent à l'indépendance et ne cesseront pas de combattre pour l'obtenir, même si la monarchie légitime est restaurée, l'Amérique espagnole se divise en deux camps : celui des partisans de l'indépendance sous l'autorité de Ferdinand VII ou d'un autre prince de sa famille désigné par lui, et celui des royalistes partisans de l'Espagne. En droit strict, les premiers avaient raison, car, légalement, l'Amérique n'était pas une colonie de l'Espagne (le mot de « colonie » ne se trouve dans aucun document), mais des *royaumes*, des *domaines*, des *républiques* (les trois mots étaient synonymes), propriétés personnelles des héritiers et successeurs légitimes d'Isabelle la Catholique. La force des choses, l'abîme creusé par la guerre, l'intransi-

geance du gouvernement espagnol et du roi lui-même conduiront ensuite à l'indépendance absolue, puis à la république.

La guerre de l'Indépendance est donc une guerre civile; et c'est pour cela qu'elle dura quinze ans et se poursuivit avec férocité, avec un acharnement inouï de part et d'autre. Si l'Espagne n'avait eu pour combattre les rebelles que ses propres soldats et son Trésor, la lutte n'aurait pas duré six mois. Que l'on songe que, pendant les premières années de la guerre, elle était presque entièrement occupée par les armées de Napoléon, contre lesquelles toutes les forces de la patrie luttaient avec un farouche héroïsme. Même après la restauration de Ferdinand VII, elle était trop pauvre, trop épuisée pour soutenir une guerre contre tout un continent révolté. Les chiffres, d'ailleurs, sont d'une éloquence écrasante : le total des troupes parties d'Espagne à destination de toutes les colonies insurgées, de 1811 à 1819, est de 42 167 soldats. De 1811 à 1815, environ 1 800 hommes seulement débarquèrent au Vénézuéla, où la guerre était le plus acharnée. En 1820, au plus fort de la guerre générale, le nombre des soldats métropolitains est de 23 400, qui n'auraient même pas suffi pour soumettre un seul pays.

Le caractère de guerre civile a été affirmé, — avec quelle colère patriotique et quelle poignante indignation ! — par les chefs militaires et civils de l'Indépendance :

« Nos compatriotes se sont prêtés à être les instruments des scélérats espagnols, » dit Bolivar dans un document officiel et public.

Et lorsque, après une série de défaites sanglantes, la cause républicaine agonise au Vénézuéla, le Libérateur lance, dans une proclamation, cette accusation terrible : « Si le destin inconstant fit alterner la victoire entre les ennemis et nous, ce fut uniquement grâce à ces Américains qu'une inconcevable démence fit prendre les armes pour anéantir leurs libérateurs. Il semble que le ciel a permis, pour notre humiliation et notre gloire, que nos vainqueurs fussent nos frères et que, seuls, nos frères triomphassent de nous... *Ce sont vos frères et non les Espagnols* qui ont déchiré votre sein, répandu votre sang, incendié vos foyers et vous ont condamnés à l'exil... »

*
* *

Ces caractères sont communs aux guerres de l'émancipation de tous les peuples hispano-américains. Mais chaque grande région ou futur État a ses caractères particuliers, en opposition souvent à ceux des autres, quoique le point de départ soit partout le même. C'est que, contrairement à une erreur trop répandue, ces peuples diffèrent les uns des autres autant que ceux d'Europe entre eux, bien qu'il y ait unité de langue et de religion. Ils diffèrent par les races plus ou moins amalgamées ici, en antagonisme violent là, par leur nombre plus ou moins grand d'Indiens, de nègres et de métis, par l'origine des créoles descendants d'Espagnols ou d'autres Européens, par le passé précolombien qui persiste dans les mœurs d'indigènes appartenant à cent races diverses, par l'éternelle influence du milieu géographique, — climat, montagne, plaine, mer, — qui commande l'histoire. Examinons ces traits particuliers dans chacun des trois grands centres des luttes pour l'émancipation : le Mexique, les provinces du Rio de la Plata (future Argentine) et le Vénézuéla qui, par son union avec la Nouvelle-Grenade et l'Équateur, forme la Grande-Colombie éphémère.

Au Mexique, en 1810, un curé, Hidalgo, suscite un formidable soulèvement d'Indiens, qu'il attire et enrôle par l'appât d'un massacre des blancs, du pillage de leurs propriétés et du partage des terres qu'il leur promet. Un pauvre curé de campagne, dit l'histoire officielle, un homme du peuple qui avait étudié l'*Encyclopédie* et Rousseau, et se penchait sur les misères des indigènes. Or, ce pauvre curé avait des rentes annuelles d'une valeur de quatre cent mille francs de notre monnaie d'aujourd'hui. Il soulève une guerre de races et une guerre sociale au cri de : « Vivent le roi et la Vierge de Guadalupe ! » dont les images précèdent le front de son armée. C'est un dévoyé de l'Église qui s'entoure d'une cour, qu'il veut royale, aux fêtes de laquelle préside sa maîtresse. Il prend le titre d'Altesse Sérénissime et se propose de soumettre le Mexique à une monstrueuse théocratie démagogique dont il sera le souverain.

Il est impossible de trouver dans cette aventure un seul trait qui permette d'y voir la moindre influence des en-

cyclopédistes, des constituants et des conventionnels français. Les hordes indiennes sont vaincues.

En 1821, l'émancipation est réalisée, sans combat, par un accord de la presque unanimité des Mexicains de toutes classes et castes. Ce n'est pas une révolution, mais une contre-révolution, une réaction catholique contre le parlementarisme libéral, qui est maître de l'Espagne depuis que, à la suite des révoltes militaires dont Riego a donné le signal, Ferdinand VII a été obligé de rétablir la Constitution de 1812. Les Mexicains s'opposent à ce que cette Constitution soit mise en vigueur chez eux; ils réclament le maintien des vieilles lois des Indes; ils protestent contre l'expulsion des jésuites; ils s'indignent de voir que le vice-roi et tous les officiers supérieurs espagnols en garnison au Mexique sont des francs-maçons. Le haut clergé prend la tête du mouvement pour l'Indépendance. La franc-maçonnerie, qui prétend aujourd'hui que l'émancipation du Mexique est son œuvre et celle de l'influence de la Révolution française, interdit, sous peine de mort, à ses membres d'y prendre part : elle veut que le Mexique reste une colonie espagnole.

Le plan du soulèvement et les articles essentiels de la Constitution du Mexique indépendant, dont Ferdinand VII ou un de ses parents sera le souverain, sont élaborés dans la cellule d'un moine « inquisiteur honoraire ». L'exécution est confiée au colonel Iturbide. Celui-ci marche sur Mexico avec une armée de Mexicains dont beaucoup s'étaient battus contre les hordes de Hidalgo. Il n'a qu'à paraître pour que les villes s'ouvrent et l'acclament; dans un rapport, il reconnaît qu'il a triomphé sans efforts et que son armée a marché comme sur des tapis de roses. La puissance espagnole s'écroule instantanément, parce qu'elle n'a pas d'armée, parce que tous les Mexicains, s'étant mis d'accord, *la guerre de l'Indépendance, qui est une guerre civile, est terminée.*

Malheureusement, Iturbide, enivré par de trop faciles succès, prend la couronne, aux acclamations du peuple et de l'armée, au lieu de l'offrir à un prince de la maison de Bourbon. Des officiers jaloux le détrônent. Et c'est le début d'une longue période de nouvelles guerres civiles et d'anarchie, dans laquelle des loges maçonniques « yorquines », fondées par des Anglo-Saxons des États-Unis, joueront un rôle considérable.

Dans le vice-royame de la Plata, la révolution libératrice est faite par les grands commerçants à leur profit et à celui du port de Buenos-Aires. L'ennemi n'est pas le roi d'Espagne, mais le commerce de Cadix, qui ne veut pas renoncer à des privilèges fructueux. On fait la révolution non pour proclamer les Droits de l'Homme, mais pour des questions de droits de douane. Les commerçants de Cadix, — des libéraux pourtant, — imposent leur volonté au Parlement libéral espagnol réfugié en cette ville. Dès que Ferdinand VII est restauré, ils paient les frais d'une expédition militaire contre l'Amérique du Sud. Les derniers liens sont rompus avec l'Espagne, mais non avec le roi, car on espère qu'il acceptera de rester le souverain de la Plata ou lui donnera un prince de sa famille. L'indépendance est proclamée en 1816, par un Congrès dont plus de la moitié des membres sont des prêtres et des moines professeurs de l'Université.

Le nouvel État prend le nom de Provinces-Unies de la Plata, nom immérité, car on ne peut être plus désuni qu'elles ne le sont. Buenos-Aires a fait la révolution à son profit et veut imposer sa volonté et son gouvernement aux provinces. Les provinces se dressent contre la capitale, en même temps que Montevideo, le port voisin et rival. La fidélité au roi et à l'Espagne n'est pas seulement une question de sentiment ; de puissants intérêts économiques sont en jeu ; il y a même des heurts de races. Et cela continuera durant de nombreuses années, après que la guerre de l'Indépendance sera achevée. Après cette guerre contre le tyran étranger, dit l'histoire officielle, *commence* une période de guerres civiles et d'anarchie. Non ; *c'est la même guerre civile qui continue.* Des forces de la nature s'entre-choquent : la steppe lutte contre la ville, la province contre la capitale, la montagne contre le rivage maritime. Le gaucho, l'homme des plaines immenses, le pasteur nomade, le centaure, le demi-barbare est le héros de ces luttes épiques. Il a des instincts égalitaires ; mais pour ses chefs, et à plus forte raison pour lui, la doctrine démocratique inscrite dans la Constitution n'est qu'une façade derrière laquelle se déroulent de grands drames où la littérature politique européenne n'a rien à voir.

« Les pasteurs cavaliers, grâce aux chevaux rapides dévorateurs d'espace, ont été, par le cheval, des conquérants...

« A partir du quatrième siècle de l'ère chrétienne, les invasions des audacieux cavaliers que nous avons appelés les « Barbares » n'ont cessé de déferler sur le monde des cultivateurs méditerranéens. De même, en Asie, ils n'ont guère cessé d'envahir ou de menacer les riches domaines des cultivateurs chinois. » De même en Amérique au dix-neuvième siècle.

« ... De ces steppes (d'Asie) sont sortis quelques-uns des plus grands et plus hardis conquérants de l'histoire, Gengis Khan, Timour, Koubilaï : on peut affirmer que c'est par ces steppes, par les aptitudes conférées aux peuples pasteurs, par la subordination géographique au milieu, que s'expliquent en partie les qualités qui ont fait leur pouvoir (1). »

Les mêmes phénomènes de géographie humaine ou politique se produisent dans les steppes de l'Amérique. Mais c'est surtout au Vénézuéla, — où le pasteur à cheval est nommé *llanero* (de *llano, plaine*), — qu'il convient de les étudier ; ils y dépassent, en importance historique et sociale, ceux de la pampa argentine, et leur étude approfondie donne à l'ouvrage de M. Vallenilla Lanz un intérêt considérable.

* * *

Le Vénézuéla est le seul pays d'Amérique où, dès le début de l'insurrection, on ait proclamé la République et les Droits de l'Homme. C'est qu'au Vénézuéla, plus que partout ailleurs, les promoteurs de la Révolution ont été des nobles et des lettrés. Le grand patricien Bolivar débute en vrai disciple des jacobins français, mais avant même d'avoir la responsabilité du pouvoir, instruit, transformé par de terribles expériences, il pensera, écrira, — et, plus tard, agira, — en réactionnaire, en traditionaliste, en positiviste. Au reste, les théories révolutionnaires européennes n'ont aucun sens pour la masse populaire et même pour la bourgeoisie. On sait seulement que la religion catholique est menacée par les novateurs européens, et c'est assez pour justifier leur haine. Plus qu'à la Plata les formules étrangères ne sont que de fragiles façades. D'ailleurs, ici, la fidélité au roi ne sera aussi (non pour la totalité de la population, mais

(1) Jean Brunhes, *la Géographie humaine*, p. 395, 396, 402.

pour les grands et sauvages acteurs du drame), qu'une autre façade qu'un coup de pied de cheval brisera.

Ce sont les *llaneros*, ces pasteurs à cheval des pampas vénézuéliennes, qui vont noyer dans le sang et ensevelir sous les ruines la première en date des républiques hispano-américaines. Au nombre de douze mille, sous le commandement d'un contrebandier espagnol, Boves, ils parcourent, au galop de leurs chevaux, une partie du Vénézuéla, pillant, incendiant, tuant partout, sans épargner les femmes et les enfants. C'est un ouragan, un cyclone qui passe. Ils sont poussés par leurs instincts de primitifs, par la haine du barbare contre le civilisé, de l'Indien et du métis contre le blanc, du nomade contre le sédentaire et le citadin. Là-dessus, les auteurs de manuels et d'histoires conformes au mythe révolutionnaire du « Peuple » secouant le joug du tyran étranger écrivent des pages éloquentes et vengeresses contre la manière sanguinaire dont les Espagnols firent la guerre aux républicains d'Amérique. Des Espagnols? Il n'y en avait pas deux cents dans cette armée, dans ces hordes « royalistes ». Tous les *llaneros* étaient Vénézuéliens.

Les mêmes historiens célèbrent les exploits de l'armée de purs héros, de citoyens vénézuéliens qui finissent par prendre le dessus, relever et ressusciter la République. Ils opposent les héros aux bandits. Or, bandits et héros sont les mêmes personnages. Les *llaneros* sont passés au service de la République, parce que les autorités espagnoles ne leur ont pas donné la « part du combattant » qui leur avait été promise, parce que des officiers supérieurs espagnols ont voulu les soumettre à la discipline d'une armée de peuple civilisé et parce que, enfin, après la mort de Boves, ils ont trouvé en l'un d'eux, le général Paez, qu'ils appellent leur « majordome », un chef merveilleux et que Paez a opté pour la République.

Un officier anglais, qui servit la cause de l'Indépendance dans l'armée de Paez, a écrit dans un *Mémoire* la page suivante sur les mœurs des *llaneros* :

« Ils ont l'habitude de s'approprier le bien d'autrui, et ce vice est tellement ancré en eux qu'il n'y a pas de crainte de châtiment qui puisse les corriger. Les *llaneros* sont de taille élevée, bien musclés, capables de supporter de grandes fatigues, très sobres, mais fourbes, astucieux, prompts à la vengeance. Pour satisfaire cette passion, ils ne reculent

devant aucun moyen, et ils vont jusqu'aux actes les plus sanguinaires. Ils versent le sang de leurs proches les plus chers pour le motif le plus futile, avec la plus grande indifférence, et si l'activité de l'énergie de leur chef ne les avait contenus, ils se seraient emparés de toutes les richesses du pays. Le général Paez possède tous les dons nécessaires pour commander à ces gens et les tenir dans la soumission ; il est peut-être le seul homme en Colombie qui puisse contenir efficacement leur rapacité et leur passion pour l'assassinat. Il ne les gouverne pas au moyen des lois, mais il se fie à sa propre force pour apaiser les troubles et punir les coupables. Quand quelqu'un commet une action qui mérite un châtiment, ou manifeste de l'opposition aux ordres donnés, Paez le provoque pour une lutte corps à corps que l'autre est obligé d'accepter, conformément à la coutume, sans quoi ses compagnons le chasseraient de leurs rangs. Ils reçoivent ainsi le châtiment de leurs fautes des mains de leur propre chef, que sa vaillance fait toujours vainqueur ; et cela, plus que toute autre raison, accroît le respect qu'ont pour lui de pareils soldats...

« ... Paez est la première lance du monde... Lorsque je servais avec lui, il ne savait ni lire ni écrire et, jusqu'à l'arrivée des Anglais dans les *llanos*, il ignorait l'usage de la fourchette et du couteau, tant sa vie antérieure avait été rude et dépourvue de toute éducation ; mais lorsqu'il commença à fréquenter les officiers de la légion britannique, il imita leurs manières, coutumes et vêtements ; il se conduisit en tout comme eux, autant que le permettaient les habitudes de sa première éducation. »

Avec de pareils centaures et un pareil général, comme nous voilà loin de l'*Encyclopédie* et des immortels principes européens ! Mais ce Paez, qu'on a comparé, avec juste raison, à un khan tartare, est une très haute et lucide intelligence, il a tous les dons innés du chef militaire et de l'homme de gouvernement ; il fait penser à ces rudes barons illettrés du haut moyen âge, dont parle Auguste Comte, qui étaient à la fois de farouches guerriers, des administrateurs habiles et des magistrats parfaits. Devenu dictateur souverain du Vénézuéla, après la dislocation de la Grande-Colombie, il est un des chefs d'État les plus admirables de l'Amérique entière, un mainteneur de l'ordre, un sauveur.

Après la reconquête du Vénézuéla par les troupes roya-

listes, Bolivar reprend la lutte ; son génie et sa dévorante activité tirent des ressources du néant et des ruines ; il reconstitue des régiments de volontaires qui, accrus des *llaneros* de Paez, assureront en quelques années le triomphe définitif de la République. Les *llaneros* suivent Bolivar partout, jusqu'à l'Équateur, jusqu'au Pérou ; le grand patricien blanc, demi-dieu de la guerre, intrépide centaure comme eux, leur inspire un fanatique enthousiasme ; mais, malgré le prestige et la puissance du généralissime-dictateur et du « majordome », il est toujours difficile et souvent impossible de les soumettre à la stricte discipline des armées régulières. On est obligé de les laisser piller les fermes et voler les troupeaux des royalistes et ils qualifient de royalistes toutes les fermes qu'il leur plaît de piller, tous les troupeaux qui se trouvent sur leur passage. Ils sont à la fois le salut et le fléau de la République.

« Moi-même, qui ai toujours été à leur tête, écrit Bolivar à un de ses amis à la fin de la guerre, je ne sais pas encore de quoi ils sont capables. Je les traite avec la plus grande considération, et cela ne suffit pas pour leur inspirer la confiance et la franchise qui doivent régner entre camarades et concitoyens. Soyez bien persuadé que nous sommes sur un abîme ou plutôt sur un volcan prêt à faire explosion. Je redoute la paix plus que la guerre. »

*
* *

Parlant de ces mêmes *llaneros* et d'autres éléments de l'armée libératrice, Bolivar dit à un Français qui fut un de ses officiers d'ordonnance :

« Dans les premières années de l'indépendance, on cherchait des hommes et la première qualité était la vaillance. Ils étaient tous bons, quelle que fût leur classe, pourvu qu'ils se battissent courageusement. On ne pouvait récompenser personne avec de l'argent, puisqu'il n'y en avait point ; on ne pouvait donner que des grades militaires pour stimuler l'enthousiasme et récompenser les exploits. C'est pourquoi on trouve aujourd'hui des gens de toutes les castes parmi nos généraux et nos officiers ; la plupart n'ont d'autre mérite que la valeur qui a été si utile à la République, celui d'avoir tué beaucoup d'Espagnols et de s'être rendus redoutables. Des nègres, des métis, des mulâtres, des blancs,

des hommes de toutes les classes qui, aujourd'hui, au milieu de la paix, sont des obstacles à l'ordre et à la tranquillité. Mais ce fut un mal nécessaire (1). »

Ce mal, qui était nécessaire pour délivrer l'Amérique de la domination espagnole, ne cesse pas instantanément le jour où le dernier fonctionnaire et le dernier officier espagnol ont quitté les rives du Nouveau Monde. Les formidables et barbares cavaliers de la plaine ont vécu, pendant quinze années de guerre, du pillage des pays dont ils étaient les héroïques libérateurs ; leurs instincts se sont donné libre cours ; il n'y avait pas de loi pour punir leurs rapines et leurs dévastations, et y en aurait-il eu, qu'elles eussent été inapplicables. Les maîtres de la steppe sont devenus aussi les maîtres de la montagne et des villes. Dès que le régime n'est plus en question, c'est-à-dire dès que la cause de l'Espagne est perdue, ils constituent un péril angoissant pour l'État qu'ils ont sauvé et qui veut s'organiser dans l'ordre et la paix intérieure. Leurs instincts sont déchaînés plus que jamais. Des lois terribles, allant jusqu'à la peine de mort, sont votées contre les voleurs de troupeaux. On ne peut les mettre à exécution. Des juges sont assassinés. Des rhéteurs, des illuminés, des doctrinaires de l'idéologie révolutionnaire européenne, des fabricants de Constitutions exploitent ces instincts et l'on voit des bandes de *llaneros* et des gens du peuple des villes se soulever en exigeant des réformes constitutionnelles au nom des principes qu'on leur a dit immortels et qui, pour eux, ne signifient pas autre chose que la suppression des impôts et la liberté de voler.

Paez, leur chef, devenu homme d'ordre et de gouvernement, sévit contre ses *llaneros* avec une énergie et une cruauté nécessaires et s'appuie, pour gouverner, sur les conservateurs, sur les anciens ennemis dont il est maintenant l'idole. Revirement inattendu, mais combien logique ! Sur les événements de cette période, M. Vallenilla Lanz a projeté, avec un courage et une conscience exemplaires, une lumière inconnue jusqu'à lui. Avec lui, tout s'explique : la guerre de l'Indépendance est une guerre civile entre deux partis ; une fois l'indépendance assurée, au Vénézuéla, les deux partis changent de nom et la lutte continue tantôt dans le Parlement, tantôt dans la rue et dans les champs,

(1) Peru de Lacroix, *Diario de Bucaramanga.*

les armes à la main. Les royalistes anciens combattants ou appartenant à des familles dont des membres ont fait la guerre acceptent le fait accompli et, forcément, se placent sur le terrain national et républicain. Ils entrent dans la République, non seulement avec leurs idées, mais aussi avec leurs rancunes, leurs haines violentes contre les ennemis des quinze années antérieures qui les ont ruinés et ont tué leurs pères, leurs frères et leurs amis. Le premier objet de leur haine et de leur désir de vengeance est Bolivar qui, pourtant, est un homme d'ordre, un conservateur, un réactionnaire ; mais ils le rendent responsable des atrocités de la « guerre à mort » au début de la lutte pour l'indépendance, tandis que Paez n'a aucune responsabilité dans ces événements. Ils soutiennent ce dernier et s'acharnent, en partisans, contre Bolivar qui, sous leurs coups combinés avec ceux des démagogues, est forcé d'aller mourir misérablement dans un village lointain, sous les insultes de ceux qui lui devaient tout. Nul, avant M. Vallenilla Lanz, n'avait tiré ces vérités, et bien d'autres, lourdes de conséquences, des profondeurs de l'histoire.

Les anciens royalistes du Vénézuéla entrent si bien dans la République qu'en peu de temps ils en sont les maîtres ; ils peuplent les administrations de l'État, les tribunaux sont à eux et ils deviennent si forts qu'ils peuvent élever l'un d'eux à la présidence de la République.

Reprenons la citation de Bolivar sur le mal nécessaire pendant les années de lutte pour l'émancipation. Il persiste pour d'autres raisons que celles que nous venons de voir. Beaucoup des officiers qui, autant que leurs soldats, faisaient dire au Libérateur qu'il craignait la paix plus que la guerre veulent, par une ambition personnelle que rien ne justifie, être des hommes d'État, des chefs de partis, des réformateurs. Ils se mettent à fabriquer des Constitutions. Ils avaient été précédés dans cette voie, au cours même des années de guerre, par des avocats, des lettrés et des bourgeois ivres de chimères et de funestes idéologies, et qui prétendent imposer à l'Amérique espagnole des Constitutions modèles empruntées à la France révolutionnaire, à l'Angleterre parlementaire et aux États-Unis. Alors interviennent dans le gouvernement des peuples les principes révolutionnaires européens qui n'inspiraient que de l'horreur aux promoteurs du mouvement de l'indépendance.

Cette déviation aggrave l'anarchie dans laquelle l'Amérique est plongée pendant un siècle et d'où elle ne peut sortir, en d'heureuses périodes, que par l'ordre césarien. M. Vallenilla Lanz montre, dans une de ses études les plus récentes, que « le mouvement émancipateur, commencé par une minorité audacieuse, n'a rien à voir avec l'incapacité des peuples américains de mettre en pratique des principes exotiques, des théories importées qui, s'emparant de l'esprit de demi-lettrés, bouleversèrent l'évolution naturelle de ces pays, lesquels, sans l'exemple de la Révolution française et des États-Unis, auraient trouvé dans leur propre idiosyncrasie les formes politiques les plus appropriées à l'état rudimentaire des masses et à leurs nouveaux modes d'existence ».

Seul, le génie politique du grand positiviste qu'est Bolivar, avant même qu'Auguste Comte ait formulé sa politique positive, voit où sont la raison, l'ordre et le salut. Pour qui a lu ses lettres, ses discours et les préambules des projets qu'il soumettait à des Congrès d'idéologues d'une démocratie d'importation, des citations caractéristiques affluent à l'esprit, qui sont dignes de Comte ou de Joseph de Maistre ou du Renan de *la Réforme intellectuelle et morale.* Il dit, en 1828 :

« La Révolution française ne cessa de tituber dans le tumulte d'agitations infinies, jusqu'au jour où les principes du gouvernement s'accordèrent avec la nature des choses et l'esprit des citoyens. Un phénomène aussi remarquable et récent de l'inconsistance humaine en tout ce qui est actuellement spéculatif nous démontre que, même la nation la plus instruite de l'univers antique et moderne, n'a pu résister à la violence des tempêtes inhérentes aux théories pures. Si la France européenne, toujours souveraine et indépendante, n'a pu supporter le poids d'une liberté infinie, comment serait-il donné à la Colombie de réaliser le délire de Robespierre et de Marat? Peut-on même songer à un pareil somnambulisme politique? Législateurs, gardez-vous bien d'être comparés, par le jugement inexorable de la postérité, aux monstres de la France ! »

Aux premiers temps des luttes pour l'émancipation, tous les grands chefs de guerre et les hommes d'État, — dont la plupart, d'ailleurs, surtout en Argentine, étaient monarchistes, — avaient la même opinon ; mais lorsque Bolivar l'exprime en ces termes, les idéologues ont accompli

leur œuvre ; ils plongent l'Amérique dans un « somnambulisme politique » ; des idées démocratiques d'importation étrangère, ils la mènent à la démagogie, puis à l'anarchie. C'est en vain que des municipalités, qui sont les derniers refuges des principes d'ordre et d'autorité, c'est en vain que les bons travailleurs de toutes les classes tendent des mains suppliantes vers le Libérateur et lui demandent d'imposer la paix par une dictature de fer et, si c'est nécessaire, par la monarchie. L'Amérique est « empoisonnée par le débordement des sophismes ». Les destins vont s'accomplir. Suivant l'expression d'un écrivain sud-américain, « l'Amérique du Sud verse des torrents de sang en hommage au *Contrat social* (1) ».

*
* *

La royauté disparue, le peuple aspira à la restaurer sous une nouvelle forme. Cette phrase de M. Vallenilla Lanz explique une des principales causes des révolutions des républiques hispano-américaines depuis 1825 jusqu'à nos jours.

« Une Constitution qui est faite pour toutes les nations, dit Joseph de Maistre, n'est faite pour aucune ; c'est une pure abstraction, une œuvre scolastique faite pour exercer l'esprit d'après une hypothèse idéale et qu'il faut adresser à *l'Homme* dans les espaces imaginaires où il habite. Qu'est-ce qu'une Constitution? N'est-ce pas la solution du problème suivant : étant donné la population, la religion, la situation géographique, les relations politiques, les richesses, les bonnes et les mauvaises qualités de chaque nation, trouver les lois qui lui conviennent? (2). »

C'est ce que Bolivar n'a cessé de dire, toute sa vie de chef d'État, et même avant de prendre le pouvoir. Les législateurs américains ont-ils trouvé les lois qui convenaient à leurs peuples? Pour reprendre une phrase du Libérateur, les cris des hommes sur les champs de bataille et dans les assemblées tumultueuses certifient que non. Aucune des républiques de l'Amérique latine n'a la Constitution qui lui convient, parce qu'on a légiféré pour l'homme idéal,

(1) L.-A. de Herrera, *la Révolution française et l'Amérique du Sud*, trad. française, p. 57.

(2) *Considérations sur la France*, chap. VI.

l'homme abstrait, en s'inspirant des livres de philosophes et de textes de lois rédigés par des idéologues d'un autre continent, tombés eux-mêmes dans ce défaut.

« Je considère le Nouveau Monde, disait encore Bolivar en 1828, comme un hémisphère qui est devenu fou, dont les habitants sont attaqués de frénésie et au milieu duquel, pour contenir cette flottaison de délires, on met un gardien avec un livre (la Constitution) à la main, pour leur faire entendre leur devoir. »

Mais, de temps en temps, la Constitution effective l'emporte sur la Constitution chimérique écrite sur du papier, les peuples acceptent ou se donnent des présidents que M. Vallenilla Lanz qualifie de « bolivariens », parce que Bolivar, partisan de l' « hérédité sociocratique », avant que Comte n'eût trouvé cette expression et n'en eût exposé la théorie, aurait voulu qu'à la tête de chacune des républiques fondées ou délivrées par lui, il y eût un président à vie et nommant son sucesseur. Ce président est un César. Il surgit parfois de la masse populaire, il restaure l'ordre et répare, avec une rude et sage autorité, les fautes des idéologues et des lettrés, qui le méprisent, parce qu'il n'est pourvu d'aucun diplôme de docteur. Dans les pays de plaines et de chevaux, il a des caractères particuliers : c'est le *caudillo*, mot aussi intraduisible que ceux de *gaucho* et de *llanero*. Où il y a des chevaux et des plaines, il y eut et il y aura encore des *caudillos*.

Il y a de mauvais *caudillos* comme il y a de mauvais Césars. Mais en retournant au « caudillisme », les Américains du Vénézuéla, de l'Argentine et de quelques autres républiques retournent à leur Constitution effective. Ils restaurent la royauté « sous une forme nouvelle », celle qui convient à leurs instincts démocratiques et égalitaires et qui, n'étant pas basée sur le principe de l'hérédité du sang, est plus précaire que l'autre. Le caudillisme se rapproche du césarisme européen en ce qu'il est la domination d'un souverain porté au pouvoir par la démocratie et revêtu d'une autorité absolue. Le *caudillo* ne prend pas le titre de souverain, il garde celui de président constitutionnel ; il n'abolit pas la Constitution importée par les idéologues, il l'interprète à sa guise.

Sous le nom de caudillisme ou tout autre, la dictature est, depuis plus de cent ans, et sera vraisemblablement long-

temps encore, le régime qui donne à l'Amérique latine tout entière ce que Bolivar désirait pour elle, « la plus grande somme de félicité possible, la plus grande somme de sécurité sociale et la plus grande somme de stabilité politique », même au Chili, où le pouvoir est entre les mains d'une oligarchie de grands propriétaires terriens, battue en brèche, d'ailleurs, et de plus en plus, par la démagogie et son alliée, la Banque.

La loi bolivarienne s'est accomplie presque partout. A l'exemple du Mexique sous Porfirio Diaz, signalé par l'éminent historien et sociologue, Gil Fortoul, dans une étude que M. Vallenilla Lanz cite et commente, l'auteur de *Césarisme démocratique* ajoute celui, peut-être plus caractéristique encore, de la République Argentine où, après la chute de Rosas, continua de prédominer, pendant très longtemps, le régime du caudillisme « jusqu'au général Julio Roca, considéré, à cause de ses conditions d'homme d'État en un milieu profondément modifié par le développement économique et l'immigration européenne, comme une superstructure du *caudillo* primitif » ; il fut, durant trente ans, le maître absolu, le pontife de la politique nationale, « mettant en pratique la loi bolivarienne au point de nommer son successeur, en faisant toujours triompher le candidat officiel ».

Le Vénézuéla est, par excellence, la terre des *caudillos;* il est la patrie du plus grand de tous, le « khan » Paez. Précisément parce que la masse de sa population est fortement imprégnée de sentiments égalitaires depuis des temps immémoriaux, il ne peut trouver la paix intérieure que sous l'autorité d'un César d'origine populaire. Nulle part plus que là le césarisme est l'aboutissement nécessaire de la démocratie. Un des meilleurs historiens de notre époque, M. Carlos Pereyra, qui excelle dans l'art de dire beaucoup de choses en peu de mots ou par quelques chiffres, donne, dans sa grande *Histoire de l'Amérique espagnole*, la statistique suivante sur le Vénézuéla :

« La production qui, en 1830, était de quatorze bolivars par habitant, s'élevait à quarante-huit bolivars en 1875. Après avoir baissé jusqu'à quarante et un en 1887, et à quinze en 1903, elle s'est élevée à cinquante en 1913. Pourquoi? Parce que, en 1875, le Vénézuéla était sous le poids de l'autorité représentée par Guzman Blanco, et qu'en 1913

l'homme *le plus fort* de toute son histoire, Juan Vicente Gomez, était au pouvoir. » Il y est encore et la prospérité n'a fait que croître depuis 1913.

*
* *

On croit généralement qu'un certain nombre de républiques hispano-américaines, l'Argentine et l'Uruguay entre autres, ont échappé à la nécessité du dictateur ou du *caudillo* et que le fonctionnement de leur Constitution ne sera plus interrompu par des coups d'État et des luttes civiles. Rien n'est moins sûr. Le Nouveau Monde n'est pas à l'abri des mouvements et des tendances qui agitent l'Ancien ; ils y prennent même des formes inconnues, impossibles en Europe. Le Mexique, par exemple, où plus des trois quarts de la population sont des Indiens et des métis, est, depuis deux ou trois ans, une terre de prodigieuses expériences, dont il est surprenant qu'elle n'attire pas davantage l'attention des historiens, des sociologues et des économistes. On assiste à la naissance et au développement d'un nationalisme indien qui se manifeste sur tous les plans de l'activité humaine, y compris celui des beaux-arts. Il ne lui manque qu'un chef prestigieux, qu'il trouvera peut-être, pour abolir jusqu'aux derniers vestiges des Constitutions chimériques au nom desquelles le dix-neuvième siècle a été ensanglanté. La dictature est au Vénézuéla, où elle représente ce que M. Vallenilla Lanz appelle la « Constitution effective » du pays. Elle est en train de s'installer au Pérou. Le Chili même y marche à grands pas, — le Chili qui, depuis plus de cent ans, est proposé en modèle à tous les autres États hispano-américains et qui, pourtant, a déjà eu un véritable et grand dictateur en la personne de Portales. Loin d'être en régression, le caudillisme, — un césarisme national et non d'importation, — est en progrès.

Partout, enfin, les besoins de défense et les aspirations vers l'autorité sont les mêmes. Aussi, le mot *démocratie* a-t-il cessé, depuis quelques années seulement, d'être un fétiche en Amérique ; le nationaliste Vallenilla Lanz, qui soutient une doctrine démocratique, spécifie qu'il ne lui donne pas le même sens que Rousseau et les révolutionnaires européens.

L'Amérique espagnole n'a pas le choix des moyens de

salut. Aucun de ses États n'a eu une dynastie royale qu'il puisse rappeler. D'autre part, aucun ne possède une aristocratie. Or, l'histoire de tous les peuples enseigne, et Bolivar, le génie le plus clairvoyant du Nouveau Monde, n'a cessé de dire qu'une république démocratique est vouée à l'anarchie, surtout en Amérique si elle est basée sur les doctrines révolutionnaires européennes. Il n'y a qu'un moyen d'assurer la paix intérieure et plus d'un siècle d'histoire américaine le prouve : une dictature à la fois paternelle et forte, positiviste, bolivarienne, d'origine populaire ou qui ait l'assentiment du peuple, ce qu'on appelle au Vénézuéla : le césarisme démocratique.

MARIUS ANDRÉ.

Fontaines en Provence

... La cause de ma joie ne serait-elle point qu'en ce pays *l'ombre est un besoin?* La plupart du temps, dans les bois de Verrières, je cherchais le soleil.

Mémoires d'un touriste.

... Quelquefois, il me menait au fond du jardin, près de la fontaine... me montrant deux verres d'absinthe en train de se préparer, tout seuls, depuis une heure, sous deux fils de mousse d'où tombait lentement et à intervalles réguliers une perle d'eau glacée...

Jean-des-Figues.

Tu vantes l'herbe grasse, les vergers touffus, le cheptel lustré et ces enfants ronds, roses comme de la charcuterie. La Normandie (faune et flore) ne te fait-elle pas au besoin penser aux tiges des balsamines, où la lumière entre comme dans du jade et qui, si tu les presses tant soit peu, expulsent une allègre source de sève? Je ne dispute à personne le plaisir de se prélasser sur ces belles éponges normandes, sous ces arbres plus sollicités de vivre que les salades des maraîchers. Pour ma part, dans les buées qui, entre Seine et Manche, montent de la terre, dans les vapeurs que promène l'air humide, je me sens vite engourdi, doucement suffoqué. A cette grande basse-cour populeuse, où j'entends, d'un marché à l'autre, claquer les mèches des fouets et sonner les sacs d'écus, je préfère la Provence aux zones pierreuses, où l'on sent parfois le squelette sous la chair,

où l'enveloppe, souvent réduite à la simple pelure, au lieu de l'opprimer, dépend de la forme qui la soutient. En Normandie, que de beaux ventres, que de riches mamelles, que de joues gonflées et de croupes prodigues. En Provence, une nymphe agile écarte de l'épaule, du coude et du genou des guirlandes vagabondes. Elles vêtent sobrement un corps qui laisse voir, entre les seins pointus et la hanche creuse, le dessin des côtes, le jeu des articulations.

*
* *

Je regarde dans ma mémoire les grandes routes de velours blanc. Si tu marches, la poussière s'élève. Une brouette poussée par un enfant est aussitôt enveloppée d'un nuage pareil à celui où voyagent les dieux. Si c'est une voiture à traction mécanique, le nuage devient nuée, le paysage disparaît entièrement, comme un décor sous les mousselines des changements à vue, au théâtre. Longtemps après le passage du monstre, d'âcres essaims palpitent entre ciel et terre, piquant les yeux, desséchant le gosier. Je me moque, penses-tu? Louer ces gaz asphyxiants? Avance! Secoue ta poudre. Je t'invite à t'engager dans ce petit chemin. Connais-tu le printemps de Provence?

Toutes les fleurs des champs jaillissent ; les fleurs des fossés et des routes. D'avril à juin, voici la semaine des tulipes, tulipes sauvages, rouges, lancéolées ; la semaine des boutons d'or ; la semaine des mascarilles, petites fleurs qui exhalent une odeur de prune et dont chaque minuscule campanule bleue, avant de s'épanouir, est elle-même, en bouton, la réduction d'une prune de Monsieur. Arrive le moment où des iris presque sans tiges s'extirpent vaillamment des pentes rocheuses sur lesquelles ils courent, comme, aux pieds de Perséphone en promenade, de menaçants petits feux plutoniens. Puis les euphorbes, fleurs-fantômes ; les narcisses blancs et jaunes ; les cistes délicats, qui paraissent être en soie floche et qui, si le vent souffle, s'envoleront. Je ne te parle pas du thym, du romarin, de la lavande (trio mauve et bleu comme l'horizon), du cytise que vient, la nuit tombée, brouter la chèvre d'or, de la coronille qui embaume le miel, qui est dorée comme le miel, que les abeilles investissent et dont chaque touffe ressemble alors à quelque rucher effervescent. N'oublions pas les

fleurs qui au lieu d'être brillantes et lustrées comme la plupart des fleurs, sont mates, empoussiérées. Elles semblent créées pour accompagner dans ce pays le feuillage gris de l'olivier et du kermès, les tons sans reflets des terres blondes comme le son, des maisons aux crépis vaguement ocre, maïs ou abricot. Entre tous, l'arbre de Judée.

Pense, pour voir les fleurs de l'arbre de Judée, aux *tutus* des petites danseuses, chromos découpées, que l'on te donnait dans ton enfance. Ces *tutus* étaient faits de papier-tournesol ; rose vif par le beau temps, il devenait, lorsqu'il pleuvait, presque bleu. Les fleurs de l'arbre de Judée ont la couleur intermédiaire par laquelle ces jouets-baromètres annoncent un jour douteux. Presque de ce même rose peu sûr de lui sont les hampes des tamaris, sorte de corail granuleux, flore naturelle d'un pays qu'hier encore la mer occupait.

Dans la seconde quinzaine de mai, sous un ciel de marbre bleu, la Provence est partagée entre le rose et l'or. Le peintre Seyssaud, qui demeure au bord de l'étang de Berre, a su parfaitement signaler l'alliance de cette grâce et de cet éclat. Les prés sont en sainfoin ; les bords des routes sont en genêts. Je demande à une très chère compagne de revoir cette royale décoration de la nature : les immenses cyprès qui s'élèvent sur le côté sud de la route, entre Salon et Arles, et qui, à l'époque où l'on suit cette route pour se rendre au pèlerinage des Saintes, sont entourés d'exubérants genêts presque arborescents.

A droite et à gauche de cette route s'étendent les fameux champs de pierres de la Crau. Ils sont limités au nord par la ligne si capricieuse, si agilement découpée des Alpilles. Là foisonnent les asphodèles, petites fleurs de cretonne blanche, très finement ourlées de rose et que l'on sent, malgré leur pâleur, solides, sérieuses, résignées à résister.

Finissons par les valérianes. Elles se déchaînent violemment sur les maisons en ruines, sur les murs de pierres sèches. Mais ce n'est pas seulement en Provence que la valériane est l'assistante voracement charitable de ce qui périt et de ce qui s'en va. J'ai vu sa toison touffue en Bretagne, dans l'Ile-de-France, en Touraine, en Bourgogne. Si tu remontes le Rhône, en juin, regagnant le septentrion, d'Arles à Pont-Saint-Esprit, de Pont-Saint-Esprit à Viviers, de Viviers à Vienne, les valérianes ne te quittent pas.

Remarque-le : il n'y a dans mon bouquet que des fleurs agrestes, que des fleurs silvestres. Certain printemps provençal ignore les exploitations de roses et d'œillets, de mimosas, de quarantaines qui sont, autour de Nice et de Cannes, ce que sont, autour de Paris, les exploitations des maraîchers. Je laisse de côté, en ce moment, ce beau Midi de luxe et d'artifice qui est cependant celui que se peint immédiatement l'imagination lorsqu'elle rêve avec Mignon des pays « où les citrons fleurissent ». Dès l'antiquité, ce Midi-là procurait des thèmes à la nostalgie. Ne dit-on pas que les Hespérides avaient leurs propriétés à Hyères, à Menton?

* * *

Regagnons le petit chemin du début de notre promenade. Je t'avais laissé là, mortifié d'avoir avalé tant de poussière. Pour en essuyer les verres bleus ou topazes, tu as retiré tes lunettes ; ta rétine vient d'être offusquée par l'éclatante lumière qui s'attaque aux grandes montagnes avec l'intrépidité des héros. Elle donne parfois aux gens du Nord, habitués aux estompages, aux dégradés d'un ciel vaporeux, l'impression (qu'ils n'aiment pas) de se promener dans une nature (si l'on osait dire) désépidermisée.

— De quoi as-tu envie?

— De fraîcheur et d'ombre !

— Viens avec moi.

La propriété est au bout du village. Une grille, plantée de biais à un angle de la route. Franchissons-la. Engageons-nous dans cette allée de platanes. De beaux platanes solides et sérieux, aux feuilles fibreuses dont, dans ce pays, l'on se plaint quelquefois : elles ne veulent pas pourrir en automne et l'hiver s'acharne sur elles sans que leur substance résistante soit retournée à la terre. Au bout de l'allée, avant la maison nue, dont les façades couleur peau de lion ont pour toute décoration la corniche qui soutient le toit de tuiles romaines, voici le salon de verdure que tu convoitais. Des platanes, plus massifs et plus vieux que ceux de l'allée d'accès, forment, au-dessus de l'aire carrée, un dais strictement impénétrable. Ton ennemi le soleil, ton adversaire la poussière, leurs alliées la chaleur et la transpiration, ne sont pas admis ici. Plie les branches de tes lunettes ; relève les

bords rabattus de ton couvre-chef ; cesse de froncer les sourcils et mets-toi à rire, puisque tu es content.

N'est-ce pas : ces bassins des maisons de campagne sont, en Provence, complaisants et jolis? Quelle que soit leur forme, ronds ou rectangulaires, ovales ou carrés, ils ne sont jamais creusés à fleur de sol, tels qu'on peut voir, par exemple, ceux de Versailles ou des Tuileries. Une margelle surélevée (petit mur assez épais à faîte plat) contient l'eau et l'offre gracieusement à la hauteur des mains. L'oisif y trempe les doigts pour jouir du contact de la fraîcheur ; les serviteurs y viennent puiser l'eau, lessiver le linge, ou immerger, jusqu'à l'heure du repas, les bouteilles et le melon.

Je n'ai pas choisi pour sa rare perfection le bassin au bord duquel je t'ai conduit. Il est gracieusement mais modérément ornementé. Jadis un modeste artisan a taillé pour lui, dans une pierre grumeleuse, quatre figures des Saisons. Ces allégories sont presque comiques. L'Hiver ressemble aux rois des mascarades de Noël ; il a adopté une grimace de bon vieux diable barbu et feint de dire : « Je fais semblant d'être méchant ; faites semblant d'avoir peur. » Le Printemps est une toute jeune demoiselle, qui remonte en berçant ses guirlandes une tunique à gros plis. L'Été est une Cybèle aux gros seins, ayant, au milieu du ventre, un nombril important comme un œil. On a posé l'Automne sur une pierre un peu descellée : Bacchus a fléchi de telle sorte qu'il a l'air de tituber, levant un bras rompu dont la main, évidemment, portait une coupe ou une grappe.

Ces braves sculptures sont en train de passer insensiblement du règne minéral au règne végétal. La mousse les habille en maints endroits, et aux places où cette mousse n'a pas encore commencé de croître la pierre porte un vert duvet, aussi doux, aussi ras que celui dont est revêtu l'enveloppe de l'amande.

Les appareils hydrauliques qui alimentent notre petit bassin sont dissimulés dans les socles, sous les quatre figures. Un bref bec de plomb sort d'un fleuron mangé de pariétaires. Il n'est plus qu'une excroissance, un bubon ruisselant. Comme c'est agréable, n'est-ce pas, le bruit de l'eau? Il faut venir dans le Midi pour apprécier ce bruit-là. Les fontaines des pays du Nord, les as-tu jamais convoitées? As-tu jamais eu le sentiment que tu les méritais? Les as-tu jamais écoutées avec cette reconnaissance, cette ferveur,

cette gratitude émues? Dans les jardins et villes du Midi, fontaines et bassins jouent le rôle capital et indispensable que joue, par exemple, le poêle dans les maisons d'Alsace. En Provence, l'eau circule de jardin en jardin, de ville en ville comme l'air chaud des thermo-siphons circule de chambre en chambre, dans les appartements parisiens. Je cherche à me rappeler si j'ai vu, dans la Provence de terre, un jardin sans bassin, une cour sans fontaine.

Les plus beaux de ces bassins, les plus belles de ces fontaines, je veux les vanter ici pour toi. Non : je me reprends ! Ingrate hiérarchie de la beauté ! Pourquoi méconnaître ceux et celles qui, cordiales et modestes, m'ont néanmoins offert non seulement la vue, mais l'audience de la fraîcheur? Fraîcheur, volupté qu'on goûte, en Provence, les yeux fermés ! Nuits d'été, dans les maisons heureuses : le bruit de l'eau qui coule vient jusqu'à toi par les fenêtres ouvertes. Si, au seuil du sommeil, tu te sépares de la persévérante berceuse, elle, elle ne se sépare pas de toi. Elle te veille, s'occupe de te préparer, de te choisir des songes et, dès ton réveil, te fait sa petite aubade sur ce thème : « Encore une journée, où, si tu te fies à moi, tu seras satisfait. »

*
* *

Je crois bien que la Fontaine-aux-Saisons que je viens de te décrire avec une fidélité peut-être imaginaire se trouve aux environs d'Aix, dans une propriété qui se nomme la Rabiotte. Tous les « pavillons » de la campagne aixoise ont, plus ou moins nombreuses, plus ou moins importantes, leurs architectures d'eau.

L'idée excellente, astucieuse est d'avoir fait presque partout, ici, du réservoir nourricier un motif de décoration. Au cœur de l'été, sans forcément tarir, sources et fleuves ont un moindre débit. Il faut donc penser dès le printemps à la provision d'eau. Au lieu d'emprisonner secrètement cette eau dans des citernes closes ou d'en emplir, au fond du potager (ainsi qu'on a coutume de faire dans le Nord), d'affreux et vastes réservoirs, les Provençaux résolurent de creuser, tout à fait en vue, souvent devant la façade principale de leur maison d'agrément, des fosses parfois pro-

fondes de plusieurs mètres, généralement plus larges que longues, et dans lesquelles, sous les yeux charmés, l'eau s'étale comme un diamantin et miroitant tapis.

Les faveurs d'une amitié précieuse m'ont valu la chance de vivre pendant plusieurs semaines dans l'un des plus beaux pavillons aixois. Celui de Lanfant. Là, le miroir d'eau n'est pas à cinq mètres de la demeure, dans l'axe d'un jardin dessiné que protègent, que prolongent de grands vieux arbres très beaux. La première terrasse est presque entièrement occupée par ce bassin rectangulaire. L'eau, avant d'y tomber, s'étale, à l'embouchure du conduit, sur une pierre plate, arrondie en forme de coquille. Une ride demi-circulaire naît sous cette pierre, s'élargit, va s'effacer. A ce moment la rejoint une ride nouvelle qui meurt à son tour et à son tour est remplacée. La succession indéfinie de ces ondulations frémissantes suffit à donner la vie à tout le jardin; battements d'un cœur tranquille, d'un cœur comblé.

Le bassin du pavillon Lanfant servait de miroir au ciel, aux grands arbres que je vis d'abord nus puis s'animer peu à peu d'une vie secrète, lente, prudente à se révéler et que le brutal, le cruel printemps de Provence libéra d'un seul coup. Les platanes se couvrirent d'un léger taffetas mordoré, pareil à celui que l'on interpose entre un pansement et la bande qui maintient le pansement ; les ormeaux exposèrent quelque temps une parure de ruches en mousseline rose ; les marronniers se décidèrent vite à arborer de charmantes miniatures de feuilles, peintes d'un vert de primeurs, aussi vif que celui dont on enduit les chaises de jardin. En quelques journées, sur le gravier, les résilles tracées à la pointe-sèche par l'ombre des branches nues furent remplacées par des nappes d'ombre, étalées au pinceau par l'ombre des branches vêtues. A la surface du bassin voyagèrent selon les heures du jour et la place du soleil des taches opaques qui désorientaient les poissons. Puis ces taches immatérielles furent un beau matin remplacées par des jonchées de duvet. Le coton des platanes cacha l'eau sous une toison vieil or ; les thyrses des marronniers y éparpillèrent leurs petites fleurs crémeuses. Duvets et fleurs risquaient par leur abondance de boucher les tuyaux. Il fallut surveiller les grillages aux issues et ramasser à poignées ce mol et tendre déchet végétal, tiède, gonflé, presque une

chose vivante. Finalement les arbres, certains de vivre, s'abandonnèrent résolument au mois de mai et l'on apporta de l'orangerie, autour du bassin destiné à jouer maintenant jusqu'à l'automne un rôle manifestement royal, toute une assemblée de courtisans et de dames d'honneur : orangers dans leurs caisses, citronniers, citronnelles. Les odorantes fleurs et les feuillages aromatiques parfumèrent, encensèrent la très précieuse fraîcheur de l'eau.

*
* *

Non loin de cet aimé pavillon Lanfant, dans ce vallon des Pinchinats où le visage de la canicule ne quitte guère ses bienfaisants masques d'ombre, gîtent, dans d'autres asiles, d'autres nymphes. A la Mignarde, les touffes nombreuses d'arbres hauts emprisonnent les bassins ; le plus joli peuple de sculptures rustiques égrène autour des pelouses ses quadrilles sempiternellement muets. Plus près d'Aix, de l'autre côté de la route, un simple mascaron de marbre, auquel le temps et l'humidité ont donné une opulente barbe verte, crache son eau chiche dans une cuve rompue. Immédiatement libérée, cette eau a pris sur la terre battue ses aises, ses habitudes. Elle court lestement jusqu'aux bosquets, désaltère les seringats et les troënes aux parfums vite entêtants, attire les moustiques, les oiseaux et ne cesse de ressasser une interminable histoire surannée à un jardin repris par la nature et où personne ne vient plus.

Mais la plus belle fontaine des environs d'Aix est probablement celle qui, à gauche de la route, lorsqu'on va à Vauvenargues, est dérobée à la vue par de grands arbres et où Édouard Aude, un jour de mai, m'a conduit.

Ce bel endroit dépend du château de Saint-Marc, dont les quatre tours massives protègent un village minuscule d'où l'on a, sur la montagne Sainte-Victoire, la plus imposante, la plus saisissante vue.

Avant la fontaine dérobée, secrète, une prairie incurvée, aussi plantureuse, aussi aqueuse que les prairies normandes, assemble dans l'herbe des essaims d'orkis-mouches, petites fleurs qui ont un corps de velours marron et deux ailes dont le mauve est près de défaillir dans un rose exténué.

Aux lisières de la prairie, le promenoir est ménagé au

bas d'une rêche pente boisée. Tu trouves ici juxtaposés les deux éléments du paysage provençal : d'une part une végétation de terres basses, humides, presque marécageuses (terres qui, d'ailleurs, n'existent dans ces régions que depuis la création de nombreux et savants canaux d'irrigation) et d'autre part une végétation austère, économe, quasi immortelle, qui semble nourrie non point d'eau, mais de feu.

Pins, chênes verts, lauriers surplombent, ombragent le long et large promenoir fait pour que s'y réunissent les personnages galamment oisifs de Watteau ou de Monticelli. Au centre, adossé à la montagnette, se dresse le sobre château d'eau, grande arche abritant, dans sa haute niche, un vase géant, très ornementé, sorte de pièce montée où l'on croit reconnaître le style de Chastel, aixois.

La nymphe du lieu n'est pas représentée par son portrait sculpté. L'on s'est contenté de lui dédier ce beau vase, au pied duquel elle laisse couler le cristal de son sang.

Autrefois les eaux devaient s'aller promener ensuite dans les détours d'un jardin à terrasses, où les habitants du château calciné venaient jaser au frais. Les traces de ce jardin sont maintenant presque tout à fait effacées. La grande architecture décorative survit seule, protégeant l'urne fleurie. C'est la pierre du pays qui a été employée ici : la belle pierre des carrières de Bibémus, non éloignées de Saint-Marc. Cette pierre-là semble avoir macéré dans le miel ou dans l'huile, dans des substances nées des longues complaisances du soleil. Aix presque tout entière est construite en pierre de Bibémus, laquelle, avant toute patine, a naturellement la violence de ton que les Romains cherchent à obtenir et obtiennent dans la coloration des crépis dont ils enduisent leurs palais.

*
* *

Certaines villes de Provence sont parvenues à faire de véritables accaparements de fontaines. Sauf erreur, la plus riche collection appartient à Aix, capitale.

Tu connais la fontaine des Quatre-Dauphins? Au centre de sa place tranquille, elle est une déesse dans un tabernacle de palais. Hôtels plutôt que palais (le plus beau est l'hôtel de Boisgelin).

La vasque est ronde, basse, à bonne hauteur pour que

chevaux (et bœufs) puissent commodément s'y abreuver. Sur un socle de rocailles quatre dauphins bien gras, bien ronds et confortables crachent leur fil d'eau paresseux. Le sculpteur leur a ménagé un lit de roseaux ; ils couvrent le piédestal carré qui soutient une aiguille de pierre : un beau fuseau autour duquel tournent les heures et qui offre gracieusement ses faces planes et effilées aux jeux du soleil, aux loisirs de l'ombre, aux capricieux reflets des eaux.

Y a-t-il, pour une fontaine, une plus gentille façon d'être élégante, d'être jolie? Rien de mièvre (ce n'est jamais par la mièvrerie que pêche l'art de ce pays) ; mais non plus rien de lourd. De proportions parfaitement harmonieuses et pures, cette fontaine fut conçue pour la place qu'elle occupe ; ce qui a été longtemps le cas pour tous les édifices publics, non seulement à Aix, mais dans la France entière. On se moque bien de cela, aujourd'hui ! Si ce n'était la crainte de te peiner, je te conduirais jusqu'aux environs du Palais de Justice et t'y montrerais le nouveau monstre, l'extravagant monument à Mirabeau que l'on y érige présentement. Ce Roi des Navets était destiné au Panthéon de Paris. Le Panthéon l'a vomi. Il fut « soldé » à la municipalité (bien coupable) d'Aix-en-Provence. Aucun assemblage de mots ne saurait dépeindre l'offensante sottise de ce Mirabeau-là !

Ce Mirabeau paraît d'autant plus affreux qu'il fait vis-à-vis à la fontaine de Chastel. Compliquée, exubérante, cette fontaine n'était pas la plus jolie fontaine d'Aix. Grâce au repoussoir, son voisin, elle est maintenant un exemplaire chef-d'œuvre de goût.

Je retournerai avec toi sur le Cours, auquel les vieux Aixois ne consentent guère à donner le nom de Mirabeau, qu'il porte cependant. Ce serait la plus hospitalière promenade de Provence si, plusieurs fois par jour, le bruyant, l'indiscret tramway de Marseille n'en déchirait la paix du sinistre tapage que font roues, carrosserie, ressorts, toute une carcasse déglinguée.

La fontaine d'eau chaude, célébrité du Cours, et qui a les formes biscornues d'une noix de galle ou d'une perle baroque va me permettre de te parler des fontaines moussues.

*
* *

Les fontaines moussues sont une spécialité (est-elle exclusive?) de la Provence.

Avant d'être moussues ces fontaines-là furent, comme les autres, de loyales fontaines de pierre, plus ou moins sculptées, et qui, dans leur nouveauté, exposaient aux caresses de l'air des arêtes précises et des surfaces nues. Mais l'eau que débite ces fontaines est une eau calcaire. Avec le temps, elle dépose (assez vite) sur une pierre souvent un peu poreuse, d'un grain lâche, une substance terreuse. Toujours humide, ce dépôt invite et retient les légères graines vagabondes. Peu à peu, mousses, pariétaires, capillaires s'emparent de la fontaine, croissent, prospèrent. L'eau qui ne cesse de couler renouvelle et augmente l'apport de terre végétale. Ainsi une verdure lustrée recouvre-t-elle bientôt la fontaine tout entière d'une épaisse toison sous laquelle la forme du monument est défigurée, trahie.

Regarde celle que je crois être la plus belle de ces fontaines de mousse. Elle occupe, au tournant du Cours, à Salon, une place où il fait bon s'arrêter, à la terrasse d'un café sympathique. Salon, que certains feignent de laisser de côté sous le prétexte assez sot que de gros marchands y font, en vendant du savon, de grosses fortunes, Salon est une ville charmante, au long passé. Construite sur un sol doucement accidenté, elle est traversée par le long serpentin d'un Cours où le feuillage de hauts platanes bien portants bouillonne comme l'écume d'un torrent. Outre sa fontaine (j'y vais retourner avec toi), Salon possède un Hôtel de Ville cérémonieusement pittoresque, de grandes portes massives, taciturnes qui donnent accès à la vieille ville. L'on peut y voir aussi un château de la reine Jeanne (trop restauré) et quelques statues d'hommes célèbres : un Camille Pelletan bossu, vociférant, l'air méchant comme une teigne, un Adam de Craponne, qui, au milieu du seizième siècle, fit venir dans un pays désert l'eau de la Durance féconde, et, juché sur une petite fontaine qui ne fait pas parler d'elle, court sur jambes, la main au cœur, les yeux au ciel, un Michel de Nostradamus, juif fort malin, médecin, astrologue, prophète, qui s'attacha les rois par ses prédictions heureuses et le peuple par un *Almanach* qu'on peut lire encore aujour-

d'hui avec plaisir et profit. La vogue de Nostradamus fut assez grande, assez persistante en Provence pour que, quand naquit Mistral, sa mère lui voulut donner en prénom le nom de ce personnage pittoresque et mystérieux.

La fontaine de Salon a dépassé l'âge de la pierre moussue. Elle est toute crépue, toute bouclée de capillaires. Le diamètre des deux vasques superposées qui la composent s'est augmenté de toute l'épaisseur de l'enveloppe végétale. Ainsi ces vasques sont-elles aujourd'hui presque aussi larges que le bassin tout simple, sorte d'abreuvoir circulaire, qu'elles surmontent. Une courte huppe d'eau, mais drue et vigoureuse, s'élève de la vasque supérieure. Elle trahit par son importance la force du débit durançois. Toutefois ce jet puissant ne retombe pas avec violence dans le bassin. L'eau est immédiatement engloutie par les capillaires et les mousses qui s'en imbibent avidement et ne rendent que par sursaturation ce qu'elles ont absorbé. La distillation indéfinie fait pleuvoir de la pointe de chaque feuille mille et mille gouttelettes joyeuses, rapides, dansantes. La seconde vasque est l'écrin de ces colliers désenfilés. De cette seconde vasque tombent des pleurs longs et lents. Sans doute la vasque inférieure, celle qui est à la disposition des passants, ne serait-elle pas souvent pleine si quatre longs becs, sortant de la paroi spongieuse, ne distribuaient une eau nouvelle, qu'à tout moment les « usagers » salonais recueillent dans les brocs, les seaux et les gargoulettes qu'ils placent sur les barres de fer disposées horizontalement, deux par deux, sous les jets chantants.

La place où siège cette fontaine n'est pas bien grande, tandis que la fontaine elle-même doit avoir huit à dix mètres de haut. Le sommet du jet d'eau effleure les plus basses branches des platanes dont (tu allais le dire) la place est plantée.

Toutes les fois que je me suis arrêté au pied de cette ruisselante déesse, j'ai pensé aux vers de Tristan l'Hermite, lesquels ont peut-être été écrits à peu près au temps où cette fontaine venait d'être, allait être érigée :

L'ombre de cette fleur vermeille
Et celle de ces joncs pendants
Paraissent être là dedans
Les songes de l'eau qui sommeille.

. . . .
Veux-tu, par un doux privilège,
Me mettre au-dessus des humains?
Fais-moi boire au creux de tes mains,
Si l'eau n'en dissout pas la neige...

Tu le sais, ces vers moelleux et purs comme l'empreinte d'un beau pied nu sur la mousse, ont été mis en musique par Claude Debussy. Des mélodies de ce grand musicien (dont toutefois certains ouvrages risquent de devenir un peu « bibelots d'époque »), *le Promenoir des Deux Amants* est l'une de celles où l'artifice ne l'emporte jamais sur l'émotion, mais au contraire préserve celle-ci de la fadeur et de la vaine effusion. L'on songe, quand une belle voix douce la chante devant vous, à ces confidences par allusion, où ce que l'on entend va moins loin que ce que l'on écoute. Les vaporisations de la musique flottent autour de vous ; elles vous renseignent sans rien affirmer expressément ; passagère, vagabonde haleine du secret...

*
* *

Veux-tu venir avec moi et que je te montre encore quelques fontaines moussues?

A Toulon, sur la place Pierre-Puget. Tous les promeneurs qui descendent vers la mer ou qui en remontent traversent de biais cette place allègre où l'on peut, à la terrasse des petits bars, déguster des huîtres maigres en buvant un vif vin blanc. Il y a là des boutiques avenantes, tenues par des boutiquiers gentils, amis de la conversation. Au nord-est commence le cours Lafayette qu'occupe tous les jours, chaque matin, un attrayant marché (un vieillard fort sourd, au seuil de ce marché, vend de petites touffes d'herbes aromatiques). Au nord-ouest, c'est l'étroite rue Bonnefoi, où s'est concentrée la vente de succulents fromages de chèvre. Au sud, la rue Hoche, que suit la rue d'Alger. Elles ressembleraient fort à la *merceria* vénitienne si elles n'étaient point légèrement déclives et si, parfois, quelque véhicule téméraire ne s'y engageait, sans cependant troubler les irréductibles promeneurs qui de l'aube à la médianoche y usent les souliers qu'ils portent en regardant, aux devantures de vingt cordonniers les souliers qu'ils rêvent d'acheter.

La fontaine de la place Pierre-Puget ne se contente pas

d'être moussue ; elle ne se contente pas d'être, si l'on peut dire, « capillairisée ». Elle est boisée : une petite colline. Sur ses flancs croissent (avec une vigueur qui causera finalement sa ruine) un figuier, un platane ; peut-être bien aussi (il faudrait contrôler) un petit ormeau. Il semble qu'on ait transporté en plein cœur de la ville un échantillon de forêt. Sous ces arbres civilisés l'eau jaillit des anfractuosités onctueuses, scintillantes et velues. Une fleuriste avisée a installé, sous la protection de cette fontaine, son odorant petit commerce. Je conseille à toute personne qui arrive pour la première fois à Toulon de traverser au plus vite les vilaines rues neuves qui avoisinent la gare, la morne et vaste place de la Liberté et, après avoir suivi sur une centaine de mètres le boulevard de Strasbourg (encore si gai le soir), de tourner sur la droite, à la hauteur du théâtre. Ayant respecté cet itinéraire le visiteur arrivera par la rue des Fromages-de-Chèvres à la place Pierre-Puget. Il apercevra cette fontaine, ces arbres, ces fleurs. Je gage qu'il sera immédiatement content d'être venu à Toulon. Ce contentement deviendra bonheur parfait, béatitude plus loin, quai Cronstadt, que l'on ferait beaucoup mieux, étant donné la royale magnificence de la vue qu'on y découvre, de baptiser quai Claude Lorrain.

*
* *

Je t'emmène maintenant au delà de Brignolles, dans les terres. Il y a là une petite ville qui s'appelle Barjols. Le « guide bleu » t'apprendra que l'on a surnommé Barjols « le Tivoli de la Provence ». Bon surnom : Barjols est hardiment étagée dans le fond d'une vallée aux parois assez abruptes. Ce sont les étagements et les découpures du terrain qui imposèrent à la ville ses traits, ses détours, ses enchevêtrements de rues, de ruelles, d'escaliers, de brèves impasses, de courtes terrasses désordonnées. Au milieu de la vieille Barjols, voici la place aux beaux arbres que toute ville, tout village de Provence aime à se ménager, tantôt pour y favoriser l'installation et la commodité des marchés, tantôt pour y rendre plus attrayants les loisirs de l'oisiveté. L'on n'a pas trouvé, au cœur de Bajols, une surface de terrain assez vaste pour que la place fût plane. Elle se soumet donc docilement à la pente, ce qui a permis que les eaux aillent d'une fontaine à l'autre, les alimentant profusément. Sous les très grands et très beaux arbres, ces patientes fontaines,

clepsydres sans fin, comptent les heures de la solitude et de la mélancolie. Barjols s'est étendue. Une ville neuve, un peu plus haut, possède une place neuve. Les cafés achalandés sont sur cette place. Sur mon vieux Cours, devant un hôtel taciturne, à peine deux chaises, un vieux banc, trois tables de tôle rouillée. Nous prenons place à cette terrasse déchue. Une vieille femme, de la fenêtre, nous demande ce que nous voulons et, comme elle est sourde, ne nous apporte rien. Devant nous, la fontaine-maîtresse élève dans une ombre d'aquarium un énorme champignon de mousse, frère du champignon salonais. De chaque côté de la place, de strictes maisons hautes ont des crépis fatigués, noircis, couleur d'écorce, de feuilles moisies. L'endroit doit être assez sinistre par le mauvais temps, impraticable en hiver. Je m'en vais, passant devant une pharmacie léthargique dont les panneaux extérieurs, sculptés au début du siècle dernier, portent des urnes qu'enlacent des serpents. Je songe à la pharmacie de Mantoue, où Roméo va acheter son poison.

Si tu consultes M. Marius Liautard, directeur de l'Académie des Jeux floraux de Provence, il te dira que chaque année, à Barjols, l'on fête saint Marcel, patron de la ville, par une procession où figure un bœuf. Ce bœuf, voici bien longtemps qu'on ne le sacrifie plus, comme faisaient les aïeux, au pied des autels ; mais, dans sa promenade, il passe devant l'église où sont conservées les reliques du saint et tandis que, du porche, le clergé bénit le bœuf (choisi parmi les plus gras), les jeunes filles (choisies parmi les plus belles) dansent devant le tabernacle, tenant sur leur tête des paniers remplis de « tripettes ». Cette fête, venue du fond des âges, est analogue à celle que l'on célèbre, au seuil du printemps, à Céret, dans le Roussillon, lorsqu'on apporte en procession à l'église et qu'on dépose sur l'autel le premier bouquet de cerises ; analogue aux fêtes pendant lesquelles l'archevêque d'Aix, aux Saintes-Maries, le 25 mai, chaque année, du haut d'une barque bénit la mer.

* * *

A Digne, laquelle, si peu méditerranéenne, est déjà prise dans les grands étaux alpestres, je te signale une belle fontaine où la mousse joue son rôle.

Importante comme un petit temple, la fontaine dignoise,

aux portes de la ville, s'appuie à la montagne et, le long de la route, offre l'accueil de l'eau aux arrivants. Le haut cube de pierre taillée porte aux quatre angles des colonnes à chapiteaux doriques, groupées trois par trois. Docile à un très pur style palladien, cette fontaine manquerait tout à fait de fantaisie si, sur trois de ses faces (la quatrième est collée à la montagne), l'on n'avait pas placé trois vasques. Elles sont maintenant plus ou moins dévorées par le dépôt végétal. Les mousses n'y sont cependant point foisonnantes comme sur les fontaines dont j'ai parlé jusqu'ici. Elles sont presque rases, tondues ; mais les excroissances qui les portent, vertes et mouillées, suffisent à donner à la Grande-Fontaine (ainsi l'appellent les Dignois) un aspect pittoresque et capricieux.

*
* *

Je pourrais à présent te vanter les fontaines de Pernes, qui sont bien une demi-douzaine et qui racontent à la petite ville déchue, dormante, un passé de chanoines ; les fontaines de Soliès et de Méounes, dans la vallée du Gapeau, petite rivière qui court sous des voûtes de cerisiers ; la fontaine Louis XVI de Tourves, grande dame descendue du château détruit et qui n'a plus autour d'elle, chaque matin, qu'une assemblée de paysannes. Je pourrais te vanter les fontaines à obélisques : la plus belle, celle d'Arles, qui parle de la Rome des papes à la Rome des empereurs ; celle de Cucuron, où six jolis mascarons féminins crachent dans une cuve hexagonale ; celle de Sisteron, fleur de pierre dans un désert de pierre et qui sert de miroir (j'espère) aux Sisteronnaises de seize ans, toutes jolies, souriantes et alertes. Je pourrais te vanter les fontaines adossées. Les plus réussies sont dans les jardins des hôtels d'Aix. Il y en a une aussi à Lourmarin, dans le Luberon ; elle est ouvragée comme une orfèvrerie ; c'est une gracieuse invalide, mais ses blessures sont charmantes. Il y a les fontaines de Vence ; celles de Riez ; celles de Lambesc. Il y a la fontaine gothique de Forcalquier, exemplaire unique, à sujets licencieux, et où une portée de petites Tarasques font office de gargouilles et semblent dégoûtées de travailler dans cette ville sale...

En vérité, je pourrais aligner ici tous les noms des villes et villages de Provence et du Comtat. Ensuite je remonterais aux sources : Vaucluse, qui, au pied de sa haute roche

sanglante, ne murmure pas du tout les studieuses plaintes de Pétrarque mais vocifère à pleine voix l'histoire de la lutte des géants et des Dieux. Fontaine-l'Évêque, nymphe athlétique ; Atalante qui rompt sa course et dort sur le trèfle non sans lyriquement ronfler.

Enfin je traverserais avec toi le Rhône, et, chez la sœur occitane, gagnerais Nîmes, Montpellier.

Je crois que j'en suis sûr : les jardins de la fontaine nîmoise sont les plus beaux jardins de France ; et à l'extrémité de la promenade du Peyrou, à Montpellier, je n'ai jamais pu regarder le château d'eau couleur de coquillage, harmonieux, mesuré, sensible et intelligent, sans songer aux héroïnes de Racine. N'est-ce pas ici que demeurent les fantômes de Bérénice et d'Andromaque, de Roxane et de Monime ; ici qu'Iphigénie égrène un blanc collier de perles plaintives et que Phèdre soulève en gémissant ses grands voiles étoilés?

*
* *

Une seule ville, en Provence, n'a pas de fontaines : c'est Avignon, blottie dans le coude musculeux du Rhône. Mais allons dîner sous les aubes de la Bartelasse, entre Empire et Royaume. Les dernières neiges du Ventoux s'évanouissent dans l'azur, et sur la tour du château des Papes, irradiante d'or céleste, la très Sainte Vierge se tient debout, *fons purissima*, au seuil du Paradis.

JEAN-LOUIS VAUDOYER.

Notre cher Péguy[1]

M. Bergson disait un jour à Lotte qui lui rendait visite : « La philosophie telle que je l'entends ne mérite pas d'être louée ou critiquée comme une construction personnelle. Elle n'est que la résolution une fois prise de regarder naïvement en soi et autour de soi. L'unique objet de mon étude a été d'exprimer avec quelque précision ce que chacun de nous doit trouver au fond de lui-même. Il faut, il est vrai, l'avoir cherché, et ce n'est pas toujours de ce côté, malheureusement, que se dirige l'attention des philosophes. Leur incompréhension des choses les plus simples est tout à fait incroyable. »

Ce que M. Bergson disait des philosophes, Péguy le pensait de ses amis qui prétendaient lui imposer ce catholicisme *tout fait*, cette religion de tout repos, dont il ne voulait pour rien au monde. Jamais dans les longues litanies qu'il égrenait dans les rues, il ne s'est résigné à donner à Marie le nom de *Mère des docteurs*. « Ce n'est pas vrai, disait-il, elle n'est pas la mère des docteurs ! » Et il écrivait à Lotte : « Les catholiques sont vraiment insupportables dans leur sécurité mystique. Ils s'imaginent que l'état naturel du chrétien, c'est la paix, la paix par l'intelligence, la paix dans

 — Voir *la Revue universelle* des 15 mai, 1er et 15 juin, 1er et 15 novembre, 1er décembre 1925.

l'intelligence. Le propre du mystique, au contraire, est une inquiétude invincible. S'ils croient que les saints étaient des messieurs tranquilles, ils se trompent ! » Et, comme naguère, au temps de la turne Utopie, il s'évadait du socialisme doctrinaire en accumulant au fond de sa petite malle noire les feuillets de sa première *Jeanne d'Arc* (prière de ne pas toucher !), aujourd'hui il s'évadait du catholicisme régulier, en rassemblant de nouveau autour de cette figure de chrétienté la somme des pensées et des sentiments qui faisaient sa vie mystique.

Cette fois il ne s'agissait plus de montrer par cet exemple comment un héros socialiste doit se comporter dans l'action, mais comment on devient un saint. Nous imaginons aisément une sainteté toute faite, un saint pour ainsi dire arrivé. Mais comment *est-il arrivé?* si l'on peut dire qu'un saint soit jamais arrivé. Comment s'est réalisée cette promotion divine? Un saint ne se crée pas d'une pièce, facilement et sans effort. Un saint n'est pas du tout une âme confortablement installée dans la paix que lui donne une foi sans inquiétude, étayée, soutenue par des raisonnements bien faits, comme la nef d'une cathédrale par ses arcs-boutants. Un saint mérite sa sainteté. Il est le résultat d'une lutte héroïque pour se dépasser lui-même. Par quelle suite d'épreuves la sainteté se forme-t-elle dans une âme? Avant d'entendre ses voix, comment l'enfant de Domrémy avait-elle fait le dur apprentissage? Péguy le sentait, il le savait. Du moins il croyait le savoir. Il n'y a qu'une façon d'être chrétien, il n'y a qu'une façon d'être un saint, et le drame est toujours pareil. Par où Jeanne avait passé, lui aussi passait tous les jours. Cette histoire-là était sans âge, aussi vieille que la chrétienté. Pour la revivre il n'était pas besoin de se faire une âme d'historien, d'archéologue et d'antiquaire : il suffisait de regarder en soi-même.

Le poème parut aux *Cahiers* sous ce titre assez énigmatique : *le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc.* On trouvait là des pages admirables, comme ce récit de la Passion, dont l'idée lui était venue dans le bruit des machines, à l'imprimerie de Suresnes, pendant qu'il corrigeait ses épreuves. Mais il fallait bien reconnaître que toute cette rêverie religieuse était en elle-même assez difficilement accessible, et qu'en la prêtant à Jeanne d'Arc, à cette figure si fixée dans les les imaginations, Péguy déroutait encore ses lecteurs. Aussi,

dans un article que j'écrivis alors sur l'ouvrage, il me sembla qu'il n'était pas inutile de prendre quelques ménagements. Péguy n'en fut pas satisfait. Il écrivit à Lotte ces mots qui le peignent si bien : « Excellents, mon vieux Lotte, tes deux premiers articles dans le *Journal de Coutances*. C'est ce qu'on a fait de mieux de tout ce qui a paru. Le troisième article était mauvais, parce que dans l'intervalle tu avais vu les Tharaud et que tu commençais à me défendre. Je ne veux pas qu'on me défende. Je ne suis pas un accusé. Il ne faut jamais être un accusé. » Eh ! cher Péguy, je ne te défendais pas. Mais le public est un onagre toujours prêt à ruer, et je lui flattais le museau.

Nous fûmes une petite bande à parler du *Mystère* dans les journaux et les revues où nous passions notre copie. Péguy en éprouva une de ces joies enfantines qui donnaient un charme unique à cet homme d'une maturité si profonde. « J'ai des amis, écrivait-il. J'ai dix-sept gaillards qui tiennent bon ! L'Italie donne. On va travailler au Danemark et en Allemagne... » Depuis quinze ans qu'il écrivait, pour la première fois on s'occupait de lui. Triomphalement il rapportait à Lozère ces articles qui lui redonnaient de la confiance (s'il en avait eu besoin), et qui devaient surtout, pensait-il, en inspirer aux siens qui en étaient trop dépourvus.

Barrès s'était joint à notre troupe et employa tout son crédit à intéresser à cette œuvre ses collègues de l'Académie. Il avait de l'estime pour Péguy, bien que sa sympathie n'allât pas sans restrictions. « Voyez-vous, me disait-il un jour que nous nous promenions ensemble sur le plateau de Sion-Vaudemont, votre Péguy c'est quelqu'un de pareil à nos Bayard. » Il disait nos Bayard parce qu'il pensait à *La Colline Inspirée*, et nous en parlions sans cesse, surtout sur ce plateau où s'était déroulée la singulière aventure de ces paysans mystiques. Je comprenais sans peine ce qu'il voulait dire par là. Les Bayard le séduisaient et le déroutaient tout ensemble. Ils avaient fortement saisi son imagination, mais il hésita très longtemps à raconter leur histoire, et quand il s'y résolut enfin, que de fois je l'ai vu poser sa plume, enlever ses lunettes, me regarder et me dire avec ce sourire qui vous ramenait soudain du fond de la rêverie à la réalité : « Ils sont tout de même impossibles, Tharaud ! » Ces natures paysannes, tenacement attachées à leur affaire qui limitait pour eux le monde, leur mysticisme déréglé, leur

abandon aux forces primitives, ce sentiment de la grandeur mêlé à des soucis médiocres, à des besognes fastidieuses, ce mélange baroque de la terre et du ciel, de l'homme d'affaires et du prêtre, tout cela était si loin de lui ! Je m'amusais des efforts qu'il faisait pour surmonter ses répugnances, et de le voir toujours repris par la force puissante qui sortait de l'étonnant Léopold, l'aîné de ces Bayard et qui lui faisait oublier tant de pénibles moments.

Pour lui, Péguy c'était un Léopold, un terrien passionné pour son domaine, qui bornait l'univers à l'horizon de ses *Cahiers*, un fondateur d'ordre, comme lui, une espèce de moine quêteur ou de représentant de commerce qui place ses produits, une force indisciplinée, incapable de se plier à d'autres règles que celles qu'il se donnait à lui-même, un esprit qui avait une odeur d'hérésie, quelqu'un qui lui avait tout l'air de vouloir se bâtir une religion pour lui tout seul, et qui lui semblait condamné à errer éternellement dans la prairie des fées. Ce n'est qu'à la mort de Péguy, que Barrès s'aperçut qu'il était bien autre chose qu'une force de la prairie, qu'un Bayard, un être baroque, un théologien fantaisiste. Les électricités contraires qu'il recevait de lui ayant cessé d'agir, il vit clairement ce qu'il était, et il rendit alors à Péguy le plus grand service que personne lui ait jamais rendu, en écrivant le magnifique article d'un sentiment si juste et si vrai, pour employer ses mots familiers, par lequel il annonçait à la France qu'un grand poète, un héros, et peut-être aussi un saint, venait de mourir pour elle.

Lorsque Barrès proposa à ses collègues de l'Académie de donner au *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* et à l'ensemble de l'œuvre de Péguy le grand prix de littérature, il rencontra peu d'enthousiasme dans le cercle de ses amis, pour qui Péguy ne représentait rien, et une hostilité déclarée, chez un homme pour qui, au contraire, il représentait trop de choses.

Pour M. Ernest Lavisse, accorder à Péguy une récompense officielle, c'était justifier en quelque sorte la guerre qu'il menait depuis dix ans contre le parti intellectuel, et reconnaître qu'il était dans le vrai quand il accusait la Sorbonne d'avoir détourné la culture de ses fins désintéressées pour l'avilir et la mettre au service d'une métaphysique

d'État. M. Lavisse ne disait pas avec le sourire de Barrès : « C'est un esprit de la prairie. » Il disait : « C'est un bedeau qui met du vitriol dans son eau bénite. » Faguet pensait de même. Et Émile Ollivier, qui avait le génie des mots heureux, déclarait : « Péguy, c'est un bohème ! » Tout ce que Barrès put obtenir ce fut un prix d'une valeur pécuniaire à peu près équivalente au grand prix de littérature mais qui n'emportait pas, dans la pensée de ceux qui le donnaient, la même considération.

Pauvre M. Lavisse ! Quelques années plus tard eût-il mené contre Péguy la même campagne acharnée? Rendu à la retraite, ce fonctionnaire considérable, qui avait été si longtemps à la suite, eut enfin le loisir de réfléchir pour son compte. Il découvrit ce que Péguy avait trouvé bien longtemps avant lui, que si la métaphysique d'État menait au sommet des honneurs, elle était insuffisante au point de vue du spirituel. Sous le Christ qu'il avait accroché dans son cabinet de travail (il y en avait un autre dans son salon, et un autre dans sa chambre) il lisait *l'Imitation*, et tenait des propos du genre de celui-ci : « Moi historien, je ne sais pas ce qui s'est passé le matin de Pâques. Mais ce que je sais bien, c'est que, ce jour-là, est née une humanité qui ne meurt pas. *Christus resurgens jam non moritur.* » Et lui qui avait droit au plus bel enterrement, voulut être enterré dans sa glèbe natale, au Nouvion-en-Thiérache, sans cérémonie officielle, et que dans l'église de son village on allumât un cierge au banc où jadis son père et sa mère avaient prié.

Ce catholicisme imprévu, qui faisait irruption dans les *Cahiers de la Quinzaine*, excitait au plus haut point la fureur de l'Abonné mécontent. « Péguy se fout de nous ! » disait-il. Et il se désabonnait. D'autres criaient moins fort, sans doute parce qu'ils ne croyaient guère à la sincérité du catholicisme de Péguy. Georges Sorel était du nombre.

Depuis dix ans qu'il venait aux *Cahiers*, « notre maître M. Sorel » n'avait pas changé du tout, ou plutôt si, il changeait tous les jours — ce qui était sa façon à lui de rester toujours le même. Mais à travers ses variations, il demeurait un Normand positif, qui n'avait pas la moindre envie de s'évader vers le ciel. Comme autrefois, tous les jeudis, il venait rue de la Sorbonne s'asseoir sur la chaise des *Cahiers*. Péguy se réfugiait, ce jour-là, dans le sombre réduit du fond,

et c'était bien alors deux mondes que séparait la mince cloison vitrée qui coupait en deux la boutique. Dans la pièce d'entrée, toujours avec la même jeunesse, la même absence de pédantisme, le même à bâtons rompus, à propos de n'importe quoi, M. Sorel répandait autour de lui ses rêveries de la semaine, arrosant des pensées diverses, comme ces gerbes d'eau tournantes que, tout près, au Luxembourg, les jardiniers municipaux déplacent à travers le jardin. Tout ce qui se passait dans l'univers était là pesé, critiqué, décortiqué, analysé, réduit en cachets, en boulettes, accommodé à mille sauces diverses, tandis que dans la pièce sombre où se tenait Péguy, on vivait dans un climat où quelques sentiments profonds donnaient une réponse instinctive, immédiate à toutes les choses sur lesquelles on ratiocinait sans fin de l'autre côté de la cloison. « Sortons, me disait Péguy, allons jusqu'à Danton. » Et une fois dehors : « Je ne peux plus entendre Sorel. » Sorel, c'est-à-dire tout ce qui était le monde extérieur, tout ce qui n'entrait pas dans le cercle de ses préoccupations, tout ce qui n'était pas lui-même. Le père Sorel de son côté ne comprenait rien du tout à ce qui se passait en Péguy. « Hein? Voyons, Tharaud, me disait-il, avec sa petite voix bredouillante et fixant sur moi son œil clair qui semblait anxieux d'une réponse, dont certainement il se désintéressait tout à fait, hein, Tharaud, voyons, Péguy? Le croyez-vous catholique?... Va-t-il à la messe? Il n'y va pas... Alors, est-ce sérieux tout cela!... Hein, dites-moi, qu'en pensez-vous? » Et il écrivait à Lotte : « Je puis vous assurer que les libres-penseurs et les juifs ne croient pas du tout à cette conversion de Péguy, bien que beaucoup d'entre eux se préoccupent d'observer les moindres symptômes d'une renaissance catholique dont ils ont très peur. » Il le voyait mal aiguillé, vivant dans un monde d'illusions, prenant des fantasmagories pour des inspirations du ciel, n'ayant aucune idée juste sur les forces qui existent dans Paris, et s'imaginant trop que l'axe du monde passait au 8 de la rue de la Sorbonne. « Pauvre Péguy! » soupirait-il.

Le « pauvre Péguy » sentait bien cette pitié du père Sorel, et il n'était pas homme à la supporter longtemps. L'occasion de la rupture fut un livre de Julien Benda.

Péguy avait beaucoup de goût pour l'esprit de Julien Benda, bien que celui-ci, dès ce temps-là, se posât en démolisseur de la philosophie bergsonienne. Mais je crois bien que

Péguy éprouvait une certaine volupté à voir insulter son idole, pour se donner le plaisir de la défendre. Sorel, lui, n'aimait pas Benda, pour quelles raisons, je l'ignore (c'est toujours très compliqué, ces querelles entre penseurs.) Or Benda ayant publié dans les *Cahiers de la Quinzaine* un roman, *l'Ordination*, M. Sorel se répandit en aigres propos sur l'ouvrage. Péguy qui souhaitait vivement par amitié pour Benda, et aussi dans l'intérêt des *Cahiers*, que Benda eût le prix Goncourt, entra dans une de ces froides colères qui le prenaient quelquefois, et sur-le-champ il envoya ce petit bleu à Sorel : « Je reconnais votre main dans tout ce qui se fait contre les *Cahiers*. Je vous prie à l'avenir de ne plus revenir le jeudi. » M. Sorel fut consterné. Depuis dix ans, ces jeudis des *Cahiers*, c'était le grand plaisir de sa vie. Où aller? où retrouver cet air étrange, unique du 8 de la rue de la Sorbonne, dans la chimie duquel sa pensée entrait bien pour quelque chose. Une petite revue, *l'Indépendance*, fondée presque pour lui par Variot, lui offrit quelque temps une chaise et un petit cénacle, mais ce n'était pas les *Cahiers* et il s'en dégoûta vite. Un peu avant la guerre on le voyait assez souvent dans une librairie socialiste de la rue Monsieur-le-Prince, où il venait s'asseoir et causer. Mais les clients étaient rares, et d'ordinaire il n'y avait pour l'entendre que la femme du libraire qui tendait une oreille rétive aux propos du philosophe, car elle était à peu près sourde. La dernière fois que je le rencontrai, c'était après la guerre, devant cette chapellerie laïco-ecclésiastique de la rue Saint-Sulpice, où l'on voit depuis des années le même chapeau rouge qui attend un cardinal. Le théoricien de la Violence s'appuyait au bras d'un ami. Il me parut bien vieilli, bien usé. Il me dit encore : « Pauvre Péguy ! » Et je pense que dans ces mots il faisait entrer autre chose que ce qu'il y mettait naguère. « Pauvre Péguy ! » lui répondis-je pour la première fois. Nous nous quittâmes sur ces mots. Je le regardai s'éloigner. Il tourna rue des Canettes. Je ne le revis plus. Et ce fut vraiment pour moi comme s'il avait tourné dans la mort.

Les catholiques, de leur côté, ne faisaient pas un grand accueil à Péguy. Ils étaient déconcertés par une certaine façon populaire de mêler le naturel au divin, de donner à Dieu le père, à Jésus, à la Vierge un caractère trop familier,

et d'imaginer la Passion comme un grand fait divers qui aurait pu se dérouler dans le faubourg Bourgogne. Ils lui faisaient grief de prendre avec les choses saintes des libertés qui, dans un tableau flamand, ne les auraient pas étonnés et même leur auraient paru sublimes. La sœur de Maritain trouvait ce ton si déplaisant que, lisant le *Cahier* dans un tramway, elle dut se tenir à quatre pour ne pas le jeter à la rue. Elle reconnaissait trop Péguy dans cette enfant indocile qui ne se contente pas de la religion de tout le monde, et qui n'avait jamais l'idée de s'adresser à son curé : « Que veux-tu, me disait Péguy, Jeanne d'Arc était faite comme ça : elle préférait saint Michel à l'abbé Constantin ! » Et il ajoutait cette phrase qui donne certainement le secret de la tendresse qu'il portait à son héroïne : « Ce qu'il y a d'épatant chez elle, c'est qu'elle n'écoute jamais personne. Elle a toujours passé outre... » Et son regard malin, glissant au-dessus du lorgnon, prêtait un sens indéfini à ces deux mots « passer outre ».

Quelques voix isolées, auxquelles il attachait peut-être une importance excessive, l'invitaient à prendre la tête de cette renaissance catholique dont il annonçait naguère qu'elle se ferait par les *Cahiers*. Mais il eût fallu pour cela être officiellement catholique, et à toutes les raisons anciennes qui l'empêchaient de l'être, s'en ajoutait une nouvelle aujourd'hui. Malgré toute la publicité que lui avait valu son prix académique, le *Mystère de la charité* n'avait eu aucun succès. Lui-même le constatait avec mélancolie. : « Il y a eu plus d'articles que d'exemplaires vendus. » La profession de foi publique à laquelle on l'invitait, risquait de lui faire perdre tous ses vieux abonnés, sans lui en procurer de nouveaux. L'abonné catholique ne remplacerait pas le juif, le protestant et le libre penseur, qui s'accommodaient à la rigueur d'un Péguy religieux et mystique, mais qui auraient rompu avec un Péguy clérical. (Un Péguy clérical, c'était d'ailleurs inconcevable !). Il ne voulait pas s'engager. Il entendait rester seul, et le disait sans détour : « Il ne faut marcher avec personne. J'ai les raisons personnelles les plus graves pour ne pas accepter qu'on me confère aucune grandeur, même de l'ordre spirituel. Il importe extrêmement de ne pas m'affubler en père de l'Église. C'est déjà beaucoup d'en être le fils... »

En ce temps-là M. Fernand Laudet dirigeait *la Revue*

hebdomadaire. Sous la signature de François Le Grix (mais Péguy ne voulut jamais connaître que le directeur M. Laudet) la *Revue* publia un article qui disait à peu près ceci : « Jeanne d'Arc ne nous appartient que missionnaire et martyre, de même que le Christ ne nous appartient que dans ses années de vie publique. Tout le reste est inconnaissable, imagination de poète qui ne s'appuie sur aucun texte. Et dans notre âge de critique et d'incrédulité, le meilleur catholique ne saurait retrouver en lui la candeur des âges de foi. »

Péguy fonça sur cet article, comme je l'avais vu si souvent marcher avec sa canne à l'assaut de la Sorbonne. Dans un cahier intitulé *M. Fernand Laudet, un nouveau théologien,* il répondit en trois cents pages ! Alors, parce que les textes ne nous en disent rien, nous ne pouvons nous faire une idée de la vie de Jeanne avant ses voix ! Alors le catéchisme, la liturgie, l'Évangile, ce n'étaient pas des textes, des documents qui permettent de se représenter une âme chrétienne de tous les temps? M. Laudet semblait croire qu'un chrétien d'aujourd'hui ne pouvait plus entrer dans l'âme d'un chrétien d'autrefois. Notre foi d'aujourd'hui n'était donc plus la même que la foi du quinzième siècle? Il y avait donc des chrétientés différentes, des catholicismes différents? Une foi naïve et une foi qui n'était pas naïve? Une foi du quinzième siècle et une foi du vingtième siècle? Des âges de foi totale et des âges de foi diminuée, où le croyant en prend et en laisse? Une ère chrétienne où, à tous les moments, la foi ne serait pas la même?...

MM. Laudet et Le Grix montrèrent un grand étonnement. Ils n'avaient pas cru ébranler les fondements de la foi chrétienne en critiquant *le Mystère* de Péguy. Ils étaient stupéfaits par cette réponse de trois cents pages à leur petit article. C'est qu'ils n'avaient été qu'un prétexte, ils n'avaient servi qu'à déclancher chez Péguy un puissant mouvement de l'esprit et des préoccupations qui ne leur étaient pas habituelles. Aussi ne s'y reconnaissaient-ils plus. Ils accusaient Péguy de leur avoir prêté des idées qu'ils n'avaient jamais eues. En quoi ils avaient bien raison ! Mais Péguy poussait toujours jusqu'à ses dernières conséquences une pensée quelle qu'elle fût. Et comme c'est une des choses du monde auxquelles on est le moins habitué, ses adversaires étaient toujours surpris d'apprendre, en le lisant, qu'ils

avaient tenu des propos qu'ils ne croyaient pas avoir tenus, et qui n'en étaient pas moins leur pensée tirée au clair.

Si étrange que cela puisse paraître, l'affaire Dreyfus et l'histoire de Jeanne d'Arc n'ont jamais cessé de mener dans la cervelle de Péguy une mystérieuse vie parallèle. Cette vieille histoire toujours jeune, et cette histoire d'hier, déjà si vieille, se rejoignaient pour lui dans les profondeurs de la mystique. Il vivait intensément les deux drames, et son esprit passait de l'un à l'autre le plus naturellement du monde. Dans le même temps où il défendait l'idée qu'il avait de Jeanne d'Arc, il apportait une violence égale à défendre contre Halévy sa religion dreyfusiste.

Halévy était un des plus anciens collaborateurs des *Cahiers*. On le voyait assez rarement, le jeudi, dans la boutique. Mais durant les mois d'été il habitait à Jouy-en-Josas, à trois ou quatre lieues de Péguy, et à ce moment-là ils se rencontraient souvent. Chacun faisait la moitié du chemin. Tantôt l'un, tantôt l'autre, ils se raccompagnaient, et ces longues marches à pied faisaient naître en eux l'abandon, l'inclination aux confidences, auxquelles n'invite guère une rue de Paris, une boutique pleine de gens qui vont et viennent, mais où vous porte, au contraire, tout naturellement cet air de discrétion parfaite qu'il y a partout dans la campagne.

Halévy n'est pas optimiste. Il avait publié autrefois dans les *Cahiers* sous ce titre : *Histoire de quatre ans* une anticipation à la manière de Wells, où il traçait un tableau de la fin de notre pauvre humanité avec une encre vraiment noire. Et dans cette onzième série de l'année 1910, il venait de faire paraître, dans un *Cahier* intitulé : *Apologie pour notre passé* des réflexions, peu joyeuses, elles aussi, sur notre ancienne ardeur dreyfusarde. « D'où vient, se demandait-il, qu'ayant été si heureux de notre dreyfusisme, et mieux qu'heureux, si fiers, d'où vient qu'il nous inspire aujourd'hui un mouvement si faible? Qu'est-ce donc, sinon le signe d'un regret inavoué, l'effet du sentiment d'un tort? » A ce *mea culpa*, ou plutôt à cette mélancolie de l'esprit, Péguy répondit aussitôt par un cahier de certitude et d'orgueil, qu'il appela *Notre jeunesse*, et qui est, je crois, son chef-d'œuvre. Il y avait deux affaires Dreyfus, la sienne, celle des *Cahiers*, et

l'autre, celle du reste du monde. Et s'il y avait une affaire qui n'avait pas besoin de s'humilier, de faire pénitence, de rendre des comptes à personne, c'était son affaire Dreyfus à lui, telle qu'il l'avait sentie, telle qu'il l'avait vécue, telle qu'il l'avait conduite aux *Cahiers*. Il refusait de se reconnaître dans ce portrait de dreyfusard contrit, qui, sans renier son passé, en éprouvait je ne sais quel dégoût, regrettait sa victoire, lui cherchait des excuses, se sentait enfin mal à l'aise et se demandait pourquoi. N'y aurait-il eu qu'un homme, un seul, pour représenter la mystique de l'affaire, c'était cet homme-là qui était l'affaire Dreyfus, et ce n'était pas les milliers d'autres. Et pour cet homme-là, pour cette affaire-là, pas besoin d'apologie. Qu'Halévy pût déclarer : « Ne nous attachons plus à cette vieille histoire, finissons-en avec elle, ne laissons pas durcir en nous des attachements et des rancunes, des souvenirs d'injures dites ou reçues qui n'ont rien à voir avec la pensée, mais qui l'entraînent ou l'étouffent » c'était dénier à l'affaire sa grandeur particulière, sa qualité d'affaire élue, cette force mystérieuse dans le bien et dans le mal qui faisait qu'aux yeux de Péguy plus elle était finie, plus il était évident qu'elle ne finirait jamais.

Halévy fut touché au vif par ce rappel à l'honneur dreyfusiste tel que le comprenait Péguy. On fut tout près d'un duel. Des amis intervinrent pour arranger les choses. Et en effet, mon cher Halévy, qu'y avait-il à conclure de tout cela, sinon que vous et moi (puisque j'étais assez de votre sentiment) nous n'étions que des gens raisonnables, mais qu'une pensée qui va jusqu'au bout d'elle-même, comme allait celle de Péguy, va bien au delà de la raison. Nous pouvions avoir raison, vous et moi. Notre ami avait plus raison que nous. Il avait plus raison, comme Corneille a plus raison que n'importe quel chroniqueur qui raconterait l'histoire du *Cid*. Jamais l'Affaire ne manquera d'historiens, elle en a déjà eu beaucoup, elle en aura beaucoup encore, car elle intriguera toujours par des côtés mystérieux et aussi parce qu'elle possède dans l'histoire de notre temps une valeur de guerre civile et de révolution. Mais son poète, c'est Péguy. C'est en lui qu'elle est montée à ces hauteurs qui sont celles de la grande poésie, celle qui intéresse à la fois l'individu et la cité, et qui est proprement la poésie de la tragédie grecque et de la tragédie cornélienne.

Ses soucis familiaux, son amour malheureux, ses difficultés religieuses, l'insuccès persistant, des embarras d'argent, des déboires aux *Cahiers* (deux désabonnements par jour), jamais la barque de Péguy n'avait vogué sur une mer plus sombre ! Ce fut le moment qu'il choisit pour faire un hymne à l'espérance.

La foi, il l'avait retrouvée, mais la foi c'était tout simple ! La charité il en avait de reste, même pour ses ennemis, disait-il. Mais l'espérance ! c'était cela qui lui manquait le plus, et on ne le comprend que trop. Ce défaut de confiance qui l'attristait chez les siens, il se le reprochait à lui-même. Lui aussi manquait de confiance, et de confiance en Dieu, ce qui était encore plus grave que de n'avoir pas confiance en Péguy ! Alors comme un boxeur s'entraîne, il écrivit ces deux autres mystères, *le Porche de la deuxième vertu* et *le Mystère des Saints Innocents*, qui ne forment qu'un même poème d'entraînement mystique à l'espoir.

Ces deux ouvrages continuaient cette méditation sur l'état de sainteté commencé avec *le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*. Il voyait alors toute son œuvre (douze ou quinze volumes peut-être) s'organiser autour de cette figure privilégiée. Mais de plus en plus cette image n'était qu'un nom, un prétexte, une intercession plutôt, sous laquelle il plaçait son expérience religieuse. Et dans ces nouveaux mystères le personnage qui passait au premier plan, c'était quelqu'un que personne, je crois bien, dans notre littérature n'avait encore fait parler.

Péguy posait à ce moment dans l'atelier de Pierre Laurens, qui faisait son portrait. « Moi aussi, je fais un portrait, » lui dit-il, un matin. Et après un silence, où derrière son lorgnon brillait un sourire malicieux, qui semblait défier son ami d'avoir une commande pareille : « Je fais le portrait de Dieu le père ! » Et c'était bien en effet le portrait de Dieu le père qu'il faisait, un Dieu bonhomme et superbe de non-étonnement de soi-même, comique presque, mais de ce comique qui est la marque la plus vraie d'une certaine pureté du cœur, et qui s'appuie sur le fond d'une invisible mélancolie — le comique même de Péguy. « Je suis un auteur gai, » disait-il. Un Dieu qui portait sur sa face auguste et familière les traits mêmes de M. Bergson et qui aimait dans l'espérance ce qui est le plus essentiel à l'esprit bergsonien, le pouvoir de rajeunir l'âme, de l'arracher à l'habitude et de

maintenir perpétuellement en elle la fraîcheur des choses qui commencent.

Ce long et délicieux poème, rempli, comme toujours, de vastes étendues de landes et de beautés étonnantes (je n'aime pas à distribuer des couronnes, mais qui n'a pas lu, à la fin du *Porche* et au commencement des *Innocents*, le grand hymne à la Nuit, l'invitation de Dieu au sommeil, son appel au pêcheur pour qu'il s'endorme en paix, celui-là ne connaît pas un des chants les plus sublimes et les plus familiers de notre littérature), tout cela Péguy l'avait écrit sans y croire. « Non, mon vieux, disait-il à Lotte, je n'y croyais pas, à l'espoir. Mes *Innocents*, mon *Porche*, c'était une anticipation. Ce que j'écrivais là dedans, je ne l'avais jamais pratiqué. » Il se trompait un peu, car je l'ai toujours vu optimiste. Mais l'optimisme et l'espérance ce n'est pas tout à fait la même chose. Peut-être même n'y a-t-il pas entre l'optimisme et l'espérance une simple différence de degré, mais une différence de nature, l'immense espace qui sépare un sentiment tout humain du même sentiment pénétré par une clarté divine.

Et voilà qu'un beau jour, Péguy s'aperçut tout à coup que cet entraînement mystique, ce trapèze volant spirituel, cette gymnastique entre le ciel et la terre, avaient merveilleusement opéré. Un de ses fils ayant eu, cette année-là, la fièvre typhoïde, sa mère l'avait conduit à Berck pour achever sa convalescence, et l'enfant à peine arrivé avait pris la diphtérie. Seul dans sa maison de banlieue, l'angoisse de Péguy fut extrême. Or il avait écrit dans *le Porche* (et toujours comme un jeu de son imagination) ce qui était arrivé une fois à un bûcheron de Lorraine dont les enfants aussi étaient tombés malades. Dieu le père en personne racontait cette histoire, et à peu près en ces termes : « Le pauvre homme avait eu grand'peur. Alors il avait fait un coup, un coup d'audace dont il riait encore, dont il s'admirait même un peu. Comme on prend trois enfants par terre, et comme on les met tous les trois, ensemble et par amusement, dans les bras de leur mère ou de leur nourrice qui rie et se récrie, lui, hardi comme un homme, par la prière il avait pris ses trois enfants malades dans la misère où ils gisaient, et tranquillement il vous les avait mis, par la prière il vous les avait mis dans les bras de celle qui est chargée de toutes les douleurs du monde. Les larmes au bord des paupières, les mots

au bord des lèvres, il avait dit, par la prière il avait dit à la Vierge : « Je n'en peux plus, je n'y comprends plus rien, j'en ai par-dessus la tête, je ne veux plus rien savoir, ça ne me regarde pas. Prenez-les, je vous les donne. Faites-en ce que vous voudrez. Celle qui a été la mère de Jésus-Christ peut bien être la mère de ces deux petits garçons et de cette petite fille qui sont les frères de Jésus-Christ. Qu'est-ce que ça vous fait? Vous en avez tellement d'autres. Qu'est-ce que ça vous fait? Un de plus, un de moins. Vous en avez vu tant d'autres... » Il parlait dans une grande colère (Dieu lui pardonne !) et en dedans de cette grande colère et de cette grande violence, avec une grande dévotion. « Vous les voyez, je vous les donne, et je m'en retourne et je me sauve pour que vous ne me les rendiez pas. Je n'en peux plus, vous le voyez bien. »

Ce qu'avait fait le bûcheron de la forêt chrétienne, Péguy ne le ferait-il pas? L'idée d'un vœu à Notre-Dame était au fond de son esprit. « Depuis ma conversion, m'écrit la sœur de Maritain, nous causions souvent religion, Péguy et moi, je connaissais ses souffrances, elles m'inspiraient une vive compassion. Je m'inquiétais surtout du sort spirituel de ses enfants. Il le savait. Aussi c'était d'eux que nous parlions le plus souvent dans nos courses à travers Paris. — Si l'un d'eux tombait gravement malade, que feriez-vous? lui demandai-je un jour. — J'irais à Chartres à pied le confier à Notre-Dame. » Je le regardai avec surprise. « Êtes-vous sûr que c'est ce qu'il faudrait faire? » — « Oui, me répondit-il, sans hésiter. Mes souffrances sont connues là-haut, on sait que je suis un homme de bonne volonté, de la race des Croisés, des grands pèlerins du moyen âge. » — « Ceux-là pratiquaient leur religion plus que vous, » lui dis-je tristement. — « Priaient-ils plus que moi? » riposta-t-il avec vivacité. Et il se mit à me parler avec ardeur de la prière, de sa prière à lui. Il s'animait, il me conta que, lorsqu'il rencontrait un enterrement, il se mettait avec une ferveur inouïe à supplier, à recommander à Dieu l'âme du défunt. « Je prie tellement, ajouta-t-il, que souvent je me déracine... »

Il était Beauceron. Chartres était sa cathédrale. A pied, comme un pèlerin de Saint-Martin de Tours ou de Saint-Jacques de Compostelle, il se mit en route pour Chartres. Il franchit en trois jours les cent cinquante kilomètres qui séparent la boutique des *Cahiers de la Quinzaine* du sanc-

tuaire de Notre-Dame, comptant les bornes, faisant la pause militaire en bon officier de réserve, et s'arrêtant aux croix des carrefours, pour dire quelque *Ave Maria*, ce que ne fait pas le régiment : « Ah ! mon vieux, disait-il à Lotte en lui racontant ce voyage, les croisades c'était facile. Il est évident que, nous autres, nous aurions été des premiers à partir pour Jérusalem, et que nous serions morts sur la route. Mourir dans un fossé, ce n'est rien. Vraiment, j'ai senti que ce n'était rien. Nous faisons quelque chose de plus difficile. » Il voulait dire par là ce qu'il avait dit superbement dans sa mercuriale à M. Laudet : « C'est une grande question de savoir si nos fidélités chrétiennes, battues de tous les vents, et qui viennent de traverser indemnes, inentamées, deux ou trois siècles intellectualistes, n'en reçoivent pas une singulière beauté, une beauté non encore obtenue, une certaine beauté propre, comme inventée, comme créée par nous. Les croisades que nos pères allaient chercher jusque sur les terres des infidèles, *non solum in terras infidelium, sed ut ita dicam, in terras ipsas infideles*, ce sont elles aujourd'hui qui nous ont rejoints au contraire, et nous les avons à domicile. Ces croisades, qui jetaient des continents les uns sur les autres, elles ont reflué chez nous, elles sont revenues jusque dans nos maisons. Nous n'allons plus porter le combat chez les infidèles, ce sont les infidèles épars, les infidèles partout répandus, qui nous apportent le combat chez nous. Le moindre de nous est un soldat, le moindre de nous est littéralement un croisé. Cette guerre sainte qui autrefois s'avançait comme un grand flot dont on savait le nom, aujourd'hui émiettée, brisée en mille flots, vient battre le seuil de chaque porte. Ainsi nous sommes tous des îlots battus d'une incessante tempête, et nos maisons sont toutes des forteresses dans la mer, *in periculo maris...* »

Ainsi rêvant, il cheminait sur cette Beauce plate, où rien ne distrait le passant de sa méditation s'il en a...

Ce pays est plus ras que la plus rase table,
A peine un creux du sol, à peine un léger pli.
C'est ici la contrée imprenable en photo,
La route nue et grave, allant de part en part...

Il était parti le jeudi. Le samedi, dans l'après-midi, il aperçut à l'horizon, à dix-sept kilomètres encore, la haute flèche de la cathédrale, le plus haut des épis de cette grande

plaine de blé. La nuit tombait déjà quand il arriva à Chartres. Combien y avait-il d'années, et de siècles peut-être, que la vieille cathédrale n'avait pas vu sur son parvis un pèlerin de cette sorte, poussiéreux, les pieds meurtris, courbaturé par la fatigue de tant de kilomètres qu'il avait parcourus pour faire ici sa prière?... Et cette prière, je l'entends, c'est la prière du bûcheron. Lui aussi, il disait, à Notre-Dame : « Je n'en peux plus, je n'y comprends plus rien, j'en ai par-dessus la tête, je ne veux plus rien savoir. Je ne peux pas m'occuper de tout. J'ai un office, vous le savez bien, les *Cahiers*, c'est une affaire énorme ! Je n'ai pas une vie ordinaire. Ma vie est une gageure ! Nul n'est prophète en son pays. Mes petits ne sont pas baptisés. A vous de vous en occuper. Je n'ai pas le temps. Je n'en peux plus. Prenez-les. Je vous les donne... »

L'enfant malade fut guéri. Naturellement ! disait Péguy. Mais voici une chose qu'il a toujours ignorée. Madame Péguy m'a raconté qu'en apprenant le pèlerinage qu'il avait fait à Chartres, tout entière au bonheur de voir que leur fils était sauvé, elle résolut en elle-même de faire baptiser cet enfant. Elle écrivit alors à Péguy de venir la rejoindre à Berck, sans lui rien dire de son projet, sur lequel elle préférait s'expliquer de vive voix avec lui. Instants qu'on ne sait pas saisir et qui ne se retrouvent jamais. Rassuré sur son fils, Péguy répondit à sa femme qu'il ne pouvait quitter Paris, où le retenaient les inquiétudes que lui donnait un ami engagé dans je ne sais quelles difficultés sentimentales. C'était une de ses manies, que je n'ai jamais pu comprendre — et qui était incompréhensible en effet dans sa vie si compliquée, — de prendre autant à cœur les tribulations des autres que ses tribulations personnelles. Et je songe, en écrivant ceci, qu'on eût pu lui appliquer à lui-même cette définition comique qu'il donnait de l'épopée : « Se mêler (frénétiquement) de tout ce qui ne vous regarde pas. » Madame Péguy sentit cruellement qu'il parût attacher plus d'importance aux soucis d'un étranger qu'à ses propres soucis. Il lui semblait qu'il aurait dû deviner son intention. Mais non, il n'avait pas deviné. L'occasion était passée. Jamais plus elle ne lui parla du projet qu'elle avait eu un instant.

Treize ans plus tard, dans cette même pièce où Péguy était venu un jour lui annoncer qu'il se mariait, civilement

bien entendu, notre aumônier de la cour rose voyait entrer l'enfant (c'était maintenant un jeune homme) pour lequel autrefois Péguy s'était mis en chemin. Sa sœur l'accompagnait. Ils venaient tous les deux demander qu'on les baptisât. Quel voyage avaient-ils fait, eux aussi, à travers des Beauces mystiques, et quelles mains les avaient guidés?... A quelques jours de là, Madame Péguy à son tour amenait par la main à l'aumônier le dernier des fils de Péguy, né après la mort de son père. On les baptisa tous les trois, ensemble, à Notre-Dame. Naturellement! eût dit Péguy.

Mais depuis son pèlerinage, et qu'il avait fait donation entre vifs de ses enfants à la Vierge, Péguy s'intéressait beaucoup moins aux difficultés religieuses qui l'avaient tant inquiété et dont, surtout, on l'avait tant inquiété. Une fois de plus il s'évadait, comme il avait fait si souvent. Il s'évadait dans l'espérance. Il avait pris son parti d'arranger seul ses affaires avec le ciel. Il disait à Maritain que prendre trop de garanties sur la vie éternelle, c'était manquer de foi dans la divine Providence. Et il confiait à Madame Favre : « Baptiser mes enfants, cela ne me regarde plus. Je les ai remis à la Vierge. Qu'elle en fasse ce qu'elle voudra. J'en verrais très bien un devenir curé ou pasteur, et l'autre grand rabbin! » Comme on vient de le voir, la Vierge prit un autre parti. Évidemment il s'attristait d'être éloigné des sacrements, mais il soupçonnait « les curés, qui en détiennent le ministère, d'être portés à en exagérer l'importance, au détriment de la prière. » Mais la prière c'était bien quelque chose! Et les grâces aussi dont il se sentait envahi. Il tournait dans une nouvelle cour rose, plus rose encore que l'ancienne, toujours au pas comme jadis, avec la Vierge, avec les saints, et avec un ange gardien « qui avait des trucs incroyables pour lui faire rater ses meilleurs péchés », disait-il, et que je connaissais bien, celui-là, car c'était Péguy lui-même. Volontairement, inconsciemment (c'était le double mouvement habituel à son esprit), il ramenait tout le catholicisme à la prière et à la grâce.

La prière, c'était l'affaire du pécheur. La grâce, c'était l'affaire de Dieu, et le plus grand mystère du monde. Il y avait pour Péguy des créatures graciées, et des créatures non graciées, et c'était, à ses yeux, la grande différence qu'il y avait entre les êtres. Ne pouvaient être graciés, selon son évangile, ceux qui ne couraient pas un risque : les rentiers,

les fonctionnaires, les moines. Pouvaient seuls être graciés ceux dont la vie est incertaine : les joueurs, petits et gros, les aventuriers, les pauvres et les misérables, les industriels, les commerçants, les hommes mariés, les pères de famille, ces grands aventuriers du monde moderne... Et cet état de grâce, qui est le bien suprême, débordait infiniment le monde de la catholicité. « Je connais des Juifs, disait-il, qui ont des grâces étonnantes, et des catholiques qui n'en n'ont point. » Il y avait des athées qui pouvaient être graciés. A son amie Madame Favre, qui est libre penseuse, il écrivait : « Grande amie, vous êtes plus chrétienne dans votre petit doigt que tous ces imbéciles dans tout leur appareil. » Il y avait des peuples, des races qui pour lui étaient graciés. Le peuple français était gracié, la race juive était graciée. Il y avait des endroits graciés. Paris était un endroit gracié. Il disait à notre ami Reclus : « Toi, tu es bien tranquille. Fils de communard, né à Paris, à l'ombre des tours de Notre-Dame, ton salut est assuré. » Il croyait enfin que la grâce n'exigeait aucunement qu'on reniât les conditions d'existence où le sort vous avait placé. Une des choses dont il se flattait le plus, c'était d'avoir appris à des juifs à faire leur prière — leur prière juive, bien entendu. Il fallait qu'un juif restât juif, un protestant, protestant, et que Péguy restât Péguy. « Il faut être ce que l'on est, disait-il. J'aime mieux celui qui reste lui-même dans l'ordre le plus bas, que celui qui n'est pas lui dans un ordre éminemment plus élevé. » Il détestait les gens qui ne demeuraient pas fidèles à leur espèce sociale, les ouvriers des syndicats jaunes par exemple, les bourgeois qui vont au peuple, les prêtres modernistes, les officiers partisans du service d'un an, les professeurs de latin qui sont pour l'enseignement moderne, les pauvres qui font les riches à la manière de tout le monde, et les riches qui jouent aux pauvres à la manière de Tolstoï. Toute conversion avait pour lui une vague odeur de trahison. Celle d'Ernest Psichari, qui se produisit vers ce temps-là, ne lui fit aucun plaisir.

Il avait pour Psichari une amitié fraternelle. Lui qui trouvait un profond contentement intérieur à penser qu'au delà de son père et de sa mère, personne, dans sa lignée, ne savait lire ni écrire ; qu'au delà du mur infranchissable formé par ses quatre grands-parents, son ascendance se perdait dans l'immense anonymat de la race, il aimait en

Psichari le petit-fils d'un homme qui, lui, savait lire et écrire, et qui l'avait bien fait voir. Il aimait en lui un disciple qui, depuis dix ou douze ans, avait suivi son esprit dans toutes ses pérégrinations avec une ardente souplesse, un des premiers abonnés des *Cahiers*, et de l'espèce la plus rare : l'abonné militaire. Psichari, dans sa clientèle, c'était l'armée, l'artillerie, plus spécialement l'artillerie coloniale. Et cet artilleur-là qui portait la gloire des *Cahiers de la Quinzaine* jusque dans le fond des déserts de la Mauritanie, lui inspirait quelque chose de la considération que le bon Wilbouchevitch accordait à l'abonné le plus lointain du monde qui lisait je ne sais trop où *l'Agriculture tropicale*.

L'influence de Péguy, la solitude avec sa pensée, l'esprit mystique du désert, son atavisme aussi et tout ce qui ne s'explique pas, avaient incliné Psichari aux méditations religieuses. Lorsqu'en 1912, à son retour de Mauritanie, il se fit catholique, cette décision de son ami, aurait dû, semble-t-il, apporter à Péguy un plein contentement. Mais non. Il était ainsi fait. Le retour au bercail du petit-fils de Renan ne fut pas pour lui une joie. Bien sûr, Psichari avait raison de se faire sur les choses terrestres et divines d'autres idées que son grand-père. Mais plus que personne il appartenait à une catégorie de l'humanité, à une espèce sociale : l'espèce renanienne. Et cela l'engageait. Il n'était pas plus libre à l'égard du vieux Renan que lui, Péguy, il ne l'était de se marier à l'Église et de faire baptiser ses enfants contre le gré de sa famille. Il y a une morale de bande, il y a une morale de clan (la seule morale disait Péguy) et Psichari n'aurait pas dû passer avec armes et bagages dans un clan qui n'avait pour son grand-père Renan que de l'horreur et du mépris. Il voyait là du scandale, et lui qui n'ignorait plus grand'chose de ce qui se passait dans le ciel, il ajoutait volontiers que ce scandale scandalisait Dieu lui-même. « Nous devons prendre le deuil d'Ernest, dit-il un jour à leur commune amie Madame Favre. Il est perdu pour nous. »

Psichari n'entrait pas dans ces subtilités qui lui paraissaient absurdes. Il acceptait le catholicisme dans son ordre absolu, et non comme un système qu'il était loisible à chacun d'accommoder à son usage. Le disciple d'autrefois reprochait durement à Péguy le catholicisme inconsistant où il s'obstinait à demeurer et l'illogisme de sa vie. « Péguy me dégoûte, » disait-il. Les vieilles discussions périmées, les remon-

trances que Maritain jugeait désormais inutiles, Péguy dut les subir à nouveau. Il y eut quelques scènes pénibles aux déjeuners qui les réunissaient, le jeudi, chez Madame Favre. « Je voudrais avoir le cancer, disait un jour Psichari, pour demander d'être guéri à Lourdes. » Et Péguy qui avait horreur qu'on demandât quelque chose (en remettant ses enfants à la Vierge il ne lui avait rien demandé, pas même que l'enfant fût guéri) répondit avec impatience : « Et moi, j'attends celui qui s'en ira à Lourdes pour demander d'être malade. » Une autre fois Psichari alla jusqu'à lui dire : « Vous êtes un lâche, Péguy ! Je préfère à l'homme que vous êtes le dernier des misérables qui se convertit *in extremis*. » Paroles au moins inutiles ! Mais elles ne touchaient plus Péguy. Une des plus charmantes histoires que raconte Gautier de Coincy dans ses *Miracles de Notre-Dame*, est celle de ce Pierre de Syglar, fameux jongleur en son temps, qui faisait un pèlerinage à la Vierge de Rocamadour. Il arrive dans la chapelle et se met à chanter en s'accompagnant de la vielle. Puis, sa chanson finie, il demande à la Vierge, si elle s'est plu à sa musique, de lui faire l'aumône d'un cierge pour éclairer son repas. Aussitôt, le plus beau des cierges allumé sur l'autel quitte son chandelier et vient se poser sur la vielle de ce dévot fantaisiste. Ce que voyant, un jeune clerc qui faisait l'office de sacristain, crie à la diablerie, reprend le cierge et le ramène à la place qu'il avait quittée. Mais le jongleur ne s'émeut point. Notre-Dame l'a écouté, Notre-Dame lui a répondu. Il recommence sa musique, et par trois fois le cierge, arraché par le clerc, refait son trajet merveilleux... Lui aussi, le pèlerin Péguy, avait chanté sa chanson à Notre-Dame. Lui aussi il savait qu'un cierge s'était posé sur sa vielle. Alors que pouvait bien lui faire l'emportement de Psichari ?

Pendant ce temps, au fond de la Hollande, dans le couvent d'Osterhout, Baillet était en train de mourir. Ce grand garçon trop mince avait toujours été d'une santé fragile, et je ne sais pourquoi l'abbé de Solesmes l'avait exilé là-bas, dans ce climat froid et brumeux, qui lui convenait si mal. La pensée de sa fin prochaine tourmentait l'esprit de Péguy. Il lui semblait « qu'on avait mis entre eux quelque chose, et que, ce quelque chose, Baillet l'emporterait dans la mort ». Cela lui pesait sur le cœur et il disait à Lotte, qui revenait

d'Osterhout où il était allé voir notre ami : « Tu as vu Baillet. Il mourra avant l'hiver. Quelle perte je vais faire ! Baillet est un saint, je l'ai toujours su. J'ai pour lui une tendresse que je n'ai eue pour personne. Lui aussi m'aime, mais il se méfie de moi. Il a peur que je fasse un hérétique. C'est fou. Les moines ne comprennent pas ce que c'est que la vie. Ils ne la connaissent pas. Ils sont comme les jeunes Saint-Cyriens qui n'ont pas fait la guerre et qui veulent en remontrer à un vieux groguard. Moi, je suis un vieux grognard. Voilà vingt ans que je suis en campagne. Je suis couvert de boue, mais je me bats bien. Ils ne peuvent pas comprendre ma vie. Toi non plus, tu es trop innocent. Je suis un pécheur, mais je prie tant et j'ai tant de grâces. »

La maladie de dom Baillet allait encore plus vite qu'on ne l'avait pensé. Il avait dû quitter son monastère d'Osterhout pour une clinique du Luxembourg. Péguy montait à l'improviste, le matin, chez Madame Favre, faisait deux ou trois fois le tour de son petit salon, répétait à plusieurs reprises : « Le Père Baillet va mourir », puis sortait sans dire un mot. « Partez, allez le voir, lui disait son amie. » Mais alors revenait en lui un sentiment qu'il avait toujours eu. Il redoutait de se laisser dominer par le regard et la voix de son vieux camarade et que la seule vue de cet être, si pareil à l'image qu'il se faisait des saints, fût sur lui plus puissante que les raisons de Maritain et les violences de Psichari. Aujourd'hui plus que jamais il craignait de se laisser émouvoir par un Baillet mourant et de faire des promesses qu'il lui serait impossible de tenir. Une fois de plus il se reprenait, se dérobait, et, pour se tromper lui-même : « Est-il si à la mort que cela? » disait-il.

Baillet mourut sans le revoir, priant jusqu'au dernier moment pour ce Péguy qui s'était si miraculeusement rapproché de l'Église et qui s'obstinait toujours à rester sur le parvis. Dans les célestes cours roses, où Péguy avait tant d'amis, vit-il se dissiper « ce quelque chose qu'on avait mis entre eux » et qui peut-être n'avait plus aucun sens dans une atmosphère divine?

JÉRÔME et JEAN THARAUD.

(A suivre.)

Panouille[1]

QUATRIÈME PARTIE

I

Depuis quinze mois déjà, Panouille était en prison, au régime des détenus politiques, ce qui lui faisait paraître moins longs ces quinze mois d'attente. Il s'accoutumait aux égards qu'on avait pour lui. N'avait-il pas été condamné injustement? Et ne méritait-il pas quelques faveurs?

— Ne parle pas de faveurs, lui disait son avocat. Tu es, de par la volonté du prolétariat indigné, conseiller municipal de deux arrondissements de Paris et de trois villes de province, et tu es en outre député de quatre circonscriptions. On te doit...

— Mais, objectait Panouille, puisque ça ne compte pas !

— Ça ne compte pas?

Me Pigace bondissait.

— Ça ne compte pas? Ça ne compte pas aux yeux de ces bourgeois et de ces embourgeoisés qui tremblent pour leurs coupons de rente, mais la volonté du peuple est formelle. Si les lois sont idiotes, nous abrogerons ces lois. Ça ne compte pas? Attends un peu. Que soit votée enfin cette amnistie que nous réclamons tous, et tu verras

(1) Copyright 1925 by librairie Gallimard. — Voir la *Revue* des 1er et 15 novembre, 1er décembre 1925.

si l'on osera t'empêcher de siéger à la Chambre et à l'Hôtel de Ville.

— J'attends, répliquait Panouille, même que ça fait une paye que j'attends. Quinze mois !

En réalité, Panouille exagérait. Après tant d'années de labeur où les jours de repos qu'il goûtait étaient rares, il menait depuis quinze mois une existence de repos. Quand il s'interrogeait, il ne se plaignait pas. Il souffrait pourtant d'avoir été séparé de sa Marguerite. Sans ce souci, qui le tenaillait d'ailleurs de moins en moins profondément, il eût avoué qu'il n'était pas malheureux. Mais des vieilles pudeurs de paysan l'empêchaient d'être sincère. Devant son avocat, qu'il regardait toujours comme un homme supérieur, il gardait sa timidité des premiers jours. Et il hésitait à le questionner ou à lui demander ce que devenait Marguerite.

— Sois raisonnable, lui disait Me Pigace. Que l'amnistie...

— Pourquoi que vous la votez pas?

— Ils ne la votent pas à cause de toi. Ils savent que nous le désirons surtout pour toi. Songes-y ! Nous avons eu les mutineries de la marine, et nous avons maintenant la tienne : la mutinerie du soldat, en pleine guerre coloniale. Mieux : le communisme libérateur a trouvé de nombreux adeptes dans le prolétariat ouvrier, et les grandes villes sont à nous ; avec toi, c'est la campagne qui vient à nous, c'est la révolte du prolétariat agricole qui se prépare. Et tu penses bien que ce parlement de polichinelles n'a pas envie d'être balayé par la révolution.

— Oui, concluait Panouille.

Mais là non plus il ne comprenait pas, et son air le prouvait.

— Panouille en liberté, décrétait Me Pigace, c'est l'immense soulèvement rural dont nous avons besoin pour que la révolution réussisse.

— Oui, je comprends.

— Et tu comprends qu'ils ne te lâcheront pas sans rechigner.

— Sûr et certain.

Ces visites de Me Pigace réconfortaient Panouille. Il en restait mieux convaincu de l'importance qu'il avait prise, et il y puisait un peu de patience. Et sans doute n'avait-il pas tort de croire qu'il était devenu un personnage d'importance, car les égards qu'on avait pour lui dans cette prison, s'il les trouva d'abord étonnants, il s'habitua sans peine à les trouver légitimes. N'était-il pas, en effet, quatre fois député et cinq fois conseiller municipal?

— Songe, lui disait Me Pigace.

Panouille songeait au jour où il sortirait de sa prison. Il imaginait les scènes de triomphe que le parti lui réservait. On viendrait le

chercher en cortège. Il sortirait, vêtu d'un complet-veston neuf et coiffé d'un chapeau de feutre, comme Me Pigace. Il prononcerait un discours. On l'emmènerait en automobile. On le conduirait à la Chambre des députés. Là aussi, il prononcerait un discours.

Et Marguerite?

Il aurait préféré revoir Marguerite au moment où il sortirait de prison. Il serait passé près d'elle sans la regarder, pour la punir de sa trahison. Mais Marguerite, mariée à Passenans, n'assisterait pas au triomphe de Panouille. Saurait-elle même que Panouille était devenu un grand personnage? Le savait-elle? Elle ne lisait jamais les journaux.

Panouille irait donc à Passenans, non plus en soldat libéré qui veut reprendre sa place de valet à la ferme où il travaillait avant son service, mais en représentant du peuple que tout le monde salue.

— Monsieur le député, lui dirait-on.

Ses anciens maîtres se cacheraient de honte, ou bien ils salueraient très bas leur ancien valet devenu député. Et c'est lui qui leur parlerait en maître.

— De par la volonté du prolétariat.

L'avocat de Panouille s'exprimait à merveille. De par la volonté du prolétariat, Panouille, député et représentant du peuple, prononcerait à Passenans un discours. Il avait eu le temps d'apprendre par cœur, dans sa prison, les articles que publiaient sous son nom les journaux du parti. Ah! il leur dirait des choses dures, aux exploiteurs du prolétariat paysan. Les fermiers baisseraient la tête. Il les désignerait à son auditoire pour les représailles proches. Et Marguerite?

Panouille emporté s'arrêtait. Comment verrait-il Marguerite? La verrait-il? Devenu un grand personnage dont l'arrivée au pays susciterait la curiosité de tous, il ne pourrait pas voir Marguerite en secret, comme il aurait voulu la voir, pour lui reprocher sa trahison.

Si fier de la vengeance que le sort lui offrait, Panouille commençait à regretter cette gloire qui l'empêcherait de rentrer dans son village sans être remarqué.

II

Or, tandis que Panouille, ancien valet de ferme, ex-canonnier conducteur de derrière au caisson, cinq fois conseiller municipal et quatre fois député, achevait mélancoliquement son seizième mois de prison, il arriva que le gouvernement lui joua, et au parti commu-

niste, le plus vilain tour. Au lieu d'abdiquer devant les sommations théâtrales en faisant voter par le Parlement le projet d'amnistie que proposait le camarade Cachin, le gouvernement, sournois et tranquille, usa de son droit de grâce amnistiante. Tout le tapage que le parti de la Faucille et du Marteau déchaînait pour obtenir de force la mise en liberté de Panouille, s'achevait par un long feu, comme une fusée sous la pluie. Du jour au lendemain, sans éclat, quand nul ne s'y attendait, Panouille fut déclaré libre.

Les chefs du parti se regardèrent avant de prendre une décision. Le soir même, en effet, un métingue extraordinaire devait avoir lieu à Paris. Ils espéraient que la salle Wagram retentirait de cris et d'applaudissements. Ils avaient convié le prolétariat ouvrier à manifester à la fois contre la guerre du Sud-Algérien qui se perdait dans les sables du Sahara où Abd El Kracine s'était enfui, et pour le prolétariat paysan martyrisé en la personne de Panouille. Les premiers ténors du parti étaient inscrits parmi les orateurs : les affiches menaçaient les passants bourgeois de noms hauts de quinze centimètres. Et, par mesure de prudence, le préfet de police avait mobilisé toutes ses troupes, cependant que l'on interdisait la réunion de la ligue d'Action française annoncée pour le même soir à la salle Austerlitz. De quoi l'on pouvait conclure que la manifestation communiste, redoutée du gouvernement, aurait un retentissement sérieux.

Or, le matin on apprit que Panouille était libéré. La formidable manifestation s'achèverait-elle, elle aussi, par un long feu, comme cette guerre du Sud-Algérien à laquelle ni le gouvernement ni le Bloc ouvrier et paysan n'avaient pu donner une fin honorable? L'ennemi s'était volatilisé. La France, victorieuse dans l'Aurès, ne trouvait plus devant elle ni soldats à combattre ni rogui qui signât une paix quelconque : elle eût été mal fondée à se vanter de sa victoire, mais le parti communiste ne l'avait pas contrainte à déposer les armes. Piètre dénouement, sauf pour ceux qui s'étaient battus et dont nul ne s'inquiétait, hors de leur entourage immédiat.

Mais Panouille était libéré.

Panouille accueillit sans enthousiasme la nouvelle. Me Pigace, héraut joyeux, était accouru, les bras chargés de l'un de ses vieux complets, d'un vieux pardessus, et d'un vieux chapeau de feutre, qui fut trop grand pour Panouille, mais qu'on ajusta en glissant une bande de papier plié sous le cuir intérieur.

En réalité, Panouille ne comprenait pas très bien. Venue l'heure qu'il avait tant souhaitée, il ne se sentait pas prêt. Toutes les résolutions lentement machinées lui remontaient en même temps

à la mémoire. Il craignit de décevoir ceux qui allaient le fêter.

— Est-ce qu'il y a beaucoup de monde, dehors, demanda-t-il.

— Mais non, répondit Me Pigace. Personne. Dépêche-toi de t'habiller.

Panouille ne comprit pas mieux. Personne dehors? Personne dans la rue? Alors, cette sortie triomphale qu'on lui avait promise? Me Pigace avait-il seulement écouté la question?

Panouille, docile, enfila le vieux pantalon de son avocat.

— Et Cachin? demanda-t-il.

— T'occupe pas de Cachin, répliqua Me Pigace. Tu boutonnes ton pantalon tout de travers.

Le veston endossé, Panouille se regarda. Le pantalon était un peu court, le veston un peu étroit.

— Ah! fit Me Pigace. J'ai oublié le faux-col.

— C'est vrai, constata Panouille.

— Ça vaut mieux. Avec un faux col, tu aurais l'air de vouloir poser devant les camarades. Tu n'as pas l'intention de poser, n'est-ce pas?

— Non, maître.

— Ah! pas de ça! coupa Me Pigace. Je ne suis plus ton avocat. Pour toi, comme pour tous les camarades, je suis le camarade Pigace, rien de plus.

— Du moment que vous me le dites...

— Et puis, tutoie-moi, que diable! Perds ces habitudes qui ne riment à rien. Les camarades sont tous frères. Entre frères, on se tutoie.

— Bon. Je tâcherai. C'est vrai que j'ai pas l'habitude. Mais...

Il se gratta la nuque.

— Allons! dit le camarade Pigace, plein d'aménité. Qu'y a-t-il encore?

Panouille encore hésita, puis :

— Est-ce qu'il faut tutoyer aussi Cachin?

— Pourquoi pas? Il n'est ni plus ni moins que toi et moi.

— C'est drôle, avoua Panouille. Ça me fait tout drôle maintenant.

— Tu veux rire? que sera-ce donc, ce soir!

— Je le verrai?

— Qui?

— Cachin.

— Tu le verras, et il t'embrassera devant dix mille camarades.

— Dix mille!

— Salle Wagram.

Panouille lâcha son juron favori, celui-là qui avait causé son

malheur d'abord, puis l'extraordinaire fortune dont il entrevoyait la splendeur désormais certaine.

Il n'eut pas le temps de penser à Marguerite.

Les formalités accomplies, il se dirigea vers la porte de la prison. Il marchait derrière son avocat.

A la porte, Me Pigace s'effaça, cédant le pas à Panouille.

Panouille sortit. Il se sentait faiblir des genoux.

Dehors, le long du trottoir, une automobile attendait. Le chauffeur sauta de son siège.

— Salut, Panouille ! fit-il.

— Camarade... fit Panouille.

Mais le camarade Pigace poussait Panouille dans la voiture.

— En route ! ordonna-t-il au chauffeur.

La rue était déserte.

III

Comme si Panouille ne fût pas sorti de prison le jour même, les organisateurs du métingue de la salle Wagram n'avaient fait aucun changement au programme de la manifestation. Ils n'en avaient du moins annoncé aucun.

Au milieu de l'estrade réservée aux orateurs, on avait laissé un fauteuil vide :

— Le fauteuil du camarade Panouille, déclara le président de séance, sous la présidence d'honneur de qui nous plaçons la manifestation d'aujourd'hui en hommage fraternel à celui qui souffre dans les prisons du capitalisme criminel pour la libération du prolétariat ouvrier et paysan.

Et une clameur avait approuvé le président.

— Vive Panouille !

— A bas la guerre !

— Vivent les Soviets !

— Vive Panouille !

— A bas Poincaré !

— Vive Lénine !

Avec force gestes pacificateurs, le président amena un silence relatif.

Les premiers orateurs inscrits devaient parler contre la guerre du Sud-Algérien, qui s'éternisait.

— La parole est au camarade...

Le camarade dont on n'entendit pas le nom crié par le président,

se leva, et, à mi-voix, comme s'il renonçait avant plus d'effort à se faire entendre, commença :

— « Camarades ! Depuis près de deux ans, la campagne d'Algérie, chaque jour, vide un peu plus la France de son or et de son sang. Les communistes ont démontré à la Chambre et dans le pays, sans que personne ait jamais pu les contredire, que nous nous battons là-bas pour satisfaire les appétits d'un petit groupe de forbans financiers. »

Est-ce parce qu'il manquait de souffle ou de conviction, ou parce qu'il répétait ce qu'il avait lu dans une brochure de propagande éditée par le parti? L'orateur ne s'emparait point du public, et sa voix ne dominait pas le brouhaha de la salle surpeuplée. Il n'en fut pas moins plusieurs fois interrompu par des applaudissements et des vociférations.

Des deux orateurs qui lui succédèrent, le dernier eut un sort plus heureux. On l'écoutait avec plus d'attention : il se servait d'un langage plus vert. Quand il disait que l'aube allait luire où le prolétariat pendrait les généraux aux réverbères de la place de la Concorde, toute la salle trépignait de satisfaction. Et il en profita pour menacer du même supplice les banquiers, les mercantis, le directeur de la Compagnie des autobus et Léon Daudet.

Il n'oublia que de parler de la guerre dont il devait parler. Mais on l'applaudit tant qu'on ne s'en aperçut pas. Et la parole fut donnée au camarade député Toupignard, qui ne prononçait jamais un discours sans lire des fragments d'articles dont il avait les poches gonflées.

Il tenait à la main une feuille de papier quand il se leva pour parler en faveur de l'amnistie.

— Camarades !

Il assujettit son binocle. Il voulait citer d'abord les termes exacts d'une déclaration que le ministre de la Marine avait faite naguère à la Chambre.

— Le ministre déclarait...

Et il lut :

— *Lorsque les sanctions judiciaires deviennent susceptibles de provoquer dans les nations des sentiments de colère, nous devons tenter par tous les moyens d'apaiser ce ressentiment et conclure le plus tôt possible ce traité de paix civile qui s'appelle l'amnistie.*

Un roulement d'applaudissements l'arrêta. Le camarade député, fâché que la salle se méprît, agitait les bras pour la réduire au silence. On applaudissait le ministre, on avait tort. On avait tort, dit-il, car le gouvernement ne tint pas la promesse du ministre et le ministre

n'avait pas l'intention de la tenir plus que les autres membres du gouvernement.

Il continua.

Tout bourré de lecture qu'il était, et capable de présenter comme siennes des idées ou simplement des phrases qui ne lui appartenaient pas, — mais rien appartient-il à personne pour un vrai communiste? — on peut croire néanmoins, quand on sait ce qui s'ensuivit, qu'il avait préparé son discours avec soin. En effet, rassemblant ses forces pour dominer le brouhaha de la salle, il dit, en détachant les mots :

— Les sentiments de colère qui auraient pu obliger le gouvernement à déposer un vrai projet d'amnistie, n'ont pas été déchaînés. La nation a trop escompté la clémence des gouvernants. Aujourd'hui, ceux-ci, d'un ton rogue, osent dire : « Jamais ! » Au pays de répondre : « Demain ! »

Il se retourna. Et il sourit. Au milieu des applaudissements que son appel avait excités, on vit s'avancer sur l'estrade, poussé par plusieurs hommes parmi lesquels on reconnut le camarade député Me Pigace, un inconnu sans faux col qui semblait fort embarrassé de son chapeau.

Me Pigace cria :

— Camarades, nous avons vaincu ! Voici le camarade Panouille, que je vous amène.

Coup de théâtre. Tous les manifestants s'étaient dressés. Et soudain, sans que personne en eût donné l'ordre ou le signal, il se passa une chose magnifique, une chose magnifique et profondément émouvante ; car, si l'estrade où péroraient les chefs avait des airs de théâtre, la salle, confiante, crédule, mais sincère et prête au sublime, était émue ; et soudain, le refrain révolutionnaire éclata, chanté par tous les manifestants debout :

C'est la lutte finale :
Groupons-nous, et demain
L'Internationale
Sera le genre humain.

IV

Hommage unanime et bouleversant. Le refrain avait été chanté avec ferveur par tous les manifestants debout. Qui fût entré à ce moment dans la salle, eût pu se croire entré dans quelque église d'un

culte nouveau à l'heure d'une cérémonie exceptionnelle. Mais l'estrade réservée aux orateurs n'était pas un autel ; elle avait des airs de théâtre. Et c'est de l'estrade qu'une voix, celle de Me Pigace, lança le début du couplet :

Debout, les damnés de la terre!
Debout, les forçats de la faim!
La raison tonne en son cratère :
C'est l'éruption de la fin.

Le couplet était moins assuré que le refrain. Moins de bouches le chantaient.

Panouille, immobile, son chapeau pendant au bout du bras, demeurait interdit.

— Chante donc ! lui conseilla Me Pigace.

Bouche close, Panouille n'osa pas répondre qu'il ne connaissait pas *l'Internationale.*

La salle chantait, s'exaltant :

Du passé faisons table rase.
Foule esclave, debout, debout!
Le monde va changer de base :
Nous ne sommes rien, soyons tout!

Et de nouveau, puissant, nourri, plus houleux, plus tragique, le refrain :

C'est la lutte finale!

Quand l'émotion se fut un peu calmée, le camarade député Toupignard, content du succès qu'il avait créé, n'éprouva pas le besoin de reprendre son discours au point où l'arrivée de Panouille l'avait interrompu. Mais il avait la parole, et, dans un dernier effort pour se faire entendre, il clama :

— Camarades, je passe la parole au martyr du prolétariat ouvrier et paysan ; je passe la parole au camarade Panouille.

De longs applaudissements, mêlés de « Vive Panouille ! » l'approuvèrent et le remercièrent. Il s'assit. Panouille, debout au bord de l'estrade, eut l'impression que le plancher vacillait sous ses pieds.

Pour lui, le silence s'établit, plus prompt, plus complet. Après le tumulte qui avait salué son arrivée, Panouille se sentit moins ferme encore devant le silence et la curiosité de la salle surpeuplée.

— Camarades !

Il avait cru que sa bouche ne s'ouvrirait pas. Elle s'était tout à coup desséchée.

— Camarades !

— Vas-y, lui intima Me Pigace.

— Camarades, j'ai qu'une chose à vous dire.

Il regarda autour de lui, puis, brandissant son chapeau :

— A bas la guerre ! cria-t-il.

Et il s'assit brusquement dans le fauteuil qui était derrière lui.

La salle applaudit à toutes mains.

— Vive Panouille !

— A bas la guerre !

— Vive Panouille !

— Vive Panouille !

Elle désirait peut-être un discours. Elle accepta que le camarade Pigace le prononçât à la place de Panouille. Me Pigace s'était levé en hâte. Il prit la salle à témoin de la pâleur de Panouille, de l'énergie de Panouille qui, après deux années de réclusion, — deux années ! — et tout ébloui de la lumière qu'il revoyait enfin, avait eu le courage et la volonté de venir remercier sans délai le prolétariat qui l'avait tiré de son cachot.

La voix de Me Pigace, avocat, portait loin. Il en jouait comme un virtuose joue de son violoncelle.

— Voilà, dit-il, l'homme qui, pendant deux années, a effrayé la bourgeoisie et le gouvernement. Voilà l'homme qu'on refusait d'amnistier parce qu'on le supposait trop dangereux. Voilà l'homme en effet qu'on n'avait pas à amnistier, car il n'était pas coupable. Son crime? Quel était son crime? C'était d'avoir, un jour, craché au visage des suppôts du militarisme et de la réaction sa haine du massacre, sa haine de la guerre, sa haine de la haine.

Me Pigace parlait avec aisance. Il parla pendant vingt minutes. Et sa péroraison enflammée dressa toute la salle comme l'avait dressée l'arrivée de Panouille.

Panouille était émerveillé. Il l'écoutait attentivement, mais il ne saisissait pas le sens de bien des phrases de son avocat. Et il admirait que la foule qui emplissait la salle pût le saisir.

Mais le métingue touchait à sa fin. Le président lut un ordre du jour qu'on n'entendit pas, déclara néanmoins que l'ordre du jour était voté à l'unanimité par les quinze mille prolétaires présents, et annonça :

— La séance est levée.

Pour arracher Panouille à l'enthousiasme de la foule, Me Pigace le fit sortir de la salle par une porte de service. Panouille fut cependant accompagné par une vingtaine de fidèles, mais qui étaient de l'état-major du parti communiste. On l'installa dans un taxi, à côté

d'une femme et en face de Me Pigace et d'un gros littérateur qui s'étaient contentés des strapontins. Me Pigace se dispensa de nommer Panouille à sa compagne et à son compagnon, mais il lui nomma Romaine Kleinwurzt et Gaston Pirou, tous deux journalistes.

Les cinq taxis du cortège de Panouille gagnèrent Montmartre. Un souper fut commandé. Assis sur la banquette du fond, entre Romaine Kleinwurzt et Me Pigace, Panouille, intimidé, gauche, silencieux, effaré par les événements de cette journée qui s'achevait, mangeait et buvait comme jamais de sa vie il n'avait bu et mangé. Peu à peu, il s'échauffa. Romaine Kleinwurzt lui versait à boire. Il s'enhardit. Ce fut pour conter des histoires de caserne et des souvenirs de prison qui ne prenaient de couleur que sous les termes d'argot, presque toujours orduriers, dont il les agrémentait.

— Quel type ! disait Romaine Kleinwurzt en lui versant à boire.

Et Panouille lui souriait bêtement : il n'avait jamais vu de si près une aussi jolie femme, et elle lui plaisait, car, comme lui, elle agrémentait ses propos d'ordures banales. Quand il s'aperçut qu'il était seul à côté d'elle, sur la banquette du fond, devant une table chargée de bouteilles vides que leurs compagnons avaient quittée, il ne trouva même pas que son bonheur fût excessif. Il était entré de plain-pied dans le beau royaume de la gloire.

V

Le beau rêve ne dura pas plus de deux jours.

Il fut, certes, pendant deux jours, incomparable : en quelque lieu que Romaine Kleinwurzt emmenât Panouille, et elle l'emmena de tous côtés à travers Paris, on les recevait comme des personnages de qualité. Romaine, que certains nommaient sans façon Roro, ce qui offensait Panouille, était fière du héros que chacun désirait connaître. On questionnait Panouille avec empressement. Il savourait les douceurs de la gloire. Mais il estimait parfois que la plupart de ces inconnus, qui se montraient si empressés à le connaître, auraient pu se rappeler qu'il était député et conseiller municipal. Au lieu de quoi, chacun le congédiait avec des mots de compassion et d'encouragement. Avait-on donc à Paris si peu de respect pour les élus du peuple?

Il craignait d'interroger Romaine là-dessus. Dès le lendemain de leur rencontre, il lui avait demandé si Rechin était de ses amis.

— Rechin? Qui c'est?

— Le copain au maréchal des logis Faituel, tu sais bien?

— Faituel?

— Oui, le maréchal des logis.

Et elle lui avait répondu :

— Il n'y a que sept maréchaux de France, et on sait déjà pas leur nom à tous les sept. Tu penses alors ce que c'est pour tes maréchaux des logis !

— N'empêche, avait-il répliqué. J'aimerais voir Rechin.

— Pourquoi faire?

— Ben ! pour le voir. Il doit être baba que je soye député.

— Oh ! tu es député sans l'être.

— Sûr et certain, avait-il conclu, afin d'éviter des complications.

Mais Romaine l'avait blessé. Et il s'était engagé à part soi à ne plus lui poser de questions de ce genre.

Pauvre Panouille ! Même aux plus pures heures de sa gloire, il gardait cette pudeur qui lui avait toujours été funeste. Ne lui suffisait-il pas d'être content, sans approfondir?

Romaine Kleinwurzt, elle, n'eut pas besoin d'approfondir beaucoup pour juger Panouille.

— Un vrai ballot ! glissa-t-elle à l'oreille de Me Pigace, dès le surlendemain de l'arrivée de Panouille.

— Dame ! répondit sobrement l'avocat.

Et Romaine, déçue, sinon dépitée, répétait la même courte phrase, définitive, à tous ses amis.

Éberlué par sa conquête, victoire qui couronnait ses autres victoires, Panouille, rabroué par Romaine, ne comprenait pas pourquoi il avait perdu si vite l'ascendant qu'il avait pris, si vite aussi, sur elle. Il songeait à Marguerite, qui l'aimait déjà tant quand il n'était rien du tout. Ah ! que n'assistait-elle à la manifestation de la salle Wagram ! Elle aurait vu quel homme était devenu son Panouille, comment une foule de quinze mille prolétaires accueillait son Panouille, avec quels applaudissements on approuvait le discours qu'il avait prononcé.

Croyait-il vraiment qu'il eût prononcé un discours? Le surlendemain de la manifestation à la salle Wagram, il était prié de présider à une réunion des employés des Postes et Télégraphes. Il accepta, ajoutant qu'il prononcerait un discours ; car les journaux communistes, qui avaient relaté les circonstances de son entrée triomphale à Paris, ne s'étaient pas privés d'enguirlander la réalité.

Panouille donc s'assit dans le fauteuil de président que lui offraient les postiers et télégraphistes assemblés. Romaine Kleinwurzt était au premier rang des spectateurs. Salué d'applaudissements serrés lorsqu'il se leva, Panouille déclara, non sans bredouiller :

— La séance est ouverte.

Puis, aussitôt :

— La parole est au camarade...

Et il nomma le camarade qu'on lui avait dit de nommer.

Les postiers et télégraphistes s'étaient assemblés pour discuter de l'insuffisance de leurs salaires et pour rédiger un ordre du jour qui intéressât le gouvernement à leur situation. Panouille écouta les orateurs qui se succédèrent à la tribune ou qui demandèrent de leur place la parole, dissertaient d'indices, d'échelles mobiles et de péréquations, — langage trop mystérieux pour Panouille. Mais Panouille comprit du moins que ces orateurs protestaient contre un état de choses inique, car l'un d'eux parla précisément d'iniquité sociale, et qu'ils se plaignaient d'être les victimes du capitalisme. Et il applaudit à son tour les orateurs. Si bien que, sur l'air des lampions, l'assemblée exigea de lui quelques mots.

Il dut obéir.

Il se leva.

— Camarades !

Sa bouche s'était desséchée, comme à la salle Wagram, deux jours plus tôt.

Il se raidit.

— Camarades ! reprit-il.

Et à nouveau il bredouilla :

— Je n'ai qu'une parole à vous dire : A bas la guerre !

De maigres applaudissements s'égrenèrent. Les employés des Postes et Télégraphes comptaient, de la part de ce fameux Panouille, sur un discours mieux approprié à la circonstance.

— Non, fit aigrement Romaine Kleinwurzt, à la sortie. Tu es trop gourde. Je préfère arrêter les frais. Bonsoir, mon vieux.

Elle lui tendit la main. Il la serra, sans être sûr d'avoir compris. Elle s'éloigna, d'un pas rapide. Il la regarda s'éloigner. Avait-il compris?

VI

Me Pigace, avocat et député communiste, habitait un appartement de douze pièces, au premier étage d'une maison neuve de la rue Édouard-Detaille. Un valet de chambre en gilet à manches et à rayures jaunes ouvrait la porte d'un air grave et introduisait les visiteurs dans un petit salon de style Directoire où, sur une table charmante, voisinaient les feuilles communistes du jour, les livres

de Barbusse et de Maurice Rostand, un cendrier de porphyre, et une adorable coupe de cristal pleine de cigarettes.

— Je ne sais pas si le camarade Pigace reçoit ce matin, fit sans ironie le valet de chambre.

— Dites que c'est Panouille.

— Monsieur a le pédicure, expliqua l'autre.

Mais, pour Panouille, l'explication n'expliquait rien.

Panouille entra dans le petit salon et attendit. Il alluma une cigarette de Me Pigace. Puis, il déplia *l'Egalité*. Le journal rendait compte de l'assemblée des postiers, signalait qu'elle avait été présidée par Panouille, et taisait que Panouille eût prononcé un discours.

Mais le camarade valet de chambre reparaissait.

— Si tu veux venir, fit-il, le patron te recevra dans son cabinet de toilette.

Me Pigace, en pyjama, se rasait.

— Quoi de neuf? demanda-t-il joyeusement sans se retourner.

Panouille était déconcerté. L'endroit lui semblait mal choisi pour une conversation sérieuse. Comme nulle réponse ne venait .

— Ça ne va pas? reprit-il en se retournant.

— Dame !

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Ben, y a tout.

— Tout? Mais encore?

— Je suis seul.

— Romaine t'a quitté? Le grand malheur ! Tu n'avais pas l'intention de l'épouser, je suppose?

— Dame, non.

— Alors?

— Je voulais vous poser une question.

— Pose.

Péniblement, mal aidé par l'attitude indifférente de Me Pigace, Panouille exposa qu'il désirait savoir s'il était, oui ou non, député.

— Mais non, tu ne l'es pas ! Quelle question !

— Vous m'aviez dit que j'étais élu. Les journaux aussi le disaient.

— Tu as été élu, oui, mais les élections dont tu es sorti trois ou quatre fois en tête...

— Quatre, précisa Panouille.

— ...N'étaient pas valables. Elles furent annulées.

— Pourquoi? Parce que j'étais en prison?

— Naturellement.

— Ben ! Je n'y suis plus.

— Et alors?

— Ben, alors, pourquoi que le parti me représenterait pas, maintenant?

— Est-ce que tu veux te payer ma tête, Panouille?

— Moi!

— Réfléchis un peu, voyons. Ainsi tu crois que n'importe qui peut être député, comme ça, de but en blanc?

— Non, bien sûr.

— Alors?

— Je croyais...

Me Pigace était rasé.

— Écoute, dit-il, viens dans mon bureau. Nous y serons mieux pour causer.

Dans le bureau, meublé à l'américaine, Me Pigace se carra au fond de son fauteuil de cuir.

— Mon pauvre ami! dit-il. C'est le bruit de la salle Wagram qui t'a grisé? Il faut pourtant que tu comprennes. Oui, je comprends, tu t'imaginais... Le parti t'a présenté comme candidat à tous les sièges de député ou de conseiller municipal qui ont été vacants depuis un an, et tu as été élu parce que le parti ordonnait à ses adhérents de voter pour toi. Mais sais-tu pourquoi on te présentait, pourquoi on t'élisait? Pour obliger le gouvernement à te tirer de ta prison. Une injustice avait été commise envers toi. Le parti, qui protège tous les opprimés, t'a défendu sans même s'enquérir de tes opinions. Est-ce vrai?

— Oui.

— Tu ne pouvais pas échapper à la condamnation.

— J'avais rien fait.

— Comment l'aurais-tu prouvé?

— Je ne sais pas.

— Condamné, nous t'avons tiré de la prison. Tu n'es pas content?

— Si.

— Alors?

— Je sais pas.

— Rappelle-toi le soir de la salle Wagram. Tout le monde était content de te voir libre. Ça ne t'a pas fait plaisir? Et toi, comment as-tu remercié ces braves gens? Tu n'as pas su les remercier. Tu n'as même pas chanté *l'Internationale.*

— Je la connais pas.

— Alors?

— Je sais pas.

Il était penaud, le pauvre Panouille. Quel réveil, après ces songes merveilleux des longs mois de sa prison!

— Comprends-tu?

— Je comprends.

Comment avait-il pu s'imaginer qu'il fût capable de devenir un député, ainsi que ce Me Pigace qui avait été si bon pour lui ! Panouille cherchait dans sa tête une phrase qui forçât Me Pigace à lui pardonner son insolence. Mais l'avocat ne lui en laissa pas le loisir.

— Mon cher Panouille, dit-il, tu es un brave type. Tu ne redoutais pas le travail, autrefois. Il faut t'y remettre courageusement. Tu te feras aimer et estimer partout. Un gars comme toi...

Il se tut soudain : Panouille, sans bruit, pleurait.

Me Pigace marcha vers son infortuné client et, lui appliquant la main sur l'épaule, le serra, affectueusement.

— Allons, vieux ! Courage ! Tu es jeune. Quel âge as-tu?

— Vingt-quatre ans du mois dernier.

— Vingt-quatre ans? On n'est éligible qu'à vingt-cinq.

— Oh ! fit Panouille. C'est pas ça.

Il s'essuya les yeux.

Me Pigace ouvrit un tiroir de son bureau, y prit un billet de banque, le plia discrètement, et le posa dans la main de Panouille en la lui serrant pour le congédier.

— Au revoir, Panouille. Et, tu sais, si tu as jamais des ennuis, n'hésite pas à nous appeler : le parti te défendra, comme il t'a défendu. Ne l'oublie pas.

— Merci, dit Panouille.

Sur le palier, Panouille regarda le billet que Me Pigace lui avait si discrètement offert. C'était une coupure de vingt francs.

THIERRY SANDRE.

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LA POLOGNE, MIROIR GROSSISSANT

Nous voyons en Pologne s'exécuter des mouvements analogues à ceux qui se produisent en France, mais plus considérables, plus rapides, plus intenses. Qu'il s'agisse de la crise financière, du problème de la sécurité, de la question religieuse ou de la paix sociale, les vicissitudes et les solutions polonaises anticipent ou grossissent très souvent les vicissitudes ou les solutions françaises.

Prenons le seul exemple de la crise financière? Nous entrons dans le vestibule (sous les plus fâcheux auspices, il est vrai), mais la Pologne, après avoir fait preuve d'une énergie peu commune pour échapper au désastre des chiffres astronomiques et même établi ou mieux, rétabli, une monnaie-or, le vieux zloty national, qui fonctionnait aux temps où Henri de Valois régnait à Varsovie, se trouve ballottée par des tempêtes budgétaires singulièrement violentes, provoquées par l'incertitude politique, le ratatinement, l'éparpillement et l'anarchie des partis.

L'abus des taxes compromet certaines branches de la production nationale, les dépenses de l'État démocratique sont ruineuses, le Trésor crie famine, le chômage augmente. Une crise, dont l'affaissement chez nous du rendement des impôts directs semble nous présager le pendant, s'est déclarée depuis plusieurs mois. La guerre aux grosses fortunes ne dure qu'un temps. Ruinées par les impôts excessifs, les vieilles familles ont cessé de pouvoir payer leur note chez le percepteur en y apportant, par exemple, de la vieille argen-

terie quasi historique, acceptée par l'État au tarif des métaux précieux. Cette ressource épuisée, elles sont tombées, pour une grande partie d'entre elles, dans cette position voisine de la gêne, qui décourage jusqu'au fisc démocratico-socialiste, le plus avide des animaux suceurs. C'est en vain qu'on se leurre en prétendant que les impôts directs et personnels ne comportent pas *d'incidences*. Ils en ont de terribles, de ruineuses, mais elles ne se révèlent qu'au bout d'un certain temps. La Pologne est en train d'en faire l'expérience. En dépit de tant de beaux efforts, son relèvement est alourdi par cette manie expropriatrice, dont la France, il faut en convenir, exhibe les accès les plus caractéristiques. Après la Russie, immédiatement après, c'est en France que la richesse acquise est la plus maltraitée. Depuis le vote du double décime et son application aux taxes successorales déjà fabuleuses, certains héritages paient chez nous *plus de* 100 *pour* 100.

Malheureusement l'exemple des autres, en pareille matière, n'éclaire que les techniciens.

C'est toute une épopée que cet impôt sur le capital, dont on attendait monts et merveilles et qu'on a fini à deux reprises par renoncer à percevoir.

La Pologne était donc avertie par l'exemple de l'Allemagne et de la Hongrie. Cela n'empêcha pas le prélèvement sur la fortune d'être voté en 1921 et appliqué en 1922. Il devait être immédiat, progressif. En six semaines, la *danina* devait fournir 100 millions de marks polonais. Des sanctions terribles (vente et dépossession) étaient édictées contre fraudeurs et récalcitrants. On en attendait une amélioration sensible du mark. Ce fut le signal de son agonie. En six mois le prix de la vie quadrupla au moins à Varsovie et dans les grandes villes. Sans doute le rendement nominal de la *danina* fut à peu près celui que l'on avait escompté, mais la dépréciation de la devise monétaire transforma ce rendement en désastre. Le budget s'éleva à des hauteurs vertigineuses, 591 milliards. En fait la *danina* avait rapporté 95 millions de francs-or, mais pendant l'exercice, on avait dû débourser plus de 520 millions de francs-or !

Les argentiers polonais ne se tinrent pas pour battus. Ils rejetèrent l'échec de leurs illusions sur l'instabilité du mark. Celui-ci une fois stabilisé, ils revinrent à la charge et firent voter un nouveau prélèvement, assez semblable à celui que MM. Painlevé et Caillaux présentaient, il y a peu de semaines au Palais-Bourbon et au Sénat : une sorte de rallonge à l'impôt sur le revenu, mais personnelle et progressive. Ce fut une nouvelle désillusion. Le mark, mort et enterré, n'était plus là pour en souffrir. Ce fut le zloty qui en fit les

frais, le zloty, le franc-or polonais, qui aujourd'hui vacillant et perclus, vient de provoquer la chute du cabinet Grabsky.

La première tranche n'a en effet fourni que 19 millions de zloty, la deuxième 85 (au lieu de 140 attendus). Bref, dès la fin de 1924, on devait renoncer à cette désastreuse médication. Pour les seize grandes banques polonaises, les escomptes et avances avaient passé, du 30 avril au 31 août, de 45 à 100 millions. Du 10 mai au 10 septembre les avances sur titre à la *Banque de Pologne* montaient de 928 000 zloty à 9 millions. Les escomptes doublaient de volume. En six mois la vie avait augmenté de 30 pour 100.

Il faut donc être ignorant comme un socialiste ou un radical-socialiste pour parler encore sérieusement d'impôt sur le capital ou pour compter dessus comme remède à l'inflation. En réalité, l'impôt sur le capital doit être considéré comme le terme psychologique (et antifiscal) d'une manie démocratico-socialiste consistant à vouloir faire payer les frais de la gabegie démagogique par une simple catégorie de citoyens, à l'exclusion des masses.

L'exemple de la Pologne ne saurait servir à rien auprès des fous furieux que la plus sotte des votations a installés à notre tête. Qu'il fasse au moins réfléchir l'élite. Sans doute, il ne saurait être question chez nous de décalages aussi brusques qu'à Varsovie. Ce qui nous attend c'est l'enlisement, la mort lente, le refroidissement « personnel et progressif ». Si nous ne réagissons en temps voulu, ce qui nous attend, c'est la mort des familles françaises, une par une, sous l'usure provoquée par les taxes successorales et les prélèvements divers exigés par la social-démocratie.

Saurons-nous réagir? Tout est là.

René Johannet.

LES LETTRES

LES LIVRES NOUVEAUX

L'Oracle, — ce n'est pas d'hier, — a dit : « Connais-toi toi-même ». Ainsi, il a créé la littérature introspective dont on fait, depuis quelques années, du bruit, comme d'une nouveauté. Mais, bien longtemps, ce *moi* qu'il fallait scruter, ce fut le moi des pensées et des sentiments. On s'occupa ensuite des sensations innombrables qui troublent, excitent notre âme et la nuancent subtilement. Puis, à la renaissance des sports, et surtout après la guerre, on s'avisa d'étudier les impressions musculaires, le corps en mouvement. M. de Montherlant a tiré de là toute une morale ; il nous a révélé le lyrisme des muscles cruraux, la poésie du grand dentelé, et l'éthique du tendon d'Achille. C'était fort intéressant, et M. Braga, M. André Obey, M. Marcel Berger, ses continuateurs et ses émules, apportèrent leur contribution à la psycho-somatologie. On s'aperçut alors que cette science est assez limitée, et que les novateurs auraient bientôt tout dit, puisque, déjà, ils commençaient de redire...

A son tour, M. Jean Prévost, un débutant qui écrit bien, c'est-à-dire en termes justes, précis, modérés, et sans trop s'exalter sur des bagatelles, nous explique les joies de l'éducation physique, de la pratique de la boxe, de la course à pied, de l'escrime ; les délices de se rouler tout nu sur l'herbe humide. Il a préparé son livre pendant trois ans, non sans danger. On ne contrôle pas impunément, après avoir exigé d'eux des efforts exceptionnels, son cœur et ses poumons. Ce contrôle est angoissant. M. Prévost a dirigé son attention

« tour à tour sur le souffle, sur la circulation, sur les fonctions digestives, sur les données ou les souvenirs des muscles, des nerfs, des articulations ». Pour affiner ses sensations, il a eu recours au café, au jeûne, à la fatigue. Cela est très brave. Le sport a ses héros. La littérature sportive a ses martyrs.

Tout cela en vain? Non certes. Vous lirez avec beaucoup d'intérêt les analyses de M. Prévost. Il a des images à lui pour décrire la cuisson du muscle sur-entraîné, les battements d'un cœur forcé, l'étourdissement du boxeur qui encaisse. Ce sont des choses auxquelles, il y a dix ans, on ne songeait point. Pendant des siècles, on s'est appliqué à transcrire, en mots approximatifs, la beauté du corps féminin. Mais l'héroïne du *Songe* de Montherlant est la première qui, plantée devant une glace, se soit détaillée, de pied en cap, dans le langage des anatomistes et des masseurs. Cette page marque une date, dans l'histoire du roman. Le livre de M. Prévost vous en offrira d'analogues. Voici comment il établit, par exemple, en opposition au canon de la beauté antique, le canon de la beauté future.

La masse des épaules aura décrû : l'œil exigera de les voir souples et placées fort en arrière, pour libérer le souffle et la digestion. Aucun groupe de muscles ne devra plus coiffer ni brider la cage respirante, qui sera la partie triomphante du torse : large et profonde, les côtes descendant plus bas qu'elles n'osent le faire, les poumons dépliés par une course presque quotidienne, qui compensera l'asphyxie des appartements clos ou chauffés. La puissance des muscles abdominaux devra par contre subsister entière, pour combattre les dommages que cause aux boyaux l'immobilité assise. Les reins annonceront plutôt la souplesse que la force, mais la puissance et le volume des jambes croîtra peut-être, non qu'on doive croire à l'influence des escaliers ou de la bicyclette, différences sans doute passagères de notre vie avec celle des anciens. Mais je crois à la durée et à l'influence croissante des sports d'hiver et de montagne.

Il ne faut pas lire cette citation avec ironie, et assimiler ce style à celui des manuels de gymnastique. Il est de qualité. Le vocabulaire est net et sain. La phrase n'a pas de parties molles ; M. Prévost les élimine comme par l'entraînement, il élimine les graisses de son corps.

Mais avec tout son talent, M. Prévost nous apprend peu de chose. Il dit, à sa manière, ce que Montherlant et les autres avaient dit. Ce n'est pas assez. La psychologie est illimitée. La somatologie, littérairement parlant, a ses bornes, qui sont maintenant atteintes. Montherlant cherche déjà ailleurs ; je souhaite que ce livre sur les sports soit le dernier livre sur les sports de M. Jean Prévost.

*
* *

Pour son début, M. Maurice Courtois-Suffit peut être fier : il a obtenu une préface de M. Paul Valéry. Cette préface est imprécise, mais belle et flatteuse. L'auteur d'*Eupalinos* y définit curieusement son attitude à l'endroit du roman. Il révère, dit-il, le *grand art* du roman, mais il s'y connaît peu. « C'est un genre fondé sur une manière de voir les hommes qui ne m'est point naturelle. Je ne sais comme l'on s'y prend pour faire des *personnages*. Sans doute, je ne vois pas les êtres dans l'ordre de grandeurs et de relations qui les rend des sujets existant par eux-mêmes et bien définis. Les romanciers donnent la vie, et je ne cherche, dans un certain sens, qu'à l'éliminer. Cette optique singulière m'interdit de juger raisonnablement quoi que ce soit en matière de roman, de théâtre, de politique et même d'histoire, bref en tous genres de travaux qui prennent l'homme apparent pour unité ou élément de leurs combinaisons... » Ainsi, il donne raison à ceux qui le présentent comme le poète du général, et l'abstracteur des quintessences. Mais, peut-être, eux et lui, exagèrent-ils? La mémoire de Paul Valéry est riche de sensations particulières, d'images toutes fraîches, qui semblent les fleurs nouvellement cueillies du réel et du concret. Et ce raisonnable est un sensible. Donc, l'homme particulier l'intéresse. Il pourrait toujours écrire le roman d'une pensée et d'un cœur... Mais venons à M. Courtois-Suffit et à son *Promeneur sympathique*.

A qui, sympathique? Aux dames qu'il rencontre. Et pas à toutes. Sur la promenade des Anglais, à Nice, ce Claude de vingt ans, sain et bien bâti, attire les quadragénaires passionnées ; et il nous fait le plaisir de les dédaigner. Mais c'est sa revanche. Car, à Paris, il a fait des écoles. *Le Promeneur sympathique*, ce sont les premières expériences amoureuses d'un gamin. Claude poursuit d'abord une petite chanteuse, Flore ; et son désir est nuancé de sentiment, et gêné par le respect. Mais cette petite Flore, qui a vingt-deux ans, est déjà guérie de l'amour. Elle pense au sérieux. Quand elle a réussi à prendre deux mille francs à Claude, sur promesse ferme d'être enfin à lui, elle disparaît. Claude n'écoutera plus son cœur.

Ensuite, il fait longtemps la cour à une jeune fille, simple et peu farouche, mais qui, encore, le fait attendre. Il attend. Le jour de la récompense il a la grippe et une migraine folle ; l'occasion est manquée. Et quand il est guéri, c'est Fernande qui est malade ; elle a de l'herpès au menton et un bouton de fièvre « en forme de grappe » à la lèvre. Cet amour-là n'aboutira pas mieux que l'autre.

M. Courtois-Suffit n'est pas de ceux qui dissimulent les laideurs du corps et ses ridicules. Flore emmenait Claude chez son pédicure, pour soigner un durillon écorché. Avec les boutons d'herpès de Fernande, voilà Claude guéri de la poésie amoureuse. Du romanesque aussi.

C'est pour cela qu'il traitera de haut les dames mûres de Nice. Et il ne trouvera le bonheur, à Agen, que dans l'amour le plus simple ; les joies du corps, dans la lumière, sous le ciel bleu. Le bonheur auquel il peut atteindre, ce jeune homme sans lyrisme. Il en est d'autres.

Mais M. Courtois-Suffit n'aime pas les dupes. Il est bien blasé et raisonnable, pour son âge ! Mais il est intelligent, et déjà bon psychologue. Psychologue triste.

Son style est appliqué, et un peu recherché. Il écrira : « Sur la surface de son cœur gros, des bruits s'imprimèrent, des bruits s'imprimèrent : le ronflement luxueux d'un coupé qui entre dans une cour. Une portière qui se referme... » Mais il sait être délicat et simple.

Les lecteurs de *la Revue universelle* connaissent, en partie, *la Fin d'un monde*, de M. Claude Anet. *Pulvis veterum renovabitur!* La poussière des vieux âges, c'est jusque dans les grottes des Eyzies que M. Claude Anet l'a prise, et rajeunie. Il a rêvé sur les images que des hommes, voilà douze mille ans, ont gravées aux parois des grottes, ou sur des plaquettes d'ivoire ; sur les statuettes, les armes et les parures des coquillages.

C'est un tableau inspiré, vraisemblable et émouvant. Les cérémonies d'initiation, les fêtes nuptiales sont reconstituées selon les hypothèses des préhistoriens, que M. Anet anime et colore.

Au passé, les hommes d'à présent, reconnaissants. Voici quelques livres tendres ou enthousiastes, dédiés à de grandes ou à de délicates figures littéraires.

M. René Benjamin a écrit, les lecteurs de cette Revue s'en souviennent, *la Vie prodigieuse d'Honoré de Balzac*. C'est une sorte de roman historique ; tout le monde n'aime pas cette formule. Elle est bien artificielle ; mais elle est entraînante. J'avoue qu'au début, j'ai résisté à M. Benjamin.

Mais peu à peu, il m'a semblé que le narrateur inventait moins ; qu'il faisait un usage plus judicieux des documents et des faits contrôlés. Le récit des amours de Balzac et de sa Dilecta, Mme de Berny ; celui de son flirt avec Mme de Castries ; quelques pages sur son

amitié avec la prudente et exquise Mme Carraud ; l'évocation de ses nuits de labeur forcené ; les derniers chapitres, surtout, quand Balzac, après dix-huit années d'attente, épouse, enfin, Mme Hanska, et meurt, sont tout à fait entraînants. Le dernier est très pathétique.

M. Georges Girard a écrit un petit livre plein de documents nouveaux, de reproduction d'autographes, de dessins originaux, sur *la Jeunesse d'Anatole France* (1844-1876), c'est-à-dire de la naissance jusqu'à la nomination au poste de bibliothécaire du Sénat. C'est le meilleur commentaire qu'on puisse écrire du *Petit Pierre* et de *la Vie en fleurs*, et on ne l'en séparera plus.

M. Edmond Pilon, lettré délicat, amoureux du passé, bon paysagistes de la Touraine, de l'Ile-de-France et de l'Alsace, un portraitiste des jolies femmes d'autrefois, et des poètes ; peintre d'âmes, enfin, vient de publier une série d'études très soignées et très fines.

Je sais que dans ces récits, il y a bien des inductions, de la fantaisie et du romanesque. Mais cela ne me choque pas. Le tact et la discrétion du narrateur, sa sagacité et sa prudence sauvent tout.

Tous les Français doivent lire et faire lire l'admirable livre d'Henri Béraud : *Ce que j'ai vu à Moscou*. Ce n'est pas seulement un recueil de reportages modèles, d'une netteté, d'une concision admirables, vivants, colorés sans empâtement, et vigoureux sans violence ; c'est une suite d'actes courageux. Béraud est arrivé en Russie avec une sympathie secrète pour l'effort du prolétariat russe. Il a vu que le prolétariat russe était tyrannisé par une bande de misérables. Il l'a dit. Et en termes qui s'élèvent à la grande éloquence, en termes simples et directes.

On admirait son talent. Il faut maintenant admirer aussi son caractère.

Robert Kemp.

LES BEAUX-ARTS

LIVRES ET TABLEAUX DE PEINTRES

M. André Warnod et Fernand Deverin ont eu l'idée de réunir, sous le titre *De Victor Hugo à Jean Cocteau*, une série d'œuvres peintes ou dessinées par des écrivains. Reconnaissons d'ailleurs qu'une exhibition de ce genre intéresse plus directement la littérature et l'histoire littéraire que l'art proprement dit. Un grand nombre d'écrivains ont été sollicités par le besoin d'utiliser le crayon et le pinceau, comme si la plume ne leur avait pas suffi à exprimer totalement l'intelligence et la vision qu'ils avaient des choses : la plupart l'ont fait naturellement en amateurs, c'est-à-dire par don, en dehors de tout savoir technique ; et nous ne parlons pas ici de peintres qui ont été aussi des écrivains, comme Delacroix ou Fromentin. De là, chez ces écrivains à goûts graphiques ou coloristes, le caractère spontané, la valeur forcément secondaire et accidentelle de leurs essais dessinés ou peints. Seul, l'universel Hugo, par le fait d'une personnalité débordante, aurait pu s'acquérir un renom exclusivement artistique avec ses prodigieux dessins, dont plusieurs expositions nous ont appris à reconnaître la maîtrise et l'extraordinaire habileté. Ces dessins, ces larges sépias, ces barbouillages où le lion a posé sa griffe n'ajoutent évidemment rien à son génie, mais ils l'éclairent d'un jour singulier et servent utilement l'historien de sa vie et de sa pensée, par ce qu'ils montrent du progressif détachement de cet esprit à l'égard de la chose vue et immédiatement tra-

duite, et de son penchant naturel à la déformer et à la transporter dans le domaine purement imaginatif.

On n'en peut dire autant d'aucun de ses confrères écrivains. Musset possède un crayon plein d'esprit, mais presque exclusivement caricatural, c'est-à-dire par-dessus tout sensible au ridicule, fût-ce d'une Lélia ou d'une princesse Belgiojoso, qui d'ailleurs ne lui en sut aucunement gré, puisque c'est à l'occasion d'un croquis d'elle que le poète se brouilla avec cette extravagante personne. Les charges de Mérimée sont aussi des plus amusantes, mais ses aquarelles peignées, léchées, dans le goût des vues gouachées du Vésuve et des ports italiens à la mode de 1830, sont terriblement appliquées et décèlent une étrange absence de naturel, d'autant plus singulière qu'elles contrastent si vivement avec l'aisance libre de sa plume. Pour Gautier, qui travailla d'abord dans les ateliers, on conçoit mal la pauvreté de ses pastels et de sa peinture, alors qu'il la sentait si vivement et si justement chez les autres : ses essais sont tout au plus dignes d'un mauvais élève de Winterhalter. Le seul vraiment intéressant de ces écrivains-peintres nous a paru être Jules de Goncourt, aquarelliste délicat et d'un goût charmant, ce qui n'a rien de très étonnant d'après ce que l'on sait de cet artiste et de sa vieille connaissance des choses de l'art, de son histoire et de sa technique... A côté de ces amateurs les mieux doués, un Baudelaire et un Verlaine ne font figure que de médiocres gribouilleurs. Mais notre plus grande déception a été de voir à quelle plate pauvreté une insuffisance de main pouvait réduire par exemple la vision, par ailleurs si poétique et si minutieuse d'un Loti, dont les pénibles aquarelles sont d'un écolier : ce qui suffirait à prouver que voir est une chose, et qui ne suffit pas, si la main n'a pas son indépendance. Indépendance qui, outre le talent naturel nécessaire, ne s'acquiert que par un travail d'atelier et un effort continuel.

Cet effort continuel et ce travail d'atelier, générateurs de toute habileté de la main, c'est, je crois, ce qui fait le plus défaut à nos jeunes maîtres, et même aux plus doués de ce temps-ci. On les a tant persuadés de la nécessité d'être naïfs, d'être sincères ! Les exemples qu'on leur a proposés — de Cézanne au douanier Rousseau — sont tellement dépouillés de tout savoir-faire, de toute aisance ! Il en est résulté, pour presque tous, un penchant irrésistible à la maladresse, à la gaucherie, qu'il leur faut aujourd'hui surmonter au prix de très pénibles efforts : mais enfin cet effort existe, et nous l'avons déjà plus d'une fois constaté, chez les meilleurs de nos jeunes, avec un très réel plaisir. Si la nécessité d'une telle réaction était encore à démontrer, on n'en pourrait trouver une preuve plus pertinente

qu'en cette *Exposition d'un groupe de femmes peintres françaises* récemment organisée à la galerie Barbazanges. L'idée de cette exposition est aussi très charmante et très gracieuse, et elle peut avoir également son utilité. Nous aimons, nous admirons parfois même, les dons spontanés, la sensibilité, la fraîcheur, la vivacité d'impressions d'une Marie Laurencin, d'une Marguerite Crissay, d'une Hermine David, d'une Irène Lagut, d'une Marval, d'une Geneviève Gallibert. Ces artistes peignent avec naturel, comme d'autres chantent : comme les unes ont un filet de voix, les autres ont un filet de regard. Mais le plus souvent ce sera tout, et il nous suffira de songer aux belles réussites d'une Berthe Morizot, par exemple, pour concevoir toute la part d'étude, de travail, de conscience et d'effort éperdu qui, distinguant celle-ci de celles-là, souligne éloquemment la différence de l'artiste douée et cultivée à l'artiste douée tout court. Quelle prodigieuse absence d'effort et de perfectibilité chez les plus aimables exposantes de la galerie Barbazanges ! Quelle insoucieuse féminité, volontairement bornée à elle-même, sans espoir de mieux. sans souci d'enrichissement par le travail et l'application ! Toutes se contentent d'avoir une rétine délicate, un sentiment inné (bien féminin) de la couleur : ne leur demandez ni valeur juste, ni sentiment de la hiérarchie, ni composition au delà du simple arrangement d'une nature morte, ni dessin. Leur art est de pur instinct, et cet art parfois a son charme : mais un charme de fantaisie, à l'exclusion de toute vérité, de toute largeur, de toute force. Et cet art est bien de ce temps, où le don sans règle est la loi, d'où toute contrainte est bannie.

Il y a une compensation, dans ce mélancolique état de choses : et cette compensation est fournie à quelques artistes parvenus à la complète possession d'eux-mêmes et de leurs moyens, par la vigueur de leur tempérament. C'est le cas de M. Georges Dufrénoy, dont une exposition d'ensemble (la première depuis dix ou douze ans) était organisée ces jours derniers à la galerie Druet, et a permis à ses admirateurs de justifier la confiance que ce peintre leur avait jusqu'ici inspirée. La soixantaine de toiles réunies par Dufrénoy comporte des pages inégales, certes : mais quelle impression de force, d'enthousiasme et de robuste maturité se dégage de ce groupement ! Disons tout de suite le défaut encore sensible de cet artiste : son indifférence au dessin, la confusion peu déchiffrable de quelques-unes de ses toiles. Ceci noté, livrons-nous à cet enchanteur, à ce prodigieux coloriste. J'admire en lui une couleur tout d'abord éclatante et sourde, une richesse de palette d'une particulière saveur, un sens quasi musical de la distribution des nuances. un mouvement magnifique

dans la touche, quelque chose de violent et d'emporté qui fait que jusque dans le galbe d'une mandoline ou la cassure d'une étoffe, on sent comme une sorte de rythme irrésistible qui nous enlève. Jamais natures mortes n'ont été exprimées avec plus de vie, depuis Snyders ou Van Ostade. Et puis, quelle richesse de matière ! onctueuse, émaillée, avec des reflets et des profondeurs de laque et de pâte de verre... Quelle abondante profusion de pâte, jetée, étalée largement, composée et liée comme une symphonie, pour le plus décisif effet ! Une série, particulièrement, parmi les plus récentes toiles de Dufrénoy, qui m'a le plus séduit, est celle qu'il a rapportée d'Italie, où il a trouvé à Sienne, à Gênes et à Venise, quelques-uns des thèmes les mieux accordés à son instrument bien au point. Il y a là, notamment, une *Perspective du grand canal*, sous un ciel d'une transparence tiepolesque, où la lumière, la couleur, la matière des murs et de l'eau, les jeux de l'air même, se fondent dans une harmonie dorée, éblouissante comme une fantaisie de Turner : un de ces rares tableaux dont on peut se dire, à la première vue, qu'on aimerait à l'avoir longtemps sous les yeux, qu'on est sûr de ne s'en lasser jamais, tant la beauté de la matière, l'intelligence du sujet, la surprenante vérité mêlée de poésie s'y composent voluptueusement entre elles, pour la joie confondue de l'œil et de l'esprit. Voilà une réussite peu commune, par le temps qui court, et dont nous avons peu souvent l'occasion de louer, sans nulle réserve, un artiste en pleine montée.

Il faut encore dire un mot d'une exposition que nous avons visitée ce mois-ci, avec un mélange égal de plaisir et de mélancolie. Ce fut la rétrospective de Bakst. Plaisir et mélancolie allaient là de pair, et ce que j'en dis n'est pas pour la satisfaction un peu vaine de rappeler un temps qui fut, entre tous, heureux et facile, le temps de notre récente jeunesse. Mais c'est bien vrai qu'au cours des années qui ont immédiatement précédé la guerre, notre génération a connu et vu de ses yeux une des plus belles et des plus fastueuses réussites d'art que la peinture, la musique, la décoration, la danse et le théâtre unis ensemble aient jamais pu produire sur la scène. Cette réussite des ballets russes, Bakst en avait été l'artisan et le principal serviteur. Dans toutes les créations dont le soin lui fut commis par M. de Diaghilev, il est certain que Bakst apporta une note personnelle d'une singulière saveur et d'une merveilleuse autorité : rappelez-vous seulement l'admirable série de spectacles que nous lui dûmes en partie, et quelles révélations furent pour nos yeux affadis les levers de rideau du Châtelet et de l'Opéra sur *l'Oiseau de feu*, *Shéhérazade*, *Tamar*, le *Spectre de la rose*, *Hélène de Sparte* ou le *Martyre de saint Sébastien*. L'intérêt visuel et la nouveauté de ces prodigieux assemblages de cou-

leur tenait à ce fait que le décorateur avait cessé d'être choisi parmi les machinistes, et que celui-ci, d'abord, était un peintre. Bakst considérait la scène comme une toile, où le plaisir du spectateur se trouvait lié à la richesse et à la véhémence de sa palette. D'où cet éclat de couleurs, cette richesse, cette profusion de nuances, savamment distribuées du cintre et de la toile de fond à la rampe, et cette habileté dans la distribution de ces couleurs, amenées à composer pour l'œil du spectateur les plus variées et les plus étonnantes combinaisons par le jeu même et le mouvement des figurants, jusqu'au plus humble. On a déjà eu l'occasion de constater, devant les maquettes de décors et les projets de costumes de Bakst à quel point de perfection il avait su élever le rôle jusque-là subalterne et en quelque sorte d'utilité du costumier et du décorateur. Nous venons de retrouver, dans cette exposition récente, des magnifiques dons de peintre, si évidents qu'ils font trouver encore du plaisir à l'examen de ces simples esquisses de personnages si spirituellement enluminés, qui servirent à la préparation de tant de beaux spectacles évanouis. Quelle charmante illustration de contes de fées ! Quelle invention ! Quelle adresse ! On s'aperçoit d'ailleurs que l'invention d'un Bakst est surtout faite d'un merveilleux pouvoir d'assimilation, et qu'il a su tirer le meilleur et le plus ingénieux parti des miniaturistes persans, des enlumineurs de manuscrits, de Byzance, de Venise, de Versailles, et su très adroitement utiliser les vases grecs, Tiepolo, Véronèse, Leprince, Debucourt... N'importe ! Il y a aussi mis assez du sien pour que son nom puisse finir à son tour par servir à dater son temps : et nous pouvons déjà dire l'époque Bakst, pour désigner ce beau et fécond renouvellement des spectacles de la scène, qui nous fit retrouver tant de plaisir au théâtre (quand on y dansait !) entre 1908 et 1914. L'influence en a été grande sur l'esthétique de ce temps-ci. Le fait que la mode commence déjà d'en passer ne doit pas faire oublier l'important service du petit-maître que fut Bakst : ce barbare magicien nous aura délivrés de la fadeur.

Émile Henriot.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

ÉLÉMIR BOURGES

L'égalité de hauteur où cette pensée a plané dérobe aux yeux la complexité des dons qui l'y soutinrent, l'unité de ligne qu'offre cette vie en couvre les accidents, que d'ailleurs expulsait la mémoire d'Elémir Bourges ou qu'ensevelissait sa grande pudeur d'esprit. Nous l'avons connu à sa dernière période, celle qui commença, après la publication des Oiseaux, *avec le travail de* La Nef *et s'étendit sur trente années. Alors, si près qu'il fût de chaque vivant, son existence, et en ce siècle, avait quelque chose de mythique : une sorte d'immobilité de l'aventure extérieure, rachat et condition d'une incessante activité spirituelle. Il s'était comme identifié à l'Homme Éternel; perdant son moi dans le gouffre des âges, il ne lui advenait plus rien, ou de ce qui advenait il ne retenait plus rien, qui ne s'agrégeât à l'histoire sans frontières d'êtres, qui n'amplifiât sa communauté avec la vie incorporelle. Sa sensibilité, qui fut extrême, semblait bien, comme celle de son titan rédempteur, avivée non par les cicatrices de sa propre chair, mais par la constante actualité, en son cœur, de tous les maux du monde.*

On a vu des effigies de ce masque d'aède, la netteté du profil, sous la flèche du nez la bouche gonflée dans les parenthèses de la moustache, la coupole du front sous sa couronne grise, ce regard de diamant noir, les douces et strictes pentes des tempes et des joues, cette face toute peinte d'un tragique espagnol. Par de lointaines ascendances, il appelait le rêve des rivages septentrionaux à se fondre dans des lumières méditerranéennes où des reflets d'Asie ne s'effacent pas. Si la mer

paraît ceindre de son immensité et battre de sa rumeur le multiple drame des Oiseaux, *si elle bouillonne au premier plan de* La Nef *comme une grande spectatrice, c'est peut-être que l'enfance du poète s'écoula sur un littoral.*

Dans son berceau, une comtesse Battianyi jeta ce prénom hongrois où sonne le titre arabe de l'émir. Ses jeux d'enfant donnaient l'assaut aux remparts sarrasins de Manosque (Basses-Alpes) où il était né le 26 mars 1852. Quand un oncle, curé du petit village provençal de Pierrevert, lui parlait de Mgr Miollis, qui est l'évêque Myriel des Misérables, *c'était un peu Hugo qui déjà lui faisait signe. Hors les vacances passées à Bruxelles dans la famille de sa mère, sa jeunesse est toute dans Marseille, où il demeure de neuf à vingt-deux ans. Les ciels et les lumières du Midi lui suffiront, ne devant jamais passer les eaux, à imaginer les climats lointains. Avec cette fièvre patiente qui fut son privilège, il commence, épuisant bibliothèques et cabinets de lecture, d'être l'homme qui connaît tous les livres et que pas un ne rebute.*

Déjà exigeant de beauté somptueuse, il se fait de peinture (la technique lui est révélée par le frère du peintre Ricard), et de musique un décor immédiat. Encore au lycée, il a dû, à la mort de son père, s'employer dans une administration; il découvre Monticelli, alors méprisé, et vend ses prix à dix-huit ans pour lui acheter des tableaux; avec son camarade Henri Signoret il lui donne le goût de peindre des fleurs. Quand il vint voir l'artiste sur son lit de mort, il lut son propre nom écrit, par reconnaissance, à la craie sur le mur du chevet.

En 1874, c'est l'arrivée à Paris, une existence toute prête pour entrer dans un conte. Des logis romantiques : rue Tournefort, le pavillon où l'Otto du Crépuscule *cachera ses amours avec la Belcredi. M. Paul Bourget a décrit cette chambre de la montagne Sainte-Geneviève, tapissée de gravures et photographies des tableaux préférés. Les murs étaient, comme des portes de chartreuse, couverts d'inscriptions. M. Bourget s'est rappelé celle-ci, devise d'une vie :* Cella continuata dulcescit. *N'y avait-il pas aussi, comme plus tard sur la médaille d'Armand Point :* Solis amore miser? *Des rencontres : à Sainte-Geneviève, où nous devrions vénérer l'exemplaire du* Maha-Bharata *qui lui ouvrit la poésie hindoue, il est accueilli par Borel d'Hauterive, frère de Petrus le Lycanthrope; à sa pension rue de l'Estrapade, il a pour voisin de table un fou, chercheur de trésors, qui est le père d'Auguste Villiers de l'Isle-Adam. Au café Voltaire, Verlaine passe avec Valade. M. Bourget procure à Elémir Bourges la rubrique théâtrale et littéraire du* Parlement *en 1881, puis c'est (1883-1886) au* Gaulois *une chronique régulière et un secrétariat de rédaction.*

L'œuvre véritable commence, et avec une fougue qui, telle année, produit

quatre romans. Angélique Pitié, *écrit à vingt ans,* la Haine de Joël Servais, *écrit à vingt-cinq, furent sacrifiés. D'un recueil de trois contes, porté un peu plus tard, croit-on, à la* Revue blanche, *seul fut sauvé* l'Enfant qui revient, *imprimé en* 1905. *En* 1877, *après* Sous la hache, *toujours dans cette même période de la vingt-cinquième année, est entrepris* le Crépuscule, *qui sera le premier publié, en* 1884. *Pour moitié, l'œuvre de Bourges est une croisade d'artiste, un façonnement d'âmes; en mars* 1883, *avec Pigeon et Signoret il fonde une* Revue des chefs-d'œuvre *dont il est, pour les premiers numéros, gérant et critique littéraire. Puis brusquement, en* 1886, *le renoncement à la ville, aux camaraderies, à la renommée périlleuse, à la besogne dissolvante du journal, — le vœu de solitude.*

Au début, une tentative de vie administrative n'avait été tolérée que peu de semaines. Jamais, plus tard, aucune offre de revue ni de journal ne sera seulement examinée. Peu de voyages : trois à Prague par l'Allemagne, de 1879 *à* 1883, *pour les fiançailles et le mariage, vers* 1895 *la découverte de l'Italie avec Armand Point. En* 1886, *Elémir Bourges a trente-quatre ans, lorsque avec sa jeune femme il se cloître au Vieux-Presbytère de Samois, son Croisset comme il aura en Signoret son Bouilhet. Il y restera jusqu'en* 1902, *élu à l'Académie Goncourt en* 1900, *passera quatre ans à Versailles dans la maison de La Bruyère, avant de s'immobiliser à Passy.*

Les Oiseaux s'envolent et les fleurs tombent, *commencés à Paris, en ont chassé Bourges pour être achevés en sept années de contemplation forestière. Mais ces princes mêmes et leurs aventures inouïes lui paraîtront bientôt des « histoires de bourgeois » encore, et, cette vie ne devant plus désormais comprendre que deux longs chapitres portant les titres de deux livres, il est impatient de héros et d'idées.* La Nef *va occuper plus de vingt-cinq années; les premières scènes paraîtront en* 1904 *et la totalité en* 1922 *après cette terrible coupure, ce dernier retranchement de la vie, que fut pour Bourges la perte de son enfant unique, Sita, née à Samois et morte en* 1915, *ayant une vingtaine d'années. De sa solitude, le vrai nom serait altitude. Le mot de Banville, qu'il y a deux classes d'hommes, ceux qui aiment Shakespeare, et les mouchards, celui de Mallarmé, que l'univers n'a été créé qu'en vue d'un beau livre, expriment ce qui fait ces sortes-là de désert parmi les vivants. « La solitude, dira-t-il, devient une passion. »*

Cependant, à son tour, Signoret quitte la ville pour Héricy, et le voisinage permet fréquentes causeries, lectures en commun, folies de musique. La forêt elle-même présente, un jour, à Bourges, un admirateur, Armand Point, à qui sera dû le passage du météore Oscar Wilde. Odilon Redon s'installe à Samois, Paul Margueritte y passe les vacances.

Marcel Schwob, l'esprit avec qui Bourges avait, le long des âges, le plus de connaissances communes, vient souvent, conte ses rencontres océaniennes avec Stevenson, traduit Cyril Tourneur à livre ouvert. Félix Rabbe lit sa version de Shelley. Et à quelques pas, il y a Valvins, « l'ami de très près » : Mallarmé, et ses fidèles; Whistler traverse le cercle, obsédé de son procès contre Ruskin. Samois, Marlotte et Hauteclaire, Héricy, Valvins, cette forêt de Fontainebleau peuplée d'artistes en cellules ressemble alors aux fresques étagées qui, dans le Campo-Santo de Pise, présentent la vie des anachorètes.

Des trésors entassés, un choc fait jaillir la vision immédiate de chaque livre futur : Bourges ouvre le Persilès et Sigismond *de Cervantès et conçoit* Sous la hache ; *il voit dans les vitrines de Durand la partition de Wagner, et le thème du* Crépuscule des Dieux *s'épanouit en lui; il lit les poèmes chinois d'Hervey-Saint-Denis et ce vers,* les Oiseaux s'envolent et les fleurs tombent, *devient drame en son esprit; il étudie, chez Cardinal, le mythe de Prométhée dans* les Deux Masques *de Saint-Victor et les grandes images de* La Nef *l'envahissent. En cours de travail, des souvenirs de mélodies, des rythmes le hantent; des figures de Ghirlandajo, Velasquez, Titien lui sont plus présentes que les vivants; l'univers stylisé de quelques grands livres, Saint-Simon, Shakespeare et les Elisabéthains, Eschyle et les tragiques, est celui où il se sent tout à fait vivre. Comme on dit que dut être peinte la Joconde, sa propre vérité ne lui monte au visage que parmi ce luxe exemplaire, dans ce bain du génie; là, sa propre expérience des hommes devient génératrice à son tour.*

Dans ce cercle du surhumain, ne croyez pas que l'air soit calmé ni refroidi; rien de ce qui est faible ou stagnant n'y accède, ce ne sont que tourbillons et véhémences. Il est frappant comme, dès le premier livre de Bourges venu jusqu'à nous, ses personnages sont tout d'impulsion; pas une minute, le Gérard Choudieu ni la Rose-Manon de Sous la hache *ne discutent leur élan vers l'impossible et la mort : sitôt que la passion apparaît dans le monde d'Elémir Bourges, elle est un absolu. C'est sans doute qu'il s'intéresse aux seules extrémités de chaque sentiment et ne juge utile de peindre que la période d'une crise. Mais c'est aussi que l'être total est engagé dans chaque réaction de sa chair avant de l'être en chaque démarche de son intelligence. D'une telle personne on peut s'assurer que l'étreinte ne fut faible sur aucune sorte d'objet. Dans les attachements de cet esprit il persiste du « coup de foudre ». De ses plus violentes sympathies ou antipathies intellectuelles il rendait le moins de comptes; c'était là, avant tout, article de foi. Du* Crépuscule *à la* Nef *on suit le transfert progressif, au seul esprit, de toute la passion d'une vie; et les* Oiseaux *marquent le point décisif où les passions,*

ayant été vues le plus physiologiquement, sont devenues aliment philosophique. Moment capital dans l'histoire d'une âme. Opération centrale dans l'activité mentale de Bourges : toujours et l'avidité dont il fouillera des histoires d'hérésies et de crimes, et les arabesques de son admirable conversation le montreront cherchant, avec une acuité égale des sens et de la raison, des solutions métaphysiques dans l'étude de l'animalité.

Voici maintenant la figure que nous connûmes, celle de qui se détournait le courant parce qu'elle faisait aux vivants ce tort d'être trop purement pareille à sa proche statue. Il se dressait sur le tertre, lentement amassé, de tous les débris, palpitants à son souffle, des civilisations. De cela la « pyramide de l'existence » nommée par Gœthe était faite pour lui, exhaussee par la cendre de ses morts. Il écoutait, quand il se démenait avec ivresse dans ces vestiges de la faune humaine, le bruit de parchemin que font les archives de la vie. L'histoire lui apparaissait comme une suite d'épidémies. Sous l'angoisse métaphysique, perçait finalement un dégoût physique du monde. Cependant, âme en continuel débordement, il allait d'un siècle, d'un pôle à l'autre, sensible à tout, misère, comique, grandeur. L'épopée du roi Pierre de Serbie lui tirait des larmes, et aussi la Lionne blessée *assyrienne du British. C'est la plus exceptionnelle classe d'êtres, que celle en qui l'intelligence semble une autre forme de l'émotion, embrasse et transperce, et à la fois étend sa vue dans les trois dimensions. C'est une existence héroïque et sainte, que celle qui décline toute résistance à la commune infirmité aussi inébranlablement qu'elle s'interdit le moindre écart hors de sa voie propre.*

Raymond Schwab et Louis Buzzini.

Les jeunes auteurs : MM. Jean Sarment, Boussac de Saint Marc, J.-J. Bernard.

Sur une plage de Bretagne, deux jeunes gens sont assis. Tous deux sont poètes et rêvent de courir une carrière d'écrivain. Ils sont amoureux de la même jeune fille, Lucie. Par amitié, par délicatesse et par ironie, ils décident qu'ils tenteront tour à tour leur chance auprès d'elle. Celui qui ne sera pas agréé cédera la place, sans éclat.

Lequel parlera le premier? Celui qui s'appelle Napoléon cède la place à celui qui s'appelle Arthur. Tous deux ont en commun la timidité maladroite de la jeunesse, mais avec des nuances. La timi-

dité de Napoléon est plus subtile et compliquée. Il est gêné par ce prénom singulier, par sa pauvreté, par une délicatesse extrême de sentiments. Il exprime son amour pour Lucie avec des mots pleins de tendre poésie, mais il ne les prononce pas devant Lucie, il les prononce devant Arthur, et puis il laisse celui-ci parler le premier. Arthur n'a qu'à répéter ces mots et Lucie se laisse conquérir.

Treize ans plus tard, Arthur a continué d'avoir la chance ; il est devenu écrivain célèbre et courtisé. Il ne s'occupe plus guère de Lucie, qui a été frappée par le malheur : elle est devenue aveugle. Un soir, dans la maison de la côte bretonne, se présente un pauvre hère mal vêtu, miséreux. C'est Napoléon. Il a laissé Arthur parler le premier, il a lâché sa chance et perdu sa vie. Il n'est plus qu'un bohème qui fait des métiers interlopes. Mais Lucie ne le voit pas, Lucie ne peut que l'entendre, et son cœur n'a pas changé : les bohèmes sont des enfants qui gardent sans peine l'enfance du cœur. Leurs illusions sont intactes, parce qu'elles sont restées des rêves. La triste abandonnée se laisse émouvoir par cette voix du passé qui lui répète qu'elle a toujours les plus beaux yeux du monde. De souvenir en confidence et d'amitié en tendresse, déjà elle laisse tomber sa tête sur l'épaule du consolateur.

A ce moment paraît Arthur. Il n'est plus du tout timide : l'habitude du succès lui a donné l'aplomb. Habitué par métier à scruter les cœurs, il comprend. Il veut bien négliger la femme, mais il n'entend pas qu'un autre y touche. Il se fâche. Il n'a qu'un mot à dire pour perdre Napoléon. Mais Lucie se moque bien de Napoléon, à qui tout à l'heure elle allait peut-être céder. Puisque Arthur se fâche, il n'a donc pas cessé de l'aimer. Napoléon n'a plus qu'à retourner à sa misère et à sa solitude. Avant de partir, il dit à Arthur : « Prends garde, la misère m'a abaissé, mais toi, le succès t'a durci. Rappelle-toi nos rêves, nos projets de jeunesse : si j'ai trop suivi la chimère, tu l'as trop oubliée. Je reparais dans ta vie comme ta conscience : écoute-la. »

Un jeune critique qui voulait faire une louange à M. Sarment a écrit : « Une telle pièce ne se raconte pas. » Il est difficile de tourner plus exactement le dos au but qu'on se propose. Il est rare qu'un bon ouvrage ne se loue pas tout seul, au théâtre en particulier. Il suffit au contraire de raconter *les Plus beaux yeux du monde* pour faire paraître la juste délicatesse des moindres traits. Les deux garçons ont joué leur chance sur un tour de parole. Non pas absolument sur un hasard, car ce n'est pas par hasard que Napoléon n'a pas parlé le premier. Il est plus timide parce qu'il est plus pauvre et plus délicat. Lucie a écouté celui qui parlait, comme au troisième acte elle écoute Napoléon quand c'est lui qui parle seul, car le cœur des jeunes femmes est faible, si faible qu'elle ne songe qu'à son bonheur retrouvé et que pas une seconde il ne lui vient l'idée de ménager celui à qui elle eût peut être cédé. Tout cela est cruel, vrai et profond, comme les

deux caractères d'Arthur qui perd ses rêves dans le bonheur et de Napoléon qui conserve les siens dans la douleur.

M. Sarment marche ici dans sa voie royale, la comédie d'analyse baignée de poésie. C'est la direction qu'indiquaient *le Pêcheur d'ombres* et *Madelon*, les meilleures parties de *la Couronne de carton* et de *Je suis trop grand pour moi*. Le nouveau progrès marqué par *les Plus beaux yeux du monde* ancre dans l'idée que M. Sarment n'a qu'à y persévérer pour donner des œuvres exquises qui seront peut-être demain des chefs-d'œuvre.

*
* *

M. Boussac de Saint-Marc débuta par un beau drame symbolique, *le Loup de Gubbio*, où une imagination forte et noble luttait contre de mauvaises influences littéraires. Après une seconde pièce plus courte où la littérature l'emportait, il donna un drame symbolique contre lequel il fallut s'insurger de toutes ses forces. On ne rappelle ce souvenir que pour admirer M. de Saint-Marc, qui vient d'emporter l'estime et l'admiration en donnant une tragédie heurtée, tendue, mais d'une inspiration puissante et magnifique : *l'Amour vaincu*.

On écrit tragédie, et non drame. Plus d'un contemporain a cherché la formule de la tragédie moderne ; M. de Saint-Marc l'a trouvée : conflit d'âmes de la plus haute qualité non seulement morale, mais sociale, ce qui n'est pas rien ; conflit à l'issue duquel le devoir l'emporte sur la passion. C'est la tragédie selon Corneille. On a remarqué l'autre jour que les écoles réaliste ou naturaliste prenaient leur anecdote trop bas pour s'accorder ou se composer avec les grands sujets éternels. M. de Saint-Marc permet de répéter une fois de plus cette vérité que plus le rang des personnages est élevé, plus les passions sont aisément hautes et vastes, fortes et libres.

Jadis, sur un champ de bataille de la guerre de Cent ans, un Artigueboule transperça d'une flèche son père qui parlait de se rendre aux Anglais. Ses descendants ont gardé ce tempérament furieux. L'un, Marc-Antoine, ne connaît pas d'obstacle à son désir. L'autre, Gloriande, ne connaît pas d'obstacle à son devoir. Marc-Antoine et Gloriande sont cousins et ils s'aiment. Ils ne le savent pas, ils n'osent pas se l'avouer : c'est la femme de Marc-Antoine qui le leur révèle par jalousie maladroite. En vain elle lutte pour disputer à Gloriande le cœur de Marc-Antoine ; celui-ci sert la femme qu'il aime avec une passion d'autant plus farouche qu'elle est désespérée, car Gloriande répète, comme une héroïne de Corneille, que sa gloire lui défend toute faiblesse. Elle se consacre tout entière à une haute œuvre, un sanatoire en montagne fondé par un Artigueboule qui, ne pouvant plus servir les armes à la main, a choisi ce nouveau mode d'activité. Gloriande considère comme une tâche sacrée de maintenir l'œuvre de cet aïeul. Ruinée deux fois par la société moderne, Marc-Antoine a

engagé pour la relever tout le patrimoine d'Artigueboule, et comme ce n'est pas assez, il vient réclamer avec une frénésie lucide, la fortune de sa femme : il jette sur la table un acte de cession et un revolver ; sa femme signera, ou il se tue. Elle signe parce qu'elle n'a pas cessé de l'aimer. Alors leur fils saisit le revolver et abat le père félon, comme l'archer de jadis.

Qu'il y ait en cet étrange et puissant sujet une tension farouche, on le sait de reste. Le plus grave reproche tombe sur le caractère de Gloriande, qui accepte avec une raideur terrible de tels sacrifices par entêtement à soutenir un devoir dans lequel il entre une part trop forte d'orgueil. Cependant quand un auteur, jeune encore, aborde un si haut sujet sans trembler et sans s'y montrer inégal, on peut ouvrir le plus large crédit à sa générosité et à son imagination.

*
* *

M. Boissy a remarqué dernièrement que de jeunes auteurs avaient paru qui interrompaient heureusement la série des pièces cyniques : tandis que les très jeunes d'après guerre sont blessés par la vie à l'âge où l'on ne comprend pas l'injustice, M. Amiel, M. Vildrac, M. Jean-Jacques Bernard éprouvent pour leurs héros une tendre sympathie ; il les peignent honnêtes et généreux. M. Sarment, M. de Saint-Marc suivent leur exemple. Le jeune maître de l'école du silence, M. J.-J. Bernard, vient à son tour de montrer une âme vouée au sacrifice.

C'est une jeune fille, Denise Marette, de qui le père est un peintre célèbre, brusquement frappé par une congestion cérébrale. Il guérit, mais il ne peut plus travailler. Denise elle aussi est peintre. Un marchand de tableaux trouve dans l'atelier une toile de la fille qu'il prend pour une œuvre du père. Il l'admire, il offre de l'acheter. Denise ne dit rien. La supercherie sauve du même coup la vie matérielle et la renommée de son père. Elle entraîne le malade à la campagne, le cache à tous les yeux et continue de donner sous le nom de Michel Marette des œuvres si brillantes de talent et de jeunesse que tout le monde admire un tel renouveau chez un maître.

Mais ce premier sacrifice mène Denise à tous les autres. Elle aimait un jeune peintre ; quand ils se retrouvent, il demande : « Vous ne peignez donc plus? » Elle s'aperçoit qu'il aimait en elle le talent naissant. Elle lui montre une peinture différente de celles qu'elle donne sous le nom de Michel Marette, il dit : « Vous cherchez en vain à être originale. » Elle en montre une de la veine ordinaire, il dit : « Vous copiez servilement votre père. » Elle crie : « Mais c'est moi qui peins les toiles de mon père, » il ne la croit pas. Elle accepte de sacrifier à la gloire paternelle son talent, son amour et l'espérance de toute sa vie.

Cet héroïsme est nuancé en touches très délicates, très fines et très

pures. Mais il paraît un peu exceptionnel. Le public aura peut-être quelque peine à comprendre de plain-pied qu'une jeune fille perde tous les dons de la jeunesse et tous les trésors de la vie pour prolonger artificiellement la renommée d'un peintre qui n'y est même plus sensible. Il y a quelque désaccord entre l'objet et le prix dont il est payé. De plus, si les deux premiers actes sont menés d'une main sûre, le troisième, où Denise dialogue avec l'ombre de son père, ne laisse pas de dérouter un peu par son étrangeté. En résumé, on est contraint de remarquer que cet ouvrage n'est pas celui que M. Bernard a le mieux réussi, et une fois encore, c'est l'ouvrage moins réussi qui est porté au Théâtre des Jeunes Auteurs.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LA CRISE MINISTÉRIELLE. — *M. Briand constitue, le 28, un cabinet de « concentration » d'où les socialistes sont exclus et où M. Georges Leygues représente l'ancien « Bloc national ». M. Painlevé conserve le portefeuille de la Guerre. M. Loucheur prend celui des Finances. Le 30 novembre, la livre est au-dessus de 123 francs.*

FRANCE. — *MM. Louis Bertrand, Paul Valéry et le duc de la Force sont élus à l'Académie française (19 novembre).*

— *En Syrie, nos troupes délivrent Rachaya, assiégée par les Druses (24 novembre).*

ALLEMAGNE. — *Le Reichstag ratifie en troisième lecture le pacte de Locarno et approuve l'entrée de l'Allemagne dans la Société des Nations. Toutefois, un tiers de l'Assemblée s'est abstenu ou a voté contre (27 novembre).*

A. M.

TABLE DES MATIÈRES

TOME XXIII. — Octobre-Décembre 1925

LES IDÉES ET LES FAITS

LA VIE A L'ÉTRANGER

LES LETTRES

L'HISTOIRE

LES SCIENCES

LA PHILOSOPHIE

LES BEAUX-ARTS

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le Gérant : **Georges Moreau.**

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 33119.